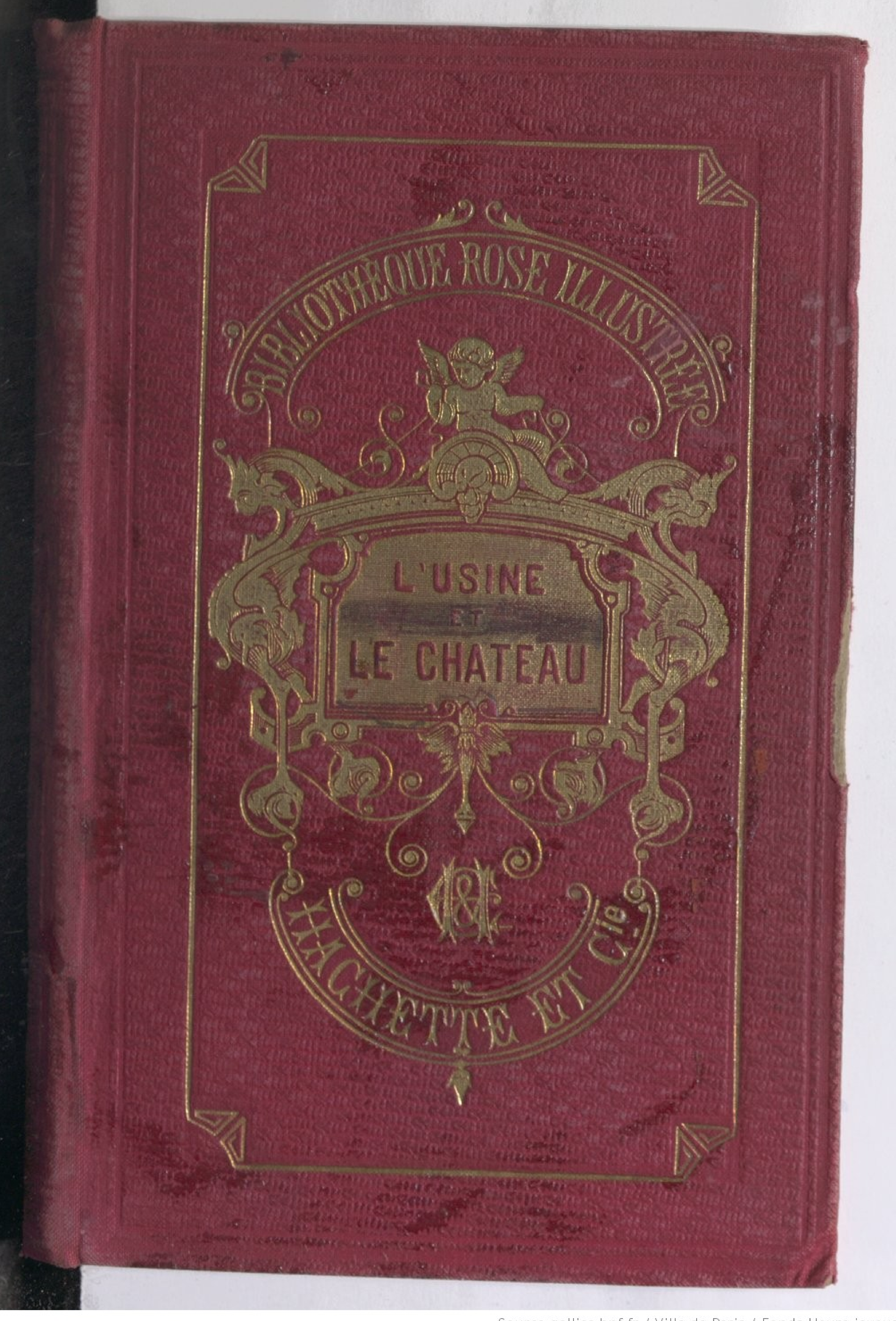
L'Usine et le château, par Mme la Vtesse de Pitray,... ouvrage illustré de 43 gravures d'après Robaudi




BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE
L'USINE
ET
LE CHATEAU
HACHETTE ET Cie

M. Egger

L'USINE

ET

LE CHATEAU

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

Les Enfants des Tuileries; 20e mille. 1 volume avec 29 gravures d'après É. Bayard.

Les Débuts du gros Philéas; 16e mille. 1 volume avec 57 gravures d'après H. Castelli.

Le Château de la Pétaudière; 19e mille. 1 volume avec 78 gravures d'après A. Marie.

Le Fils du maquignon; 11e mille. 1 volume avec 65 gravures d'après Riou.

Petit Monstre et Poule Mouillée; 8e mille. 1 volume avec 36 gravures d'après Eug. Girardet.

Robin des bois; 8e mille. 1 volume avec 40 gravures d'après Sirouy.

Prix de chaque volume, broché. . . . . . 2 fr 25
Relié en percaline rouge, tranches dorées. . 3 fr. 50

20900. — Imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.



Il tomba épuisé sur la pelouse (page 4).

L'USINE

ET

LE CHATEAU

PAR

Mme LA VICOMTESSE DE PITRAY

NÉE DE SÉGUR

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 43 GRAVURES
D'APRÈS ROBAUDI

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1891



À

MONSIEUR ANDRÉ MARCHANT

MON CHER PETIT ANDRÉ,

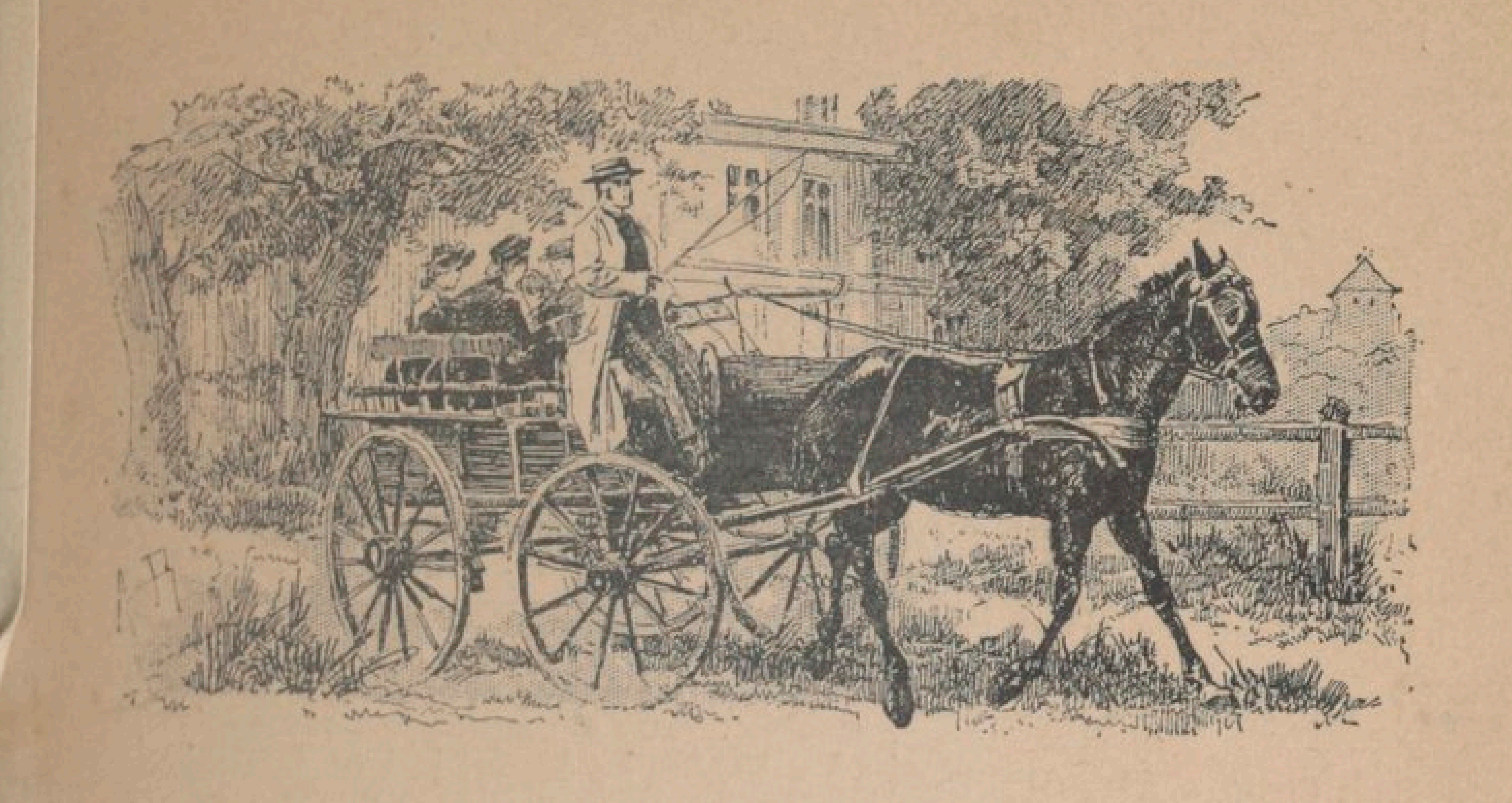
C'est à votre tour d'avoir une dédicace; lorsque vous remplacerez vos joujoux par des livres, lisez " l'Usine et le Château" *et remerciez Dieu de vous garder vos admirables parents. Avec eux, vous n'aurez jamais à déplorer l'isolement et l'abandon de mon héros, tout en l'imitant dans ce qu'il fait de noble et de bon.*

Votre vieille amie et conteuse.

OLGA DE SÉGUR

VICOMTESSE DE SIMARD DE PITRAY

Paris, 8 septembre 1890.



L'USINE

ET

LE CHATEAU

I

Orphelin!

« Je ne veux pas que tu t'en ailles, Matithil de reste et ôte ce grand voile noir : il me fait peur et il te cache la figure !...

— Ne te désole pas, mon Gildas : tu ne vas pas être seul. Vois ! Mme Nivier arrive avec tes

petits amis pour te garder pendant mon absence.

— Où vas-tu, ma bonne, ma chère bonne? Pourquoi ne m'emmènes-tu pas comme d'habitude?

— C'est impossible, pauvre petit! Je vais à l'église y prier pour ton excellent papa.

— Mais, moi aussi, je veux prier pour lui. Je demanderai au bon Dieu de le guérir, car il était malade ces jours-ci. Je le sais bien! la dernière fois que tu m'as mené chez lui, il était tout pâle et il dormait si fort que je n'ai pas pu le réveiller.... Il avait très froid, ce jour-là! et tu avais allumé des bougies près de lui, bien qu'il y eût du soleil.... Oh! comme tu pleures en m'écoutant!

— Mon Gildas! mon bien-aimé! gémit la pauvre femme en l'inondant de ses larmes; et penser que bientôt je devrai m'en sép...; qu'allais-je dire?... Cher petit, ce serait affreux de l'affliger davantage.... Je me consolerai, chéri, si tu veux tenir compagnie à Odet et à Mizelle sur la pelouse, là-bas. Regarde, ils te cherchent partout!... »

Et pendant que Gildas, distrait un instant, court vers les arrivants, Mathilde échange quelques signes avec Mme Nivier et s'éloigne en toute hâte.

La porte d'honneur du château disparaît sous d'immenses draperies de deuil. Le vent en agite

les plis flottants comme pour saluer la procession funèbre, qui s'éloigne lentement et qui descend la route escarpée conduisant à l'église du village. Les chants solennels se mêlent aux tintements plaintifs de la vieille cloche annonçant l'arrivée du cercueil. Triste et recueillie, la population des braves montagnards du Jura se presse autour de la tombe où l'on va déposer le père de Gildas, foudroyé en quelques instants par une attaque.

Pendant cette heure terrible qui lui enlève son dernier amour, son dernier soutien, l'orphelin comprend confusément, malgré ses cinq ans, qu'il est bien dénué dans sa richesse et que sa mère, dont il se souvient à peine, lui manque cruellement! Dans sa douleur sauvage et muette, il s'est échappé des bras caressants de l'excellente Mme Nivier, cette amie dont l'affection lui a toujours été si douce et si fidèle. Oubliant ses petits compagnons, il parcourt avec égarement les pièces désertes en appelant sa bonne, sa Mathilde. Leur aspect désolé, leur désordre significatif lui arrachent de longs sanglots. Au chenil, les chiens hurlent lamentablement et semblent s'unir au désespoir de l'enfant. C'est en vain que Mme Nivier suit Gildas et essaie de le ramener près de ses petits amis qui l'appellent tendrement. L'orphelin, éperdu, court vers la grille et

veut rejoindre le cortège funèbre;... mais ses forces le trahissent : il tombe épuisé sur la pelouse et y reste étendu, la face enfouie convulsivement dans les touffes de pâquerettes qui semblent le caresser avec pitié. Les rayons brillants d'un soleil printanier éclairent étrangement ces scènes de deuil et de mort. Ils se jouent sur les longues boucles blondes de Gildas et ils éclairent chaudement le splendide paysage qui encadre cette douleur.

Le château de Hautefort est merveilleusement situé, en effet; placé sur une des montagnes les plus pittoresques de ce beau Jura si peu connu, il s'adosse fièrement à une forêt sombre et superbe; il se drape dans des prairies toutes diaprées de fleurs qui s'étendent jusqu'à une rivière rapide, presque torrentielle. Au fond, dans la vallée, le village se groupe autour d'une vieille église, près de laquelle se trouvent le cimetière et le caveau de famille des Hautefort. Le père de Gildas y est déposé à côté de sa jeune femme, à la désolation des braves habitants, qui perdent en lui un bienfaiteur infatigable, un ami vrai, un conseil sûr.

Gildas a lentement relevé la tête. Ses pleurs s'arrêtent. Son œil d'aigle, ardemment fixé dans le lointain, voit le cercueil disparaître et la porte de fer du caveau se refermer sur son cher papa; un cri lamentable s'échappe de sa poitrine hale-

tante. Ses yeux se voilent et il se laisse aller, tout défaillant, dans les bras de Mme Nivier, elle aussi baignée de pleurs.

« Mon pauvre, pauvre cher enfant! mon Gildas! murmure sa voix brisée.

— Je n'ai plus personne, gémit l'orphelin. Maman, papa, tous sont morts! qui est-ce qui va m'aimer à présent? qui est-ce qui s'occupera de moi? Oh! madame, vous qui êtes si bonne, emmenez-moi avec Odet et Mizelle. Gardez-moi! ici j'aurais peur...

— Cher petit, calme-toi! tu vas venir chez nous ces jours-ci. Tu y resteras, je l'espère. Sois sûr que nous nous occuperons toujours de toi, de ton bonheur. Sois certain, mon pauvre Gildas, que nous t'aimons tous de tout notre cœur. Vois comme Odet se désole de te voir si malheureux! vois comme Mizelle pleure! »

L'orphelin tourna vivement la tête et aperçut le visage pâle et contracté de son ami. Odet avait les yeux pleins de larmes et réprimait avec peine ses sanglots. Mizelle, incapable de se contenir, était ruisselante de pleurs.

Gildas passa ses petits bras tremblants autour du cou d'Odet et l'attira vers Mizelle. Les trois enfants enlacés s'étreignirent longtemps en silence. Mme Nivier s'était détournée pour dissimuler sa propre émotion.

Lorsqu'elle les vit plus calmes, elle leur parla de nouveau et les détermina à la suivre.

Par ses soins et ceux de Mathilde qui revenait de l'église, la voiture fut chargée de la valise contenant les effets de Gildas. Elle fit monter ce dernier et ses amis et s'assit près d'eux; la bonne de Gildas également. La calèche s'éloigna, laissant derrière elle le château morne et désert, dont les tentures noires s'agitaient, sombres et défiant la lumière, comme pour faire à Gildas un dernier signe d'adieu.

Pendant que les roulements de l'équipage se perdent dans le lointain, du côté opposé au village, M. Nivier revient de la cérémonie funèbre en causant avec le notaire. Tous deux semblent préoccupés; ils échangent leurs remarques inquiètes.

« Non, il n'y avait pas de testament, dit avec tristesse l'officier ministériel. La mort a déjoué les intentions de votre ami. La tutelle de Gildas, qu'il désirait vous confier, va de droit à son cousin.

— Vous me consternez, réplique son interlocuteur; Brandas est frivole, égoïste et incapable de surveiller sérieusement un enfant, surtout un enfant comme Gildas.

— A qui le dites-vous! Cette écurie de courses, organisée par M. de Hautefort sur les instances

réitérées de son parent, sportsman enragé, est la preuve de l'unique préoccupation de cette existence oisive et sotte. Savez-vous que Brandas a usé de ruse pour faire faire cet achat par son cousin? M. de Hautefort, mécontent à juste titre de cette conduite, s'occupait de se défaire de cette acquisition forcée quand la mort l'a surpris.... Brandas n'aura garde de la vendre, cette maudite écurie, car il va être enchanté de diriger tout cela, sous prétexte de soigner les intérêts de son pupille.

— Mais enfin, il a une femme qui devra s'intéresser au pauvre enfant?

— Ah oui! parlons-en! Mme de Brandas est le pendant de son mari. C'est une de ces élégantes mondaines qui n'ont en tête que réceptions, raouts, rallye-papers et tout le bataclan.

— Peut-être alors, reprit vivement M. Nivier, ne demandera-t-elle pas mieux que de nous laisser Gildas pour l'élever avec Odet et Mizelle?

— N'y comptez pas, répondit le notaire en secouant la tête. Votre position de grand manufacturier choque les idées étroites d'un hobereau qui n'admet pas la noblesse du travail. N'a-t-il pas congédié comme trop commune la bonne du pauvre enfant, malgré vingt années d'un dévouement inaltérable et le poste de confiance qu'elle occupait chez les parents de Gildas? Il voudra

élever Gildas à sa manière, c'est-à-dire le modeler sur lui et le rendre un parfait égoïste; il sacrifie tout à la vanité élégante.

— Quel chagrin pour ma femme! quelle désolation pour mes enfants! murmura M. Nivier d'une voix tremblante.

— Mais enfin, reprit le notaire, pourquoi avoir tant à cœur l'éducation et l'avenir de Gildas? Que vous importe, au bout du compte? Cet enfant vous est étranger....

— Comment pouvez-vous parler ainsi! s'écria le manufacturier en l'interrompant avec feu; ne savez-vous donc pas que Hautefort, lié avec moi de tout temps, est le seul qui soit venu à mon aide dans l'embarras terrible où je me suis trouvé après l'incendie de mes bâtiments? Une faible partie était assurée.... Cela constituait pour moi une perte inquiétante; je me demandais avec angoisse comment je pourrais relever ces ruines et donner du travail à mes malheureux ouvriers, dont les familles criaient déjà misère!

« Hautefort est venu me trouver, alors que pas un des membres de ma famille ne s'intéressait à ma position lamentable! Avec un tact, un cœur, une délicatesse que je n'oublierai jamais, il a su me faire accepter la somme considérable qui m'était nécessaire, refusant avec énergie d'en toucher les intérêts et se plaignant ensuite de ce

que je le remboursais trop vite.... De ce jour, mon ami, ç'a été entre lui et moi à la vie, à la mort! son enfant est devenu le mien. Gildas, un étranger!... Gildas, le fils de cet homme au cœur admirable qui s'était identifié à ma vie!.... Ne répétez pas cela devant ma femme, car vous la feriez pleurer amèrement! Elle aimait nos amis autant que moi, Mme d'Hautefort étant à la hauteur de son mari comme bonté et dévouement; aussi Suzanne a-t-elle reporté sur Gildas l'affection passionnée qu'elle avait pour nos amis disparus; elle ne se console qu'à la pensée de l'avoir toujours près de nous désormais. En me disant que M. de Brandas devient le tuteur de notre Gildas, vous m'ôtez tout espoir, mon ami, et je ne sais plus comment aborder ce M. de Brandas qui, effectivement, s'est montré des plus rogues pour moi depuis son arrivée à Hautefort.

— Le voici! murmura le notaire. Il nous avait précédés au château et paraît fort mécontent. Soyez patient. Avec un imbécile, c'est indispensable.

— Soyez tranquille, répondit sur le même ton le manufacturier qui sourit tristement. Je le connais et je suis sur mes gardes. »

Immobile, dans une pose raide et guindée qu'il s'imaginait être digne, le sportsman attendait avec une impatience visible M. Nivier et le notaire.

« Puis-je vous demander, messieurs, dit sa voix perçante, où est mon pupille? Je venais le prendre pour l'emmener à Paris.

— Veuillez excuser la sollicitude de ma femme, monsieur, répondit avec émotion M. Nivier; témoin de la douleur exaltée de Gildas, elle a cru nécessaire de l'éloigner d'ici et l'a conduit à Marsault pendant la cérémonie.

— Je déplore cet éloignement pour lequel je n'avais pas été consulté, observa M. de Brandas d'un ton acerbe.

— Il est nécessaire de songer, monsieur, remarqua alors le notaire qui voyait le rouge monter au visage de son compagnon, que Mme Nivier avait été dans ces derniers temps presque exclusivement chargée par M. de Hautefort de soigner et de garder Gildas. On ne peut que lui être reconnaissant d'avoir agi en vue d'éviter au malheureux orphelin le spectacle navrant d'une demeure abandonnée, d'une maison vidée par la mort. Regardez l'aspect de ce château et jugez-en vous-même.. . »

Les trois hommes contemplèrent longuement Hautefort, et leurs cœurs se serrèrent en face de ces vieux murs en deuil. Même l'égoïste s'était senti impressionné! Ce fut donc d'un accent radouci et suffisamment courtois qu'il reprit la parole.

« Mme Nivier a bien fait, dit-il alors, et je reconnais là sa bonté pleine de tact. J'avais hâte, comme elle, de soustraire le pauvre garçon à cette scène de désolation. Je lui suis reconnaissant d'avoir devancé ce départ. Seulement, cela complique mes projets. Je me vois forcé de loger ici jusqu'à demain, malgré le bouleversement général....

— Laissez-moi vous emmener à Marsault, se hâta de dire M. Nivier. Il est à peu de distance du chemin de fer et vous rapproche de la gare. Mme Nivier serait heureuse de vous voir accepter notre cordiale hospitalité et désirait d'ailleurs vous voir au sujet de... Gildas. »

La voix du manufacturier trembla malgré lui en prononçant le nom de l'orphelin. Le sportsman parut surpris; un moment incertain, il se décida et suivit M. Nivier, après avoir échangé avec le notaire quelques mots à voix basse.

« C'est bien ce que je craignais, marmotta l'officier ministériel en regardant les deux hommes s'éloigner. Il se targue d'être tuteur et ne cédera pas son pupille. Allons, le sort en est jeté. Si Gildas n'est pas formé à son image et ressemblance, c'est qu'il sera doué d'un fameux cœur et d'une fière énergie. »

Ce que le notaire avait prévu arriva. Tous les efforts de M. Nivier, toutes les instances de sa

femme échouèrent devant l'obstination égoïste de M. de Brandas. La seule concession faite par lui, et elle lui fut imposée par l'état d'anéantissement maladif de Gildas, ce fut de le laisser se remettre à Marsault. M. Nivier devait le lui amener à Paris dès que l'enfant serait en état de faire le voyage. La prescription du médecin à cet égard était trop formelle pour qu'il osât la braver. Le docteur, appelé le soir même au chevet de l'orphelin tout fiévreux, avait exigé qu'il en fût ainsi, sous peine de donner au pauvre petit un transport au cerveau.

M. de Brandas connaissait la loyauté de M. et Mme Nivier. Il se résigna donc à retourner à Paris et délivra de sa présence désagréable les excellentes gens qu'il dédaignait et qui lui étaient cependant supérieurs en tous points.

Gildas resta au milieu de ses amis, ne se doutant pas que sa convalescence, fêtée par Odet et Mizelle, était le prélude d'une séparation longue et douloureuse. Le petit garçon était l'objet des soins les plus tendres et se sentait si sincèrement aimé que son chagrin perdait toute amertume et s'atténuait de jour en jour. Trop jeune pour songer à l'avenir, il partageait son temps entre Odet, dont la rude énergie s'adoucissait pour le convalescent, et Mizelle, la douce blondine qui le câlinait comme une vraie petite maman.

Ce trio est charmant à voir, demi-grave, demi-joueur.

Voilà d'abord Gildas; ses longues boucles lui donneraient un aspect féminin, n'était le feu de ses grands yeux d'un noir bleuâtre. La finesse et la régularité de ses traits, l'élégance de sa tournure font comprendre que M. de Brandas fût fier de son pupille. Mais un observateur eût frémi en voyant la courbe de ses lèvres et celle de son menton : tout en lui faisait présager un caractère difficile à manier.

Odet a deux ans de plus que son ami. Il est d'origine bretonne par sa mère. Il en a la ferme volonté, l'énergie persévérante et la bonté pleine de candeur. Mizelle est la plus jeune des trois. Elle a quatre ans. C'est une délicieuse créature, d'aspect angélique, d'une blancheur nacrée, dont les yeux d'azur sont à la fois tendres et espiègles; elle semble être faite de lumière et de vie. Chacun de ses mouvements est une grâce. Sa voix est perlée comme le chant d'une source. Ses parents la couvent des yeux. Odet l'idolâtre. Gildas également. Elle est adorée dans le pays, qu'elle parcourt comme une sylphide aimante et bien-aimée. La douce enfant n'a connu les larmes que le jour où Gildas s'est mis à pleurer. Comment supportera-t-elle le départ de son ami d'enfance, cette âme si affectueuse et si dévouée? C'est ce

que sa pauvre mère se demande en frémissant.

Gildas va de mieux en mieux. Par contre, le front de M. Nivier s'assombrit de plus en plus. Une lettre de Paris le fait tressaillir.... Le jour où il y répond, il prend Gildas dans ses bras, et, montant à cheval avec son gentil compagnon, il l'emmène lentement vers Hautefort, tandis que Mme Nivier distrait à dessein ses enfants dans le fond du parc.

Pendant cette excursion, dont l'orphelin se rappela plus tard et dont le souvenir resta gravé à jamais dans son cœur attendri, le manufacturier sut lui parler de telle façon que, tout en se servant de mots appropriés à son âge, il lui enseigna ce que tout homme de cœur doit savoir. Il lui parla de son père, du bien qu'il avait fait; de la façon utile dont il savait s'occuper; du souvenir respecté qu'il laissait à ceux qui l'avaient connu. Il lui dit que sa mère avait été bonne, sérieuse et dévouée. Il ajouta que Gildas devait, pour honorer ces chères mémoires, en faire autant plus tard, afin de rester digne d'eux. Il lui recommanda d'aimer le château qui l'avait vu naître, de tâcher d'y revenir souvent, dès que cela lui serait possible et permis. Il visita avec lui les diverses pièces habitées autrefois, désertes alors. Réprimant doucement l'émotion de l'enfant, il l'entraîna vers le parc, puis vers la forêt, rappe-

lant avec une tendre gravité les souvenirs évoqués par les joies passées. Il finit par l'amener dans la vieille église; là ils s'agenouillèrent, et, après avoir adoré le Dieu tout-puissant caché dans l'humble tabernacle, ils se rendirent au cimetière.

« Gildas, dit alors M. Nivier, d'une voix frémissante, rendue plus solennelle par le silence imposant qui régnait autour d'eux, quelque jeune que tu sois, souviens-toi de ce jour. Prie pour tes parents et rappelle-toi qu'à genoux près de leur enfant, j'ai imploré le ciel pour que tu deviennes un jour un brave garçon, un bon cœur, un homme utile. Nous partons pour rejoindre ton tuteur. La voiture est là. De longtemps, peut-être, tu ne reviendras ici; j'ai voulu, avant ton départ, te faire visiter en détail ton pays natal, afin de mieux faire vivre dans ton cœur les souvenirs sacrés et chers du passé. Du courage, mon enfant! nous t'aimerons toujours et nous serons toujours prêts à nous occuper avec amour de toi et de ton bonheur. »

Étourdi par cette nouvelle imprévue, Gildas s'éloigna comme dans un rêve. Il écoutait machinalement M. Nivier, lui expliquant en route qu'il avait dû agir ainsi pour épargner à tous la douleur des adieux. Comme dans un songe de plus en plus pénible, l'enfant se vit entraîné par la

voiture, puis par le wagon qui l'emportait en grondant vers Paris. Serré contre le vieil ami de son père, Gildas se lamentait tout bas et le suppliait en vain de le garder près de lui à Marsault, redemandant avec désespoir sa bonne, sa chère Matithilde! Le cœur saignait à l'excellent homme, tandis qu'il s'efforçait de consoler l'orphelin tout en larmes.

L'accueil bruyant de M. de Brandas, celui non moins démonstratif de sa femme, la vue d'une chambre littéralement pavée de magnifiques joujoux, tout étonna, puis charma Gildas. M. Nivier profita d'un moment où l'orphelin examinait ses nouveaux trésors pour quitter en hâte le riche hôtel où allait vivre le cher petit. Il ne se séparait qu'avec un véritable déchirement de cœur du fils de son vieil ami. Il comprenait que l'insouciance allait remplacer la tendresse vigilante, et il se demandait avec angoisse ce qu'allait devenir cette nature ardente, près d'un égoïste semblable à Brandas.

Le retour à Marsault fut des plus tristes. Mathilde s'était éloignée dans un désespoir indicible. Mizelle était inconsolable; Odet, sombre et farouche. La pauvre Mme Nivier, n'osant montrer son chagrin, allait de l'un à l'autre et s'efforçait de leur prouver qu'ils reverraient leur cher Gildas. Il saurait bientôt écrire, d'ailleurs,



M. Nivier et Gildas se rendirent au cimetière.

et leur donnerait de ses nouvelles. Lui et ses cousins viendraient habiter souvent Hautefort....

Mais aucune de leurs lettres n'obtint de réponse émanée de Gildas. Deux ou trois billets de M. de Brandas, froids, guindés, laconiques et strictement polis, leur firent comprendre ses intentions. Le tuteur ne désirait nullement le maintien des relations affectueuses, fraternelles même, qui existaient depuis longtemps entre Hautefort et Marsault.... Personne ne vint au château, qui resta inhabité..

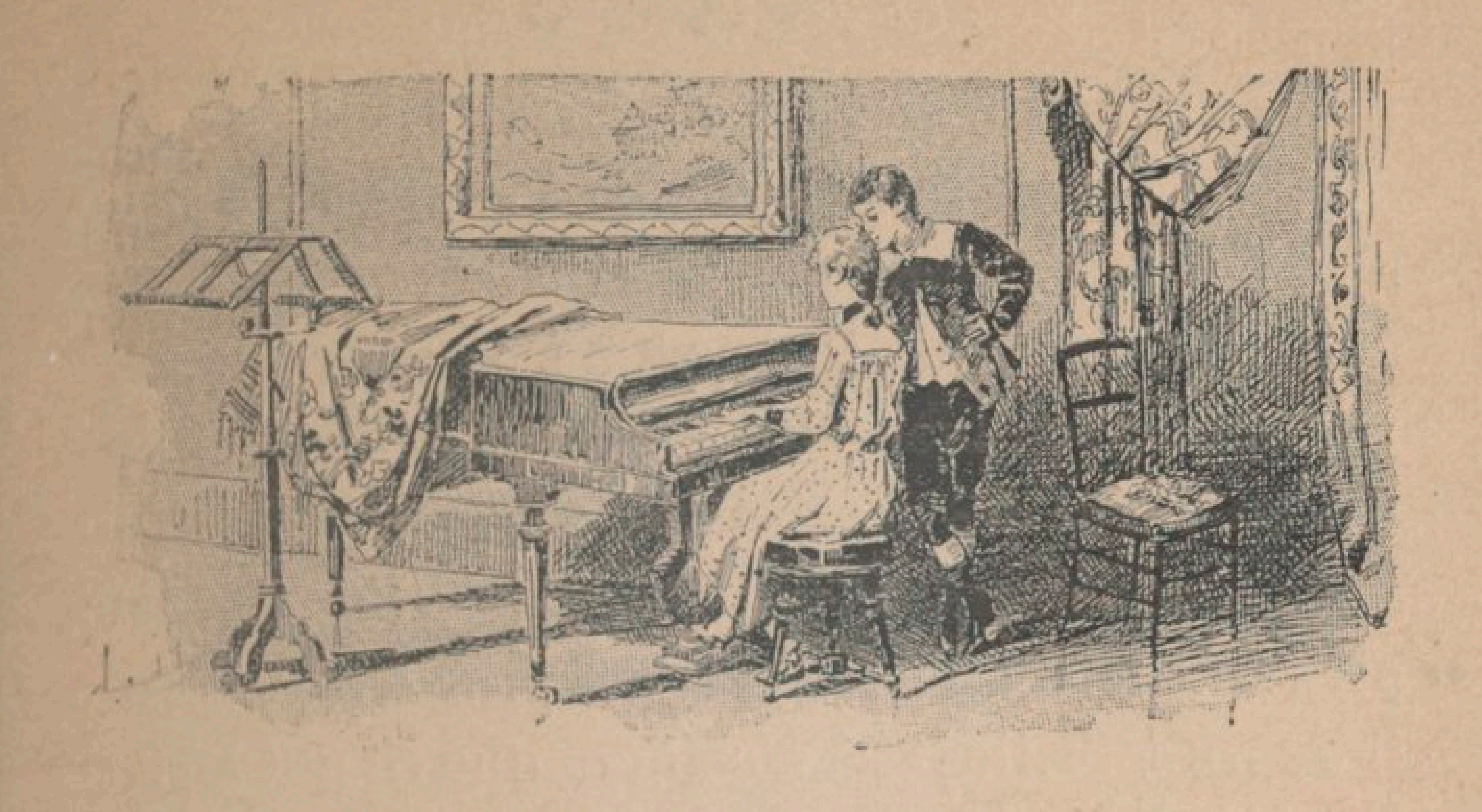
. . . .

Le temps s'écoula lentement. Longtemps saignants et malheureux, les cœurs de Mizelle et d'Odet se cicatrisèrent. Ils se dirent avec amertume qu'ils étaient oubliés, dédaignés par l'élégant Parisien. Gildas n'avait jamais donné signe de vie, preuve évidente qu'au contact de son tuteur et de son entourage il était devenu semblable à eux.

Élevés par leurs parents d'une façon sérieuse et distinguée, Mizelle et son frère se développèrent au moral comme au physique, de façon à justifier leurs espérances. Le pur visage de Mizelle devenue mélancolique révélait seul la persistance de ses souvenirs douloureux. Elle était de celles pour qui l'oubli est une impossibilité. Elle gardait en silence son amitié tout

entière, ne répondant pas à Odet lorsque ce dernier faisait parfois une allusion à leur ami d'autrefois. Le jeune Nivier s'irritait de l'aimer quand même et de ne pas parvenir à chasser de son cœur l'image d'un ingrat!...





II

Gildas à Paris

Lorsque Gildas chercha M. Nivier et qu'il s'aperçut de son départ, sa douleur fut grande. Elle l'eût été plus encore s'il se fût douté en quelles mains il était tombé. Non pas que M. de Brandas fût méchant. Mais entre un homme de la valeur morale de M. Nivier et un être nul et frivole comme le cousin des Hautefort, oncle de l'orphelin à la mode de Bretagne, il y avait une immensité. L'éducation de Gildas en fut la conséquence et la preuve.

Relégué dans une fastueuse *nursery* sous la garde d'une Anglaise revêche et d'une Allemande

rogue, mais bassement flatteuse vis-à-vis des maîtres, l'orphelin apprit peu à peu qu'il est de mauvais ton d'aimer des absents, de parler d'eux et de penser à eux. Il apprit à s'occuper exclusivement de son bien-être, fût-ce au détriment des autres. Il eut des professeurs dressés à lui enseigner uniquement ce qui lui plaisait, c'est-à-dire presque rien et d'une façon des plus irrégulières. Il apprit à briller et à n'estimer que ce qui brille. Son tuteur lui enseigna avec complaisance quelle est la valeur de l'argent et comme quoi ceux qui en possèdent doivent en jouir pour eux-mêmes. Cette éducation morale à la mode du jour fut complétée par la fréquentation d'une parente éloignée des Brandas, de l'âge de Gildas, et d'un cousin de cette petite fille.

C'étaient des types vraiment curieux dans leur genre que Noëlie et Bénédict. L'une, d'une famille soi-disant illustre, qui avait pillé son nom de Grandfert dans un armorial quelconque, était une fillette de petite taille, sèche, noire, jolie malgré cela, méchante comme une gale, spirituelle comme un démon. Violente à l'excès, Noëlie ne marchait pas, elle courait; elle ne parlait pas, elle criait; de plus, impérieuse, hautaine, fantasque, et tyrannisant avec délices ceux qui l'entouraient et tout particulièrement Bénédict.

Quant à ce dernier, de deux ans plus âgé que la petite fille, il était l'ombre, le toutou, l'esclave, la chose de Noëlie. Distrait, bruyant, hurluberlu, il passait sa vie à se pâmer d'admiration devant cette petite créature malfaisante, despotique et gâtée à l'excès. Il fuyait le plus qu'il pouvait sa vieille tutrice, cette chanoinesse, grognon et bourrue, le tarabustant de telle façon qu'il préférait encore la domination de Noëlie.

On juge si Gildas avait à gagner en compagnie d'enfants semblables. Devenu égoïste et d'autant plus violent, il se disputait sans cesse avec Noëlie, se plaisant à la mettre en fureur par la façon méprisante dont il l'appelait Nol. La petite personne, tout imbue de sa dignité, n'entendait nullement qu'on la traitât si familièrement et se mettai dans des colères rouges dont Gildas ne faisait que rire.

Une seule chose le dominait en le charmant, et Noëlie, qui le savait, en profitait avec un succès constant qui gonflait d'orgueil son cœur étroit. C'était l'audition d'un air mélancolique. La petite fille était vraiment douée pour la musique et avait déjà un talent de pianiste remarquable pour son âge. Dans les moments difficiles où elle avait le dessous, elle se mettait à jouer. Insensiblement Gildas s'approchait, s'accoudait près d'elle et écoutait avec une attention croissante les doux

et tristes accords qui apaisaient son irritation. Pourquoi la musique pénétrait-elle si profondément en son âme émue? Il n'eût pas su le dire si on le lui eût demandé.... Peut-être, en cherchant bien, se fût-il rappelé que sa mère jouait et chantait rêveusement dans le grand salon du vieux château, tandis qu'appuyé sur Odet, il l'écoutait, la main dans la main de Mizelle. N'était-ce donc rien d'utile que ce souvenir fugitif aux trois quarts effacé? qui sait!...

La dispute ainsi terminée à l'honneur de Noëlie, on reprenait la vie brillante et agitée de chaque jour.

Qu'elle était différente de l'existence simple et charmante de Hautefort! Lorsque, nonchalamment étendu sur son lit élégant à demi caché sous de riches draperies, le petit garçon, alors âgé de onze ans, rêve, les yeux errants sur les mille objets curieux qui ornent ses étagères, pense-t-il qu'autrefois, éveillé dès l'aurore, il courait gaiement dans la campagne sous la garde de sa chère Mathilde? Il l'avait longuement pleurée, cette brave et robuste paysanne qui veillait patiemment à son chevet, l'entourant de soins si maternels qu'il les confondait avec ceux de sa mère; il avait longtemps regretté ses baisers tendres et doux, ses regards affectueux et ses causeries naïves qui le rendaient meilleur.

A présent, elle était oubliée! Celui qu'elle appelait « son Gildas, son cher petit enfant » n'a de souci que pour l'amusement, le luxe et la vanité.

Ce matin-là, Gildas est ennuyé. On a décidé que, le moment de faire sa première communion étant proche, il fallait l'envoyer au catéchisme, et le petit garçon a fait la moue, vu qu'il aspire déjà à être regardé comme un jeune homme; le fait est qu'il est grand, très grand pour son âge; pour lui, le catéchisme n'est qu'un cours comme un autre. Il récite sa courte prière par routine, car personne, hélas! ne lui parle des grandes vérités et des grands devoirs de la vie. Pour lui, élève docile du sportsman, l'avenir ne lui montre que l'oisiveté élégante, la vie mondaine menée par son tuteur, sur les traces duquel il marche. Concentré en lui-même, il s'occupe uniquement de son bien-être, de ses fantaisies, et son bon plaisir fait loi.

Dans cet hôtel somptueux où tout un peuple de serviteurs s'empresse pour servir trois personnes, chacun de ces trois sybarites s'ennuie profondément, en somme.

Brandas rage de se voir enlever par un concurrent au Grand Prix une pouliche superbe sur laquelle il comptait pour *épater* Paris et la province.

Mme de Brandas vient de se découvrir six

cheveux blancs.... Horreur! elle les arrache avec indignation, mais elle est soucieuse! Son miroir lui a montré cyniquement ses pattes d'oie, et l'idée de devenir vieille la révolte. Ah! si elle avait eu un enfant!... une petite fille surtout!... Jadis elle avait eu un instant la joie profonde de la maternité,... mais l'ange apparu s'était presque immédiatement envolé! Elle chasse ce souvenir qui mouille ses yeux de pleurs involontaires; à quoi bon s'affliger, à présent? à quoi cela sert-il?

Et la pauvre créature parcourt fiévreusement ses journaux de modes, pour s'arracher à ses pensées douloureuses.

L'heure du déjeuner rassemble le trio. Brandas marmotte avec humeur tout en picotant dans tous les plats les meilleurs morceaux. Sa femme dresse des listes d'invités pour leur grand concert; Gildas l'aide, par extraordinaire, car Noëlie lui a donné de la part de ses parents une série de noms à faire inscrire, et le petit garçon les fourre délibérément dans la fameuse liste à l'insu de sa tante, qui s'étonne de le voir si lent à écrire ce qu'elle lui dicte.

Au dessert, le sportsman se verse un verre de curaçao et, se rejetant sur le dossier de sa chaise :

« Ah çà! ma chère, dit-il brusquement, vous vous occupez, n'est-ce pas, du cours... du caté-

chisme, veux-je dire, que Gildas doit étudier à présent, paraît-il? C'est votre affaire.

— Vous voulez dire celle de miss Ticket, répliqua Mme de Brandas en relisant les derniers noms inscrits par Gildas.... Eh mais! voilà une adresse que je n'avais pas dictée....

— Ma tante, c'est un ami des Grandfert; ils demandent à vous le présenter, murmura l'enfant en tournant la page avec précipitation.

— Ah! c'est bon. Ils eussent pu m'en parler au lieu de te donner cette commission, Gildas. C'est sans façon, cela!

— Noëlie s'en était chargée, répliqua le petit garçon avec humeur.

— Si l'idole s'en mêle, je n'ai plus rien à dire. Je n'ai pas envie de me brouiller avec ses parents, qui ne jurent que par elle. Laisse-moi donc lire la fin de la page.... Tu as la rage de tourner trop vite les feuillets. Vois-tu si j'avais raison de vouloir examiner les noms de leurs connaissances! Voilà Mlle de Villegrix inscrite, à présent!...

— Eh bien! quel mal y a-t-il? demanda l'égoïste, tout en parcourant son journal.

— Moi, recevoir ici cette vieille caricature! s'écria avec feu Mme de Brandas. Une guenon hargneuse, fagotée comme une revendeuse à la toilette, qui dévisage tout le monde en venant se planter devant ceux qu'elle inspecte; une femme

disant de tous un mal abominable.... Ce serait à faire déserter mon salon, Lucien; vous-même la traitez de « peste incarnée ».

— C'est possible, mais c'est un grand nom; elle représente les derniers Villegrix, et le duc actuel est bel et bien cet étourneau de Bénédict.

— Ce n'est pas écrit sur son dos et elle me fera une masse d'ennemis avec ses insolences et ses incartades.

— Bah! qu'est-ce que cela vous fait? nos soupers sont trop bons pour manquer jamais d'amateurs. Maintenez la vieille Villegrix, Marthe. Sans cela, vous aurez maille à partir avec cette fée carabosse, flanquée des Grandfert et de leur Noëlie.

— C'est assommant!

— C'est comme ça! Ne vous en occupez donc plus et continuez votre liste. Vous penserez à ce que je vous ai dit pour Gildas.

— Quoi? pour ce catéchisme? mais, mon Dieu! son Anglaise le mènera là comme à ses cours.

— Eh! elle s'y refuse, la sotte, sous prétexte qu'elle est déjà trop occupée.

— Alors il y a Fraulein Schwartz.

— Elle boite depuis sa foulure et pousse des gémissements chaque fois qu'il s'agit de sortir.

— Eh bien, je chercherai, je verrai.. .

— Mais, ma tante, pourquoi n'irai-je pas avec Bénédict et son précepteur? insinua Gildas, que cela assommait d'aller seul.

— Tiens! c'est une bonne idée. Qu'en dites-vous, Lucien?

— Parfaite! appuya Brandas en achevant sa liqueur. Vous voyez que vous auriez eu tort de rayer la chanoinesse de votre liste. Elle va vous servir.

— C'est bien le moins, gémit sa femme en se levant. Germain, qu'on attelle : je sors dans une demi-heure. Gildas, va chez Noëlie et conviens de tout avec Bénédict.

— Bien, ma tante », répondit le petit garçon en se dirigeant vers son appartement.

Gildas eût fait sa première communion dans des conditions déplorables s'il n'avait rencontré dans le précepteur de Bénédict un homme consciencieux et bon. M. Juvin s'efforçait en vain de tirer parti de la nature étroite de son élève; il vit avec bonheur dans l'orphelin des qualités qui lui permirent de faire du bien à son âme. Sous cette influence salutaire, Gildas sentit se réveiller ses bons instincts. Il réfléchit et se souvint. Le résultat de ces pensées nouvelles fut d'écrire à son ancien ami Odet la lettre que voici :

« Mon cher Odet,

« Que deviens-tu? Te souviens-tu encore de moi? ton silence m'en fait douter et ces temps-ci je me suis rappelé combien tes parents ont été bons pour moi, et comme nous nous aimions, Mizelle, toi et moi! J'ai eu beaucoup de chagrin lorsque j'ai été amené ici et j'aurais bien voulu retourner à Hautefort, mais mon oncle s'est récrié quand je le lui ai demandé, en disant que c'était triste et isolé. Nous sommes allés seulement aux bains de mer chaque été, et voilà que j'arrive au moment de faire ma première communion. Je me sens bien seul, surtout en voyant presque tous les autres enfants entourés par leur famille, et j'ai voulu t'écrire pour savoir si j'étais oublié par vous tous. Cela me ferait de la peine, car les souvenirs me reviennent chaque jour davantage pendant ma retraite, et je sens que je vous aime toujours comme autrefois, toi, Mizelle, ton père, ta mère et ma bonne Mathilde. Je l'appelais toujours Matithilde, tu sais? Qu'est-ce qu'elle est devenue? J'ai souvent prié mon oncle de la faire venir près de moi, mais il m'a toujours répondu que c'était impossible, sans vouloir me dire pourquoi. Elle était si bonne pour moi et je l'aimais tant! Pourquoi ne m'a-t-elle jamais écrit? Et toi,

tu ne m'as jamais écrit non plus! J'ai demandé ces jours-ci à miss et à Fraulein si personne ne m'avait envoyé de lettre de Hautefort, et elles ont dit qu'il m'en était arrivé quand j'avais la rougeole, puis plus tard, quand nous étions à Trouville. Elles ne savaient à qui elles avaient été remises; elles pensent que M. de Brandas a dû les mettre de côté et les oublier. Je le regrette bien. J'y aurais répondu et j'aurais eu de vos nouvelles à tous. Moi, je n'ai pas pensé à t'écrire jusqu'à aujourd'hui, car j'étais distrait et sans cesse occupé, soit à mes études, soit à monter à cheval, soit à faire des armes. J'ai ici des amis, mais pas très agréables et avec lesquels je me dispute souvent. Ce n'est pas comme avec Mizelle et avec toi! Est-ce que les grands prés ont toujours des narcisses? Y a-t-il autant de myrtilles dans les bois? La manufacture de ton père marche-t-elle? Je voudrais bien la voir, surtout si j'étais avec Mizelle et avec toi!...Au revoir, mon cher Odet. Quand je serai assez grand pour voyager seul, je viendrai à Hautefort et j'irai tous les jours à Mar.... Eh bien, je ne me rappelle plus le nom de ta maison, à présent! C'est égal, je mettrai ma lettre à l'adresse de Matithilde (car je vais lui écrire aussi) en la priant de te remettre cette lettre. Je vous embrasse bien tous. Réponds-moi, je t'en prie. Je ferai ma première

communion le 12 mai; je voudrais bien un mot de toi pour ce jour-là.

« Ton ami affectionné,

« GILDAS. »

. . . .

« Mathilde, voilà une grosse lettre pour vous, cria le valet de ferme à l'aveugle qui filait au coin de l'âtre.

— Une lettre, une lettre pour moi? Quelle triste plaisanterie! Je n'en attends de personne, Silvain, répondit tristement la pauvre fille.

— Y a pourtant bien votre adresse sur le paquet, à ce que m'a dit le facteur.

— Donne alors, dit la fileuse avec une indifférence accablée. Je me la ferai lire par la première personne en état de la déchiffrer.

— Et ce ne sera pas moi! grommela Silvain en s'éloignant. L'écriture, ça n'est pas mon affaire.

— Eh! je le sais bien », répliqua Mathilde avec un mélange de chagrin et d'impatience.

Le gros lourdaud s'éloigne en ricanant, et l'aveugle retombe dans sa torpeur. Elle tâte la lettre et va machinalement la mettre dans son armoire, sous son livre de messe, derrière une pile de linge; puis elle se remet à son ouvrage, et tandis que ses mains actives s'occupent sans

relâche, de grosses larmes s'échappent de ses yeux éteints....

Aveugle! seule! abandonnée! Ah! si elle était restée près de son cher petit Gildas, la goutte sereine qui l'a privée de la vue à jamais ne se fût pas abattue sur ses paupières alourdies, un soir (soir fatal!) où elle s'était endormie de fatigue dans la vallée. Que lui importaient la pension faite au nom de Gildas par son tuteur et la permission de demeurer à Hautefort. C'était son enfant qu'il lui eût fallu, le fils de ses chers maîtres, en qui se résumaient toutes ses tendresses.

Et elle se lamente, la malheureuse infirme, au milieu du silence constant qui rend si lugubre le château inhabité. Sauf Mathilde, Silvain, le surveillant et sa femme, personne n'est là. Le chenil est vide; les écuries, désertes. Le chien de garde sommeille sans cesse, le mufle sur ses pattes engourdies. Oh! ta lettre, Gildas, qui ravirait la triste solitaire, cette lettre qui mettrait en joie la famille que tu aimes, pourquoi l'a-t-elle si bien cachée?

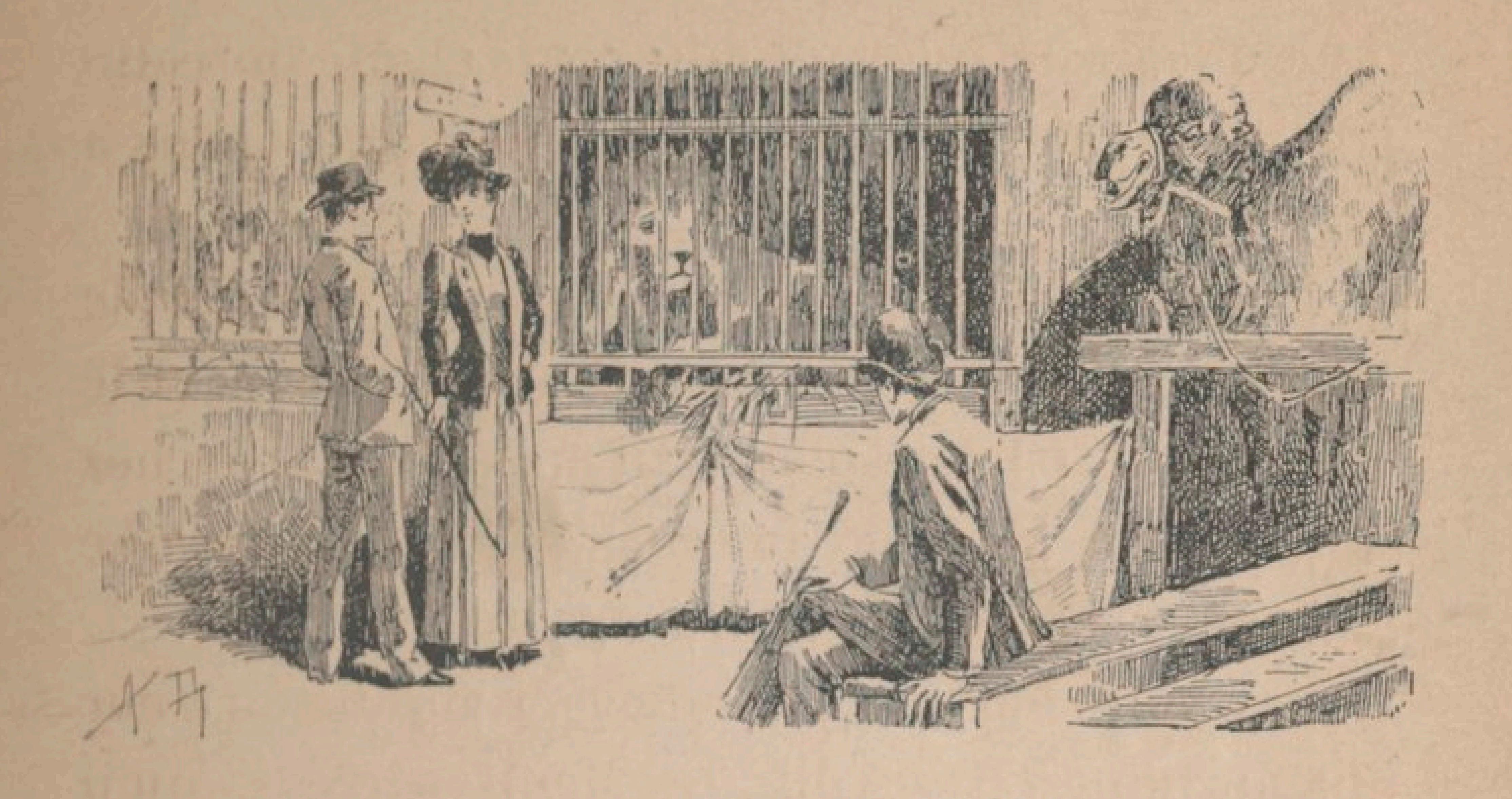
Hélas! le soir venu, elle l'a oubliée, cette lettre. Elle a tant pleuré qu'elle en est malade ... Il lui faut se mettre au lit et s'y laisser soigner par Mizelle, venue pour la voir avec le fidèle Odet. Elle y reste de longs jours, abattue et brisée.

Lorsqu'elle se relève, toute chancelante de cette épreuve nouvelle, elle songe moins que jamais à sa lettre.

Pauvre Gildas! il pleura de ne pas recevoir de réponse,... il se sentit bien triste et bien seul le 12 mai, car le sportsman était en villégiature chez un ami, et Mme de Brandas avait la migraine pour être restée trop tard au bal.

Les jours suivants, le silence remplit son cœur d'amertume; il se dit, les dents serrées, qu'il était bien sot de faire des avances à des gens qui ne se souciaient plus de lui. Il rejeta, avec effort, loin de lui ses doux souvenirs d'enfance, en se répétant que le monde est égoïste et que, dans la vie, plus on aime, moins on est heureux. Par quel bizarre contraste garda-t-il cependant son goût passionné pour la musique douce et plaintive?





III

Retour à Hautefort

« Où est Gildas? demanda brusquement à miss Ticket l'impérieuse Noëlie, escortée de son inévitable Bénédict.

— Dans la salle d'armes, répondit l'Anglaise.

— Allons-y, Ben, dit la fillette en se précipitant comme une trombe vers la pièce indiquée. Gildas, as-tu ton nouveau fusil? le mien est arrivé ce matin. C'est un vingt-six. Un amour d'anglais! le canon est d'un soigné! je ne te dis que ça! et ce cruchon de Ben qui a peur du sien et qui ne veut pas y toucher! Pour la peine il me servira de rabatteur et il portera mon carnier; tu entends, Jocrisse?

— Nol! cria rageusement Bénédict mis hors des gonds par ce mépris accentué.

— Hein? gronda la despote en faisant volte-face et en se croisant les bras devant sa victime préférée.

— La paix! dit Gildas, en jetant son fleuret, car la leçon était terminée. Certainement, je l'ai, mon fusil; et si je suis en tir comme la semaine dernière, je ferai une rafle sur les faisans de Villgrix.

— Ménage-les, observa Bénédict avec inquiétude; ma cousine dit qu'ils sont hors de prix cette année et qu'il ne faut pas dépeupler les bois.

— Avare! cria Noëlie avec dédain. On l'a louée assez cher pour y prendre toutes ses aises, ta futaie de famille; n'est-ce pas, Gildas?

— Après moi, la fin du monde, répondit philosophiquement le garçonnet. Ah! si nous avions sous la main ma forêt de Hautefort! C'est là que le gibier abonde et foisonne. Dieu! les beaux coups à faire!...

— Ah bah! dit curieusement Noëlie très intéressée par cette exclamation; et pourquoi n'y vas-tu jamais, alors?

— Eh! l'on m'en empêche, parbleu! Mon oncle a ce pays-là en horreur; je ne sais pas pourquoi, car il est superbe. Bien plus beau que ce que tu

as jamais vu jusqu'ici. Te souviens-tu de Clairville?

— Je crois bien ! c'est un site magnifique.

— Ma chère, cela n'approche pas de Hautefort.

— Tu plaisantes?

— Parole d'honneur! »

Noëlie devint sérieuse et prit en silence le fusil de Gildas, que lui tendait ce dernier. Il y eut une pause. Le maître d'armes était parti, et les enfants regardaient l'arme avec des yeux devenus distraits. Évidemment leur pensée était ailleurs. Dans les regards pensifs de l'orphelin il y avait de la souffrance et de la rancune.

« Si on y allait! s'écria soudain la fillette en regardant tour à tour Gildas rêveur et Bénédict effaré.

— Où? demanda ce dernier.

— Bêta! à Hautefort, donc.

— Nous trois? comme ça? tout de suite?

— Avec les Brandas, bien entendu. Papa et maman les suivront, je m'en charge. Quant à Bénédict, comme sa cousine a la goutte à une patte, elle le laissera venir où bon nous semblera. Qu'as-tu, Gildas? comme cette idée te trouble! Tu l'as donc pris en grippe, toi aussi, ton vieux château?

— Non, non! murmura l'orphelin très oppressé; mais, vois-tu, il me semblerait si..., si

étrange de me retrouver là-bas.... L'idée seule me bouleverse.... Tiens, je préfère Villgrix !

— Eh ! l'un n'empêche pas l'autre, reprit avec feu Noëlie, enthousiasmée de son projet. Pourquoi ne pas forcer la main aux Brandas et se donner le malin plaisir de les faire s'installer là-bas, à leur corps défendant ? Je parie que ton oncle a peur des grands rochers dont il parle avec répulsion. Quel amusement de contempler ses vertiges et d'entendre ses doléances ! Quant à la belle Marthe, elle va grelotter comme une feuille de tremble, sans calorifère et sans skating pour se réchauffer les pieds. Ah ! ah ! ah ! »

Bénédict fit chorus. Gildas aussi, mais à contrecœur.

Pourquoi cette crainte de revoir Hautefort après l'avoir loué avec une admiration vraie et profonde ? Quels sont les sentiments à la fois confus et puissants qui agitent ainsi le cœur et l'esprit de Gildas ? Quoi donc ? au milieu de cette vie brillante et toute factice de l'orphelin dont les phrases commencent presque toutes, à l'exemple de son entourage, par « moi, je... » ; au milieu de cette existence qui l'absorbe et lui plaît, tout un monde s'est dressé devant lui. Il respire, comme par magie, les âpres senteurs de la forêt ; il est enivré du parfum des fleurs dont il dépouillait jadis les prairies.... Il entend le

bouillonnement cristallin de la rivière aux mille détours et revoit des visages chéris, dont les yeux pleins de tendresse lui parlent une langue longtemps oubliée.... Tout cela l'accable et le fait frissonner, au grand étonnement de Noëlie et de Bénédict qui l'observent.

« Hautefort! murmurèrent involontairement ses lèvres pâles; j'ai peur d'y retourner;... si j'allais y revoir...! »

Il s'arrêta brusquement et passa lentement la main sur son front moite de sueur.

« Y revoir? » répéta Noëlie, épiant ses paroles.

Mais Gildas, sortant comme d'un rêve, s'était mis soudain sur ses gardes. Il répondit seulement avec effort que ce voyage lointain leur donnerait des déceptions en les condamnant à une installation peu confortable, surtout dans la saison rigoureuse. Il eut beau entasser objection sur objection, il ne fit qu'augmenter le désir de Noëlie de faire ce coup de tête et d'entraîner en Franche-Comté leur élégante smala. La fillette aimait la lutte : elle se délectait donc à prévoir les plaintes de ses parents et les résistances des Brandas. En outre, la sourde hostilité de Gildas la contrariait plus qu'elle ne le témoignait. Elle s'en vengea sur l'infortuné Ben, sa tête de Turc, et entama avec lui un dialogue malin et railleur, genre où elle excellait. Elle

entremêlait ses quolibets mordants de pinçons vigoureux qui faisaient bondir Ben et lui arrachaient des grimaces comiques, auxquelles ne résista pas le sérieux de Gildas.

Riant et bavardant à qui mieux mieux, les enfants allèrent retrouver Mme de Grandfert qui les attendait chez Marthe de Brandas. On partit alors avec fracas pour aller assister à une représentation extraordinaire donnée par un dompteur célèbre, installé alors à Paris.

Noëlie était là dans son élément. Elle avait la passion de l'excentricité, de l'imprévu et du bruit. Elle s'épanouissait donc en entendant résonner dans la vaste salle les bruits confus de tout un monde d'animaux divers. Ben, collé à ses côtés, roulait ses gros yeux ronds avec épouvante, en apercevant de tous côtés des griffes formidables, des yeux brillants de férocité sauvage et sournoise et des corps fauves bondissant avec fureur. Dans sa frayeur, il tournait sur lui-même comme un toton, à la grande joie de sa maligne compagne qui agaçait l'orang, qui faisait enrager le petit éléphant et qui passait impassible devant les cages contenant les ours, les tigres et les panthères.

« Cré coquin ! observa le dompteur qui traversait la salle, voilà une petite demoiselle qui n'a pas froid aux yeux. »

A cet éloge, Noëlie se redressa fièrement. Pour elle le bonheur consistait à passer dans la vie, bruyante, excentrique et affolée de nouveau.

Au milieu de ce brouhaha, sa petite tête tenace ne perdait pas de vue son nouveau projet. Tout en regardant curieusement les exercices des bêtes féroces, elle sut glisser à sa mère quelques mots qui mirent au courant Mme de Grandfert et la firent manœuvrer dans son sens. Le sportsman et M. de Grandfert les ayant rejoints, Noëlie déploya une vraie stratégie de diplomate émérite pour arriver à ses fins. Elle flatta tant et si bien les Brandas, câlina si habilement son père et sa mère qu'au sortir du spectacle on causait du voyage à Hautefort et que M. de Brandas promit même d'écrire pour y annoncer leur prochaine arrivée.

Il mit pourtant une condition à ce départ. Si la chasse de Villegrix promettait d'être très belle, il trouvait plus raisonnable de s'en tenir là, au lieu d'aller au loin dans une saison déjà froide et dans un pays où le climat est rigoureux.

Mais Noëlie, piquée au jeu, sut faire agir Ben qui pleurait déjà ses faisans et ses perdreaux. D'accord avec les gardes, qui reçurent le mot d'ordre, on effaroucha si bien le gibier que, le jour de la battue arrivé, on vit à peine quelques pièces, et l'habileté bien connue des tireurs ne put s'exercer que de loin en loin.

« Sept faisans et cinq perdreaux, c'est amèrement ridicule! s'écria avec dépit M. de Brandas, en remettant son fusil au garde-chef.

— Je n'ai jamais vu pareille chose, observa avec découragement M. de Grandfert. D'ordinaire, les tirés sont superbes! Oui, ris sans te gêner, Noëlie; tu devrais être furieuse, toi qui te faisais une fête de cette battue!

— Nous nous rattraperons à Hautefort, répliqua crânement la fillette. Là M. de Brandas nous montrera ce que vaut son tir merveilleux. Ne sera-t-il pas dans le pays légendaire des chasses extraordinaires dont il nous parlait l'autre jour avec feu? »

La rusée savait bien prendre les gens par leur faible. Aussi se réjouit-elle sans s'étonner en entendant le sportsman s'écrier :

« En route pour Hautefort la semaine prochaine; n'est-ce pas, Grandfert?

— Ma foi! je ne demande pas mieux, répondit le père de Noëlie; nous ne ferions rien ici cet hiver.

— Encore ému, Gildas! murmura Noëlie avec mécontentement. Qui t'impressionne donc à ce point? tu deviens une femmelette comme Ben!

— Merci! grogna ce dernier.

— Il n'y a pas de quoi. Allons, toi! va nous faire servir; je meurs de faim et j'ai hâte de retourner à Paris pour commencer les prépara-

tifs de ce fameux voyage. Je rêve de Hautefort; je veux voir par moi-même le manoir et le pays qui exercent un tel pouvoir sur l'énergique et impassible Gildas.

— Nol! s'écria avec colère le jeune garçon; j'ai quatorze ans et je ne suis plus un enfant, pour te laisser plaisanter ainsi sur l'émotion qui me domine malgré moi.

— Oh! oh! tu es irrité pour tout de bon, vraiment! Ne ricane donc pas, Ben, tu m'agaces! N'en parlons plus et allons dîner. »

Noëlie était trop habile, en effet, pour reparler d'une émotion qui eût peut-être entravé le voyage dont elle s'était entichée. On rentra au pavillon dechasse, et, les jours suivants, chacun s'occupa activement des préparatifs de départ.

A l'hôtel de Brandas on se bornait à donner des ordres et à envoyer quelques meubles confortables et force provisions. Mais chez ses parents, Noëlie mettait tout à l'envers. Elle faisait confectionner des costumes de chasseuse, des vareuses de pêcheur, des blouses d'artistes; tout un attirail de vêtements plus biscornus les uns que les autres. Ben, en se récriant, se faisait rabrouer de la bonne sorte, sans toutefois altérer la belle humeur de Noëlie, radieuse d'être arrivée à ses fins. Gildas s'efforçait d'être calme et de paraître gai, mais il se demandait avec amertume

s'il allait revoir ses amis; il était très décidé à ne pas y aller le premier, après le silence gardé par Odet en réponse à sa lettre si amicale. En outre, il pensait anxieusement à son ancienne bonne, comptant l'accueillir froidement pour la punir de ne pas lui avoir répondu, elle aussi. Il sentait cependant son affection pour elle se réveiller malgré lui. Pour rien au monde il n'eût voulu confier ces pensées à l'égoïste et moqueuse Noëlie, sachant bien qu'il ne lui viendrait de là que des railleries acerbes et blessantes.

Le voyage se fit joyeusement. Le temps était superbe pour la saison. Gildas se laissa gagner par la folle gaieté de la fillette et les rires éclatants de Bénédict, ravi de fuir son odieuse cousine. On arriva donc enchanté à la dernière station. On se bouscula en riant pour escalader le break destiné aux enfants, tandis que les grandes personnes montaient dans le landau. On partit pour Hautefort, riant de plus belle et admirant les masses imposantes des montagnes neigeuses entrevues dans le lointain, malgré l'obscurité toujours croissante.

La gaieté de Gildas était de plus en plus fiévreuse. Les souvenirs du passé, repoussés par lui, le hantaient à tel point qu'il se croyait parfois le jouet d'un songe. Rêvait-il? A ses yeux troublés, les formes vagues et sveltes de ses



Gildas se vit alors en face de sa chère bonne, de Mathilde. (Voir p. 48.)

compagnons lui rappelaient celles d'Odet et de Mizelle. Deux fois ces noms chéris errèrent sur sa bouche balbutiante; deux fois il se mordit les lèvres avec colère.

Quelle faiblesse! quelle sottise de penser à ceux qui l'ont oublié, dédaigné même! A cette idée, son cœur se bronzait. Redevenu maître de lui, il sauta à bas du break, car on arrivait au château, et il escalada les marches du perron en répondant avec grâce aux saluts. Les fermiers et les gens du village étaient là, groupés pour souhaiter la bienvenue à leur jeune maître. Il eût voulu leur parler, s'informer de Mathilde, mais Noëlie l'entraînait d'un côté, Bénédict de l'autre; il dut entrer bon gré mal gré dans les salons, puis de là passer à la salle à manger, où l'on dîna à la hâte, chacun étant fatigué de ce long voyage.

Gildas aida son oncle et sa tante à installer leurs hôtes. Il se dirigea ensuite vers son ancienne chambre, et là il examina, le cœur battant à se rompre, les meubles et les objets familiers qui le faisaient redevenir par la pensée un tout petit enfant.

Cher Hautefort!.. Ah oui! il l'aimait toujours. Ces murs étaient moins froids, certes, que les cœurs de ceux qu'il avait chéris jadis.... Un soupir douloureux gonfla la poitrine de l'orphelin,... un soupir non moins douloureux lui répondit.

Etonné, Gildas redressa brusquement la tête et il écouta attentivement.

Un pas, lent et incertain, se faisait entendre dans le vaste corridor,... une main hésitante tâtonnait le long des murs.... Arrivée à la porte, cette main tâtonna encore pour trouver la serrure. Sur le point d'entrer, on s'arrêta; une voix tremblante, une voix bien connue de Gildas se fit entendre et le bouleversa au point d'arrêter le sang dans ses veines....

« Gildas, disait cette voix, mon cher petit enfant, es-tu là? »

Le jeune garçon s'avança d'un pas incertain vers la porte, l'ouvrit toute grande : il se vit alors en face de sa chère bonne, de Matithilde, fidèle à son affection; de Matithilde, dont les bras étendus semblaient appeler à elle le bien-aimé si longtemps absent!...





IV

Conséquences d'une éducation égoïste

Avec un cri de joie, Gildas, oubliant tout, se jeta au cou de la fidèle paysanne. Avec un cri de joie, celle-ci serra étroitement sur son cœur l'enfant enfin revenu au pays. Puis il voulut l'attirer dans la chambre; la main résistante, les yeux éteints de Matithilde, le frappèrent alors d'une stupeur qui se changea graduellement en effroi.

« Matithilde, qu'as-tu donc? pourquoi me regarder ainsi? interrogea-t-il anxieusement.

— Enfant, ne sais-tu donc pas que j'étais aveugle? répondit avec douleur la pauvre bonne.

— Aveugle!.. Oh! mon Dieu! mon Dieu! toi, ma chère bonne, frappée d'une si cruelle infirmité! Depuis quand? Pourquoi ne me l'as-tu pas fait savoir?

— Mais je te l'ai fait écrire, mon Gildas! il y a sept ans, oui, tout autant, hélas! que j'ai perdu la vue!

— Toi, ma bonne, si dévouée, restée ainsi abandonnée, solitaire? et je l'ignorais, malheureux que je suis! Oh! c'est indigne à mon oncle de me l'avoir caché! Mais que lui importait!... rien de ce qui touche les autres ne l'émeut.... la (Icivoix de Gildas baissa et devint un triste murmure.) Ne m'a-t-il pas façonné à son image? N'ai-je pas vécu comme lui, insensible à tout et pensant à peine à ceux que j'aime? Pourtant, reprit-il tout haut avec feu, je t'ai écrit, ma bonne; je t'ai écrit pour t'annoncer ma première communion; des pensées sérieuses m'ont rappelé alors ton cher souvenir.

— Une lettre de toi, mon enfant! que dis-tu là?

— Oui, il y a trois ans; ne l'as-tu pas reçue?

— Attends, que je me souvienne.... Ah! c'est vrai, le facteur m'a fait remettre un jour, par Silvain, une lettre, que j'ai mise dans mon armoire, craignant de la perdre. Mes tristes pensées m'ont alors tant émue que je suis tombée malade et je l'ai oubliée. Je vais la chercher demain et c'est

toi qui me la liras, mon Gildas; tu veux bien?

— Je veux tout ce qui te plaira.

— Tu empêcheras les domestiques de me rudoyer lorsque je voudrai venir te voir, dis?

— Te rudoyer, Matithilde! ils ont osé!...

— Ne te fâche pas, mon enfant; ils ne savent pas que j'étais ta bonne, autrefois. Tu le leur diras afin qu'ils me permettent d'aller et de venir. Ah! je ne te gênerai pas, va! je me tiendrai là dans un coin, bien tranquille; il me suffira de t'entendre pour être heureuse.

— Ma Matithilde, ma chère bonne!

— Ne pleure donc pas! Puisque tu es là, tout est bien; te souviens-tu, Gildas, comme tu aimais à faire de gros, gros bouquets de marguerites? tu n'étais jamais las de les ramasser; moi, jamais lasse de les porter et toi par-dessus le marché, bien entendu! et puis, nous allions les déposer au cimetière; nous en fleurissions la croix de ta chère maman.... Cela faisait sourire et pleurer le pauvre Monsieur de te voir faire cela avec tant de cœur.

— Tant de cœur! répéta Gildas d'un air sombre. Ah oui! du cœur! j'en avais alors!

— Que murmures-tu donc là, mon enfant? Tu m'effrayes.

— Tant de cœur! redit Gildas avec effarement. Comme ma vie était bonne et vraie autrefois!

comme elle est inutile et mal dirigée à présent. Ah! si je n'avais pas été abandonné par M. Nivier!

— Comment! abandonné par lui! Mais il a été forcé de te laisser emmener par ton tuteur, mon Gildas. Il avait pourtant demandé avec instance à te garder; sa femme et ses enfants n'ont cessé de parler de toi avec tendresse et regret. Eh bien! pourquoi tressaillir?

— Ma lettre, ma lettre à Odet, balbutia l'orphelin; elle était dans celle que je t'ai écrite, Matithilde; voilà donc pourquoi il ne m'a pas répondu! et moi qui l'accusais d'oubli et de froideur!

— Tu avais bien tort, Gildas; ils te sont fidèles et ils seront bien heureux de te revoir; seulement....

— Quoi donc, ma bonne?

— Il te faudra y aller, mon enfant, car ton tuteur et sa femme ne sont pas gens à aimer la fréquentation d'industriels. Or, tu sais, M. Nivier dirige la manufacture et l'usine de Marsault.

— Ah oui, Marsault! Dire que j'avais oublié le nom de leur demeure.... Je les accusais, alors que j'étais le coupable, moi, de n'avoir pas mieux gardé le souvenir de cette maison, mienne par leur dévouement à tous. Comme je m'en souviens bien, à présent! Il me semble, ma bonne, que j'irais chez eux les yeux fermés. Je vois d'ici leur

petit salon, clair et gai, leurs chambrettes, arrangées avec une simplicité pleine de goût. Je vois surtout leurs chers visages! Mais ils doivent être changés depuis si longtemps que je ne les ai vus! Je me demande s'ils ont conservé leur aspect d'autrefois.

— Je ne puis te le dire, répondit l'aveugle en soupirant. Il y a sept ans que la nuit s'est faite pour moi, et à cette époque ils étaient ce que tu les as connus. Pourtant Mizelle et Odet avaient grandi, surtout Odet, il me semble, et ils promettaient d'être bien beaux, tous deux; beaux comme toi, mon Gildas.

— Moi, beau! » dit l'orphelin en rougissant.

Et, charmé de cet éloge naïf, son regard interrogea la glace en face de lui; quoique terni, le miroir lui fit une réponse favorable.

Il vit un jeune garçon à la taille élégante, au maintien assuré, à la figure noble et régulière. Il vit de grands yeux noirs et scrutateurs, mais il y avait dans ce regard quelque chose qui le fit frissonner. Il y retrouvait une vague ressemblance avec celui de son tuteur : comme de la froideur hautaine, repoussant la sympathie et inspirant une sorte de crainte. Si Mathilde avait pu le voir, n'en eût-elle pas été frappée désagréablement, elle aussi? Gildas baissa la tête et rêva....

Il se demandait avec effroi si son cœur, façonné par l'éducation reçue et l'entourage égoïste qui lui avait été imposé, ne s'était pas glacé à leur contact et n'était pas devenu semblable aux leurs; il redit tout bas les paroles qu'il avait proférées quelques instants auparavant : « Ai-je un cœur, à présent? » Il n'osa y répondre, car le doute l'accablait et la pensée d'être inférieur à Odet lui était insupportable. Il éprouvait, en y songeant, une irritation pleine de chagrin et de honte.

Son silence prolongé surprit la vieille bonne.

« Gildas, qu'as-tu? La fatigue t'accable sans doute? demanda-t-elle; j'ai tort de te retenir éveillé si longtemps, mon enfant chéri. Couche-toi vite, je pars.

— Je vais t'accompagner, dit vivement l'orphelin, tiré de sa sombre méditation par ces mots.

— Je te le défends. Le château m'est connu et les alentours aussi; je saurai bien retrouver la ferme, sois tranquille.

— Comment, la ferme? tu ne loges pas ici?

— Non. Ton tuteur, en me faisant annoncer que je recevrais de ta part une pension suffisante à mes besoins, a désigné une chambre des communs pour m'être donnée et j'y suis depuis ce temps. Ne frappe point du pied, cher enfant; je ne manque de rien là-bas.

— A la ferme! toi, reléguée là-bas, au lieu d'avoir une pièce convenable ici! au lieu d'être à côté de Mme Revon!

— Ne l'accuse pas, non plus que son mari; ils ont été désolés de cet arrangement; ils ont même écrit pour solliciter mon installation près d'eux, mais la réponse de M. de Brandas a été un refus assez sec et un ordre plus péremptoire encore. N'y pense pas, va; tout est bien ainsi. Je les vois souvent d'ailleurs, et ils m'ont même confié le soin de veiller sur ta chambre. Tu as dû la trouver propre et bien en état, ta chambre? Tous tes vieux joujoux sont dans la grande armoire, comme jadis. J'ai pensé que cela te ferait plaisir de les retrouver au complet. Revon les a raccommodés et aucun ne manque. A présent, bonsoir, mon Gildas, je pars; il ne te faut rien?

— Si, il me faut t'embrasser.

— Mon enfant! Ah oui! je t'embrasse et avec quelle joie? A demain; iras-tu au cimetière?

— Oui certes, répondit l'orphelin en se troublant de nouveau. Viens me chercher de bonne heure; nous irons ensemble.

— Bien volontiers; à six heures, alors?

— Six heures! s'écria Gildas effaré; voilà longtemps que je ne m'étais pas levé à cette heure-là, par exemple!

— C'est un tort; ton père était toujours debout à temps pour voir arriver les ouvriers. J'espère que tu redeviendras matinal.

— Je tâcherai. D'ailleurs tu seras là. »

Mathilde est partie, Gildas se couche, mais il essaie en vain de dormir. Mille idées le fatiguent et le hantent. D'abord, l'irritation de voir sa vieille bonne reléguée dans un endroit pareil, puis un mélange de crainte et d'impatience à l'idée de revoir Odet, Mizelle et leurs parents. Quel malheur que sa lettre ne soit pas parvenue jadis à Marsault! Ils eussent renoué depuis longtemps par écrit leurs relations affectueuses et il y eût couru sans hésitation. Il se demandait à présent ce qu'il allait faire. Comment serait-il reçu? Mathilde avait eu beau dire qu'il était toujours aimé par la famille Nivier, il sentait des doutes l'oppresser, car pour sa part il eût été blessé de ce long oubli. Quand il avait su écrire, il avait déjà sept ans passés, sa paresse ayant retardé ses progrès. Il n'avait jamais songé alors à donner signe de vie ni à sa vieille bonne, ni à ceux qui le considéraient comme un des membres de leur famille, le traitant comme tel. Quelle indifférence! quel égoïsme! quel oubli impardonnable!

Et à présent il était à Hautefort, entouré d'indifférents, de gens frivoles, avides d'amusements

et ne songeant à personne qu'à eux. Le *moi*, *je* était familier à leur bouche, comme il l'était, hélas ! à celle de Gildas. Pourrait-il trouver le temps nécessaire pour aller à Marsault ? Il était à trois lieues de là, dans un pays montagneux : l'orphelin ne pouvait songer à s'y rendre sans avertir les Brandas, vu que Noëlie et Bénédict le suivaient pas à pas et eussent poussé les hauts cris s'il avait tenté une fugue. A côté de cela, y aller avec eux, il ne le voulait pas, car ils eussent glacé la joie de la réunion.... Oh ! que tout était compliqué et pénible dans la vie !...

Oui, pauvre Gildas, tout est compliqué... pour les faibles ! Si tu avais eu le courage de parler à ton tuteur avec une fermeté respectueuse ; si tu lui avais dit que, vu les bontés passées dont t'avaient comblé les amis intimes de tes parents, tu considérais comme un devoir d'aller leur présenter tes respects et de revoir ces cœurs dévoués, certes M. de Brandas, homme du monde, et homme égoïste, ne se fût pas opposé à cette visite demandée avec un sérieux qui lui en eût imposé, un refus amenant des instances qui l'auraient assommé. Mais tu n'as pas été impunément mis en contact avec des cœurs froids et frivoles, Gildas ! il te faudrait des conseils : ton orgueil les accepterait-il docilement ? Au fond de l'âme, tu crains de mettre en contact des amis dans le négoce

avec des gens du monde méprisants et moqueurs. N'est-ce pas cela qui te trouble surtout, Gildas, et ne cherches-tu pas à te le dissimuler à toi-même ?

Le lendemain Gildas, réveillé par la fidèle Matithilde, se rendit avec elle à la tombe de ses parents; il accomplit ce devoir filial avec les mêmes sentiments complexes qui l'avaient tourmenté la veille. Tout en causant affectueusement avec sa vieille bonne, il se disait déjà qu'il valait mieux ne pas parler d'elle à son tuteur et ne la voir que de bon matin, de façon à éviter les remarques de Noëlie et de Bénédict.

Cœur lâche!... Et cependant, l'ancien Gildas n'était pas tout à fait mort. L'orphelin ne pouvait se rassasier d'admirer le panorama merveilleux qui se déroulait devant lui. Le temps était clair. Sur un ciel d'azur se détachaient vigoureusement le rideau de sapins, qui formaient un cortège d'honneur au manoir imposant dressé comme un géant bardé de fer. Un bruit confus de hennissements, de paroles, d'aboiements, arrivait aux oreilles des promeneurs et faisait sourire Matithilde, plus que Gildas. Il fallait rentrer. Tout s'éveillait là-haut et le jeune châtelain se devait à ses hôtes.

En reconduisant l'aveugle à son taudis, Gildas eut un mouvement plein de malaise.

« Vrai, tu te trouves bien installée, Matithilde? lui demanda-t-il avec hésitation.

— Ne te l'ai-je pas dit hier? » dit la pauvre femme.

Gildas voulut croire que tout devait rester ainsi, du moins pour le moment, et il se hâta de retourner au château, car il entendait les appels perçants de ses compagnons. Il trouva Bénédict, le lorgnon incrusté dans l'œil et grelottant sur le perron.

« C'est un pays superbe, dit-il à l'orphelin quand celui-ci l'eut rejoint, mais quelle Sibérie! brrrr! Tu as donc eu le courage de sortir déjà, toi?

— Comme tu vois, répliqua Gildas. Veux-tu faire un tour dans le parc?

— Par exemple! je me suis risqué dehors pour te chercher, car Noëlie court inutilement après toi. Elle veut organiser les chasses projetées. N'est-ce pas dangereux, dis donc, de parcourir ces montagnes presque à pic, de traverser ce torrent et de s'en aller dans les endroits sauvages que j'aperçois là-bas? j'ai des vertiges, moi, et je me demande si je serai de taille à vous suivre. Noëlie a des jambes de chamois, elle, mais moi....

— Eh bien! quoi? toi? cria la fillette en apparaissant sur le seuil. Tu viendras pour t'aguerrir, espèce de serin. Gildas, je suis prête; allons dans les bois. Ce pays est idéal. J'en suis folle! Par-

tons vite; j'ai mis un costume de promeneuse approprié au site.

— Et un costume chic, on doit le dire! s'écria Bénédict en tournant autour d'elle avec admiration.

— C'est vrai! » dit Gildas, frappé des vêtements pittoresques que portait l'excentrique enfant.

Noëlie avait vraiment grand air dans sa veste à boutons, dont les revers croisés simulaient un veston d'homme. La jupe, en drap plissé, dégageait de longues bottes molles en cuir fauve, et sur son chapeau mou campé sur l'oreille se dressait une fine aigrette. Ses immenses yeux bruns brillaient de joie; malgré l'expression hautaine de son visage, elle était vraiment agréable à voir ce matin-là.

— Est-ce que tu m'emmènes? demanda plaintivement Bénédict.

— En voilà une question! Fi, la honte! un grand garçon de seize ans rester au logis à se chauffer au lieu d'arpenter le terrain, et quel terrain! Tu as un paletot fourré qui défie le froid, cependant.

-- Joliment! pleurnicha Bénédict; et puis les ronces qui vont déchirer mes mollets.

— Mets tes guêtres. Dépêche-toi! Germain, aidez monsieur...., môssieu le Duuuuuc.

— Si tu te moques de moi, je ne pars pas! glapit le souffre-douleur.

— Je voudrais bien voir cela, par exemple! C'est fait? Allons, Gildas, conduis-nous. »

La promenade des trois enfants fut réellement charmante. Gildas avait retrouvé son entrain et menait ses amis admirer des sites plus beaux les uns que les autres.

Noëlie, très artiste, était partagée entre l'extase et le rire, en observant la figure piteuse de Bénédict et ses maladresses. Peu habitué à la campagne et complètement désorienté par les terrains à pic qu'il lui fallait descendre ou gravir, le « Duuuuc », comme l'appelait railleusement Noëlie, roulait en descendant, et montait à quatre pattes au grand détriment de ses gants gris clair. Ses gémissements faisaient la joie de la maligne fillette, qui, sous prétexte de l'aider, favorisait ses chutes et entravait ses pénibles escalades. Gildas riait à gorge déployée de ces espiègleries, ce qui enchantait Noëlie et faisait redoubler sa verve caustique.

Ils gravirent enfin le plus haut sommet de la montagne qu'ils venaient de parcourir, et de là ils purent contempler le pays à perte de vue.

« Gildas, s'écria Noëlie avec enthousiasme, je comprends ce que tu éprouvais en songeant à Hautefort. Moi, je passerais ma vie dans cet endroit-ci! Que c'est beau! Comme tous ces

villages, jetés çà et là, au loin, sont pittoresques! Tiens! qu'est-ce qu'il y a là-bas?

— Où donc? demanda Gildas troublé, car il avait reconnu Marsault indiqué par le doigt de la fillette.

— Mais là-bas, tout là-bas; tu ne regardes pas du bon côté.... Vois! il y a un grand tuyau rond qui s'élève au milieu d'un tas de bâtiments.

— Un tuyau! répéta Bénédict en lorgnant. Ce n'est pas un tuyau, enfant naïve, c'est une cheminée. Ah! tu as beau hausser les épaules, je sais ce que je dis. N'est-ce pas, Gildas, que c'est une cheminée de manufacture ou d'usine, que sais-je!...

— Mais... oui, répondit le jeune garçon avec répugnance. As-tu suffisamment admiré le paysage, Noëlie? il est temps de rentrer.

— Tout à l'heure. Une manufacture,... une manufacture de quoi?

— Ah! je ne sais pas, répondit vivement Gildas enchanté de ne pas mentir et de proclamer cependant son ignorance à ce sujet. On avait à peine achevé de la construire quand j'ai quitté Hautefort.

— Tu te rappelles cela? tu y étais donc allé? Oh! ajouta Noëlie sans attendre la réponse de son compagnon, moi, j'aimerais à aller voir travailler ces gens-là. Ce doit être amusant; qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire?

— Comment veux-tu qu'il le sache? s'écria Bénédict, venant sans le savoir au secours de l'orgueilleux dans l'embarras. Je t'en conjure, Nol, rentrons, comme le conseille Gildas. J'ai une faim atroce, moi, je t'en préviens.

— Moi aussi, dit Gildas, pressé de détourner la conversation.

— Moi également! s'écria gaiement Noëlie. Rentrons, gourmands. Ben, tu t'es donné bien plus d'exercice que nous : voilà pourquoi tu as plus faim.

— Comment cela? demanda le jeune duc avec étonnement.

— En roulant comme tu l'as fait, tu as deux kilomètres de plus à ton actif, toi. »

Ben protesta avec aigreur. Gildas rit avec la fillette, et ainsi se termina (du moins, Gildas le croyait) l'incident relatif au « tuyau » révélateur.





V

Visite à Marsault et ses résultats

L'orphelin connaissait mal Noëlie. Quand il s'agissait de contenter ses caprices, cet esprit en apparence si distrait, si papillonnant, s'acharnait à faire faire sa volonté. Suivant l'expression de Bénédict, à la fois docile et agacé, « lorsqu'il s'agit d'arriver à son but, Nol était un clou ». Cette fois-ci comme les autres, il fallut en passer par où elle voulait.

M. de Brandas, peu soucieux de revoir les Nivier, eut beau faire la grimace, Gildas eut beau inventer obstacles sur obstacles sous forme de parties de pêche, de chasses au furet, de renards

à traquer, etc., rien n'y fit. Huit jours ne s'étaient pas écoulés depuis l'arrivée à Hautefort que Gildas, pâle et nerveux, montait dans le break où étaient installés MM. de Brandas et de Grandfert ainsi que Bénédict. Noëlie trônait sur le siège, à côté du vieux cocher anglais, qui avait fort à faire pour empêcher ses imprudences.

Autant Gildas avait trouvé joli et original le costume excentrique de la petite sportswoman, autant il en était gêné ce jour-là. Comme elle paraîtrait étrange à la famille Nivier et surtout à Mizelle! Quel supplice pour lui de retourner à Marsault sans avoir pu voir seul ses amis! Il leur eût parlé avec épanchement; il les eût instruits de ce qui s'était passé au sujet de la lettre à Odet, gardée par Mathilde. Elle était toujours dans l'armoire, cette fameuse lettre, car Gildas, après avoir lu à l'aveugle celle qui lui était destinée, l'avait priée de ne remettre la sienne à son ami que lorsque ce dernier viendrait à Hautefort. Odet, non prévenu, devait donc croire à un oubli blessant, et l'idée d'arriver à Marsault dans une compagnie si dissemblable aux Nivier tourmentait cruellement l'orphelin. Il comprenait aussi combien cette curiosité d'oisifs élégants était blessante et excluait toute idée de voisinage, car Mmes de Brandas et de Grandfert n'avaient pas daigné être des leurs. On allait ostensible-

ment voir une manufacture et l'on n'avait nulle pensée de faire une visite aux anciens amis des Hautefort. Cette différence était marquée et ne pouvait qu'être vivement sentie par l'industriel et par sa famille.

Comment était-elle, cette manufacture? Trouverait-on M. Nivier et Odet en négligé et presque assimilés par le costume et les occupations à leurs ouvriers? cela aussi inquiétait fort la vanité de Gildas. Sa préoccupation était trop vive pour le laisser faire attention au pays que l'on parcourait, et l'on arriva à Marsault avant qu'il eût pu reprendre son sang-froid habituel. Il descendit machinalement de voiture après ses compagnons de route et se tint derrière eux.

M. de Brandas, qui avait craint jusqu'alors les démonstrations gênantes de sa part, se dit avec satisfaction que l'éducation surveillée par lui avait porté ses fruits.

Le sportsman, suivi des visiteurs, s'avança donc avec aisance vers un ouvrier qui passait, et lui donna sa carte pour obtenir la permission de visiter l'établissement, lui et ses amis. De Gildas il n'était pas question.

Après quelques minutes d'attente on vit paraître un homme d'une mise parfaitement convenable, dont les cheveux grisonnaient, mais dont la belle et intelligente figure avait gardé

un aspect jeune et sympathique. Gildas le reconnut du premier coup d'œil et son émotion augmenta....

La politesse pleine de dignité avec laquelle le manufacturier aborda M. de Brandas disposa les élégants Parisiens en sa faveur. M. Nivier était calme, mais ses yeux investigateurs eurent vite reconnu Gildas, presque défaillant. Il pâlit, fit rapidement quelques pas et allait embrasser le fils de son vieil ami, son enfant adoptif d'autrefois, lorsqu'un geste involontaire du sportsman le fit s'arrêter court.

« J'ai voulu vous amener mon pupille, dit alors ce dernier en dissimulant ses sentiments hostiles sous un sourire de commande; vous aviez été fort aimable pour lui autrefois, et j'aime à croire qu'il s'en souvient; n'est-ce pas, Gildas? »

L'orphelin, glacé par l'immobilité de l'industriel, s'approcha lentement en balbutiant quelques mots.

« Bonjour, Gildas, je suis bien aise de vous revoir », dit alors la voix froide de M. Nivier.

Vous : hélas! comme ce mot différait du *toi* passé, si tendre et si tendrement dit! Gildas osait à peine serrer la main de cet homme impassible, si différent de ce qu'il avait été.

Où donc était Odet? il restait invisible. Mme Ni-

vier et Mizelle également. On comprenait que la façon d'être de la famille se modelait sur celle des visiteurs. Avec une aisance parfaite, M. Nivier conduisit ceux-ci dans les bâtiments, et, malgré leur frivolité insouciante, tous furent frappés de cette installation, vraiment unique en son genre.

C'était une ville en miniature que Marsault, à la fois usine et manufacture. Église, maison d'école, asile, ouvroir, hôpital, pharmacie, école pour les petits garçons, école pour les petites filles, maisons d'ouvriers avec jardinets, tout cela était groupé autour des vastes ateliers de métallurgie dans lesquels se mouvait avec ordre un peuple de travailleurs. Au regards cordiaux échangés entre eux et « le Patron » on sentait une affection sérieuse basée sur la confiance et le dévouement. Vraiment Odet était là dans un centre exceptionnel pour devenir, comme son père, un homme utile et distingué. Gildas se dit cela, pensif et sombre. Il feignait d'examiner ce qu'il voyait à gauche et à droite, pour dissimuler son émotion. Par cette manœuvre, il échappait au caquetage insupportable de Noëlie et de Bénédict. Comme ils lui paraissaient ridicules et sots, ses intimes, et comme il constatait avec épouvante sa ressemblance avec eux! Il se sentait guindé parmi ces braves gens; il ne trouvait pas un mot à leur dire, et il s'irritait

en apercevant les regards malins jetés sur la petite Parisienne au costume tapageur et sur le duuuuc. Ce dernier sursautait en passant près des machines en mouvement, et, un lorgnon dans son gros œil effaré, il emboîtait le pas derrière Noëlie, que, pour un peu, il eût saisie par la jupe.

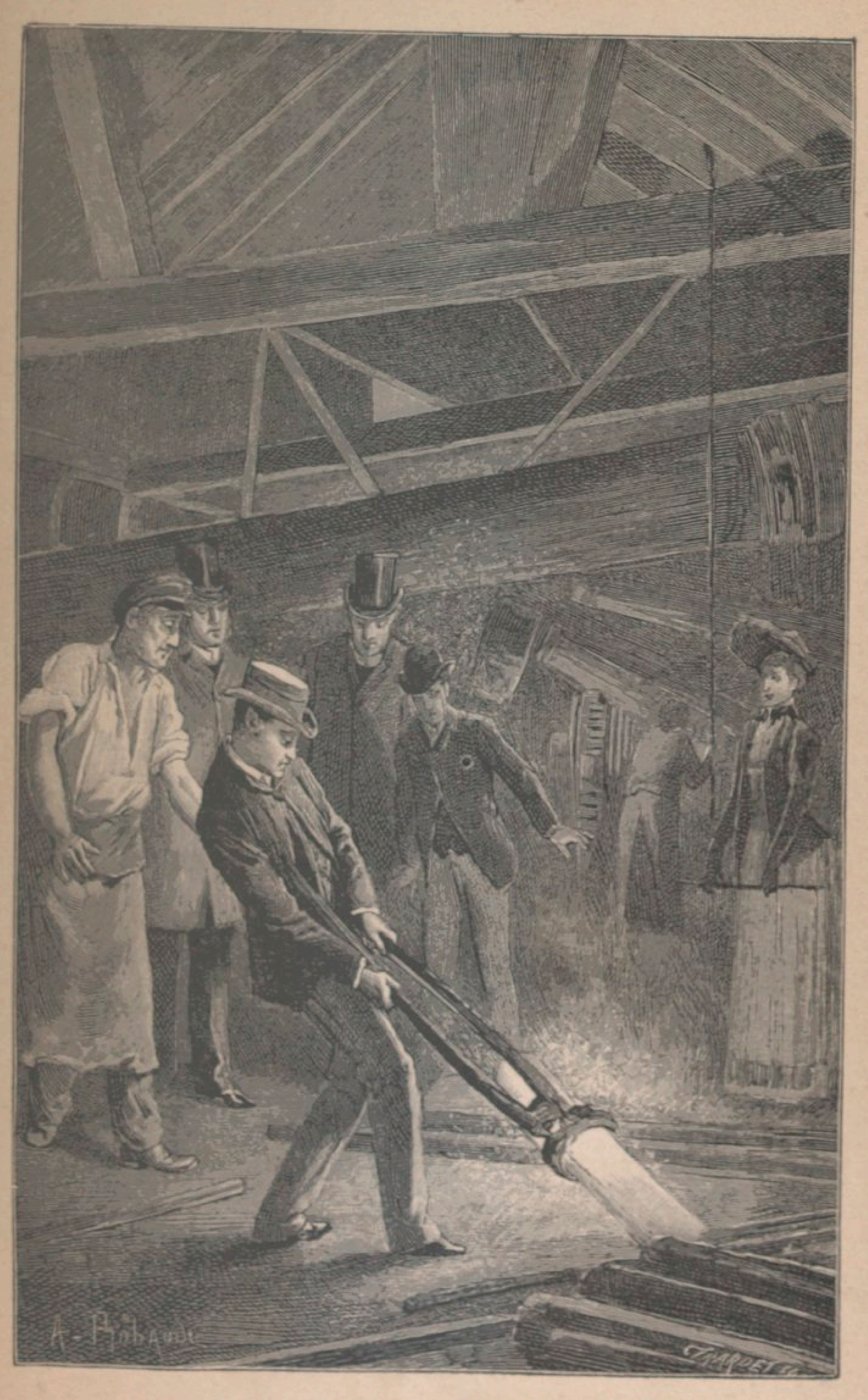
« Ça, un homme, grommela railleusement un jeune ouvrier ; allons donc ! c' n'est bon à rien, un efflanqué pareil. A la bonne heure, notre M. Odet ! mais tous ces gens-ci, .. »

Gildas l'entendit et de pâle devint blême. Ce changement produit en lui était donc bien marqué, pour qu'à la froideur de M. Nivier s'ajoutât le dédain des travailleurs ? Une rage intérieure le saisit ; il fit brusquement quelques pas au hasard.

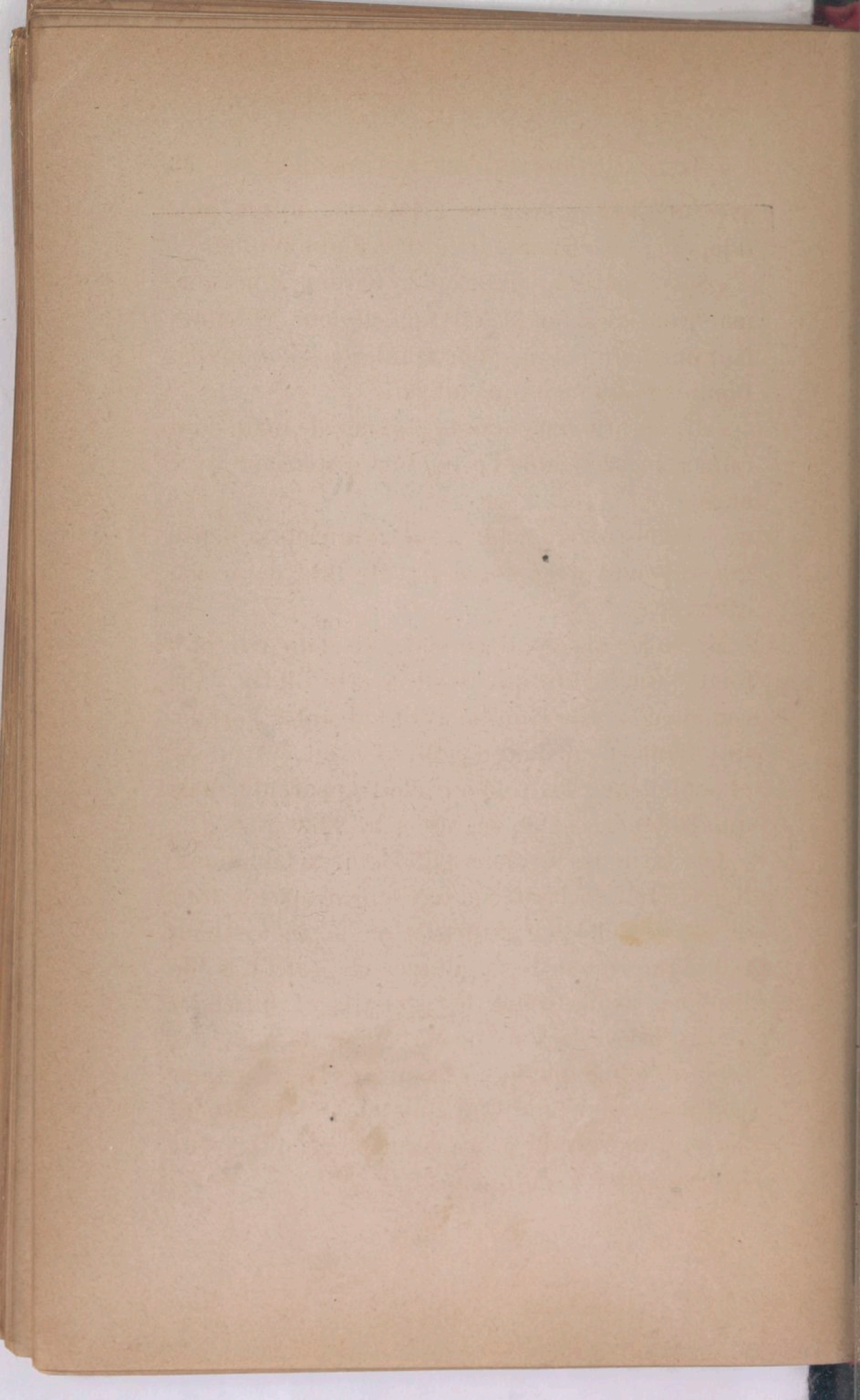
« Gildas, prends garde ! cria-t-on, il y a devant toi une barre de fer rouge. Blaise, pourquoi ne pas l'avoir mise à côté des autres ?

— Un coup de main, camarades ! dit alors le jeune ouvrier ainsi interpellé ; elle pèse, la gueuse,... tiens !... »

Gildas avait saisi la lourde pince qui était à ses côtés et soulevait la masse brûlante avec une telle force et une telle précision qu'un murmure d'admiration vint caresser ses oreilles. Sans permettre à Blaise ébahi de l'aider en rien, il la posa



Gildas soulevait la masse brûlante.



avec une lenteur voulue à côté des autres, puis il jeta la pince comme il eût fait d'une plume.

« Sacré mâtin ! quel biceps !.. Pardon, Monsieur, mais vous avez fait là l'ouvrage de deux, et dame ! faut une fière poigne pour manier ces joujoux-là. Dommage que ça vous ait sali.

— Craignez-vous donc la poignée de main d'un camarade ? demanda l'orphelin en souriant avec orgueil.

— Vous avez du cœur, vous ! » murmura Blaise qui répondit avec force à l'étreinte de « son camarade ».

M. Nivier observait cette scène d'un œil profond ; c'était lui qui avait averti Gildas. Ah ! comme ce cri de l'amitié avait galvanisé l'orphelin ! Dans cet instant d'oubli il avait été tutoyé et sentait que la froideur était apparente, mais que la tendresse de ses amis lui était restée...

Les visiteurs avaient fait force exclamations. Noëlie était enchantée et très amusée par ce tour de force. Bénédict glapissait en taxant ce haut fait d'imprudence compliquée de saleté. M. de Brandas avait froncé les sourcils et qualifiait à voix basse ce trait de fort mauvais goût « et sentant le peuple ». Il se proposa de blâmer vertement son pupille à huis clos et se promit de ne plus revenir à la manufacture, dût Noëlie le persécuter à outrance.

M. Nivier reconduisit poliment les curieux à leur voiture. Ces derniers s'attendaient à ce qu'il leur proposât d'entrer au salon et d'y luncher. Il n'en fit rien, et Gildas fût parti tristement, n'était la façon dont M. Nivier avait posé sa main sur son épaule, tout en marchant.

L'orphelin se sentait doucement étreint. Il n'osait parler, quoiqu'il eût bien envie de s'informer de son ami, mais il comprenait combien l'instant était peu favorable et comme il était observé par les yeux mécontents de son tuteur.

On prit congé et la voiture s'éloigna, suivie du regard par le manufacturier. C'était Gildas qu'il contemplait, et l'orphelin lui répondit dans le même langage, éloquent quoique muet.

« Quelle fascination ! » s'écria Bénédict en éclatant de rire.

Gildas tressaillit et se détourna brusquement.

« Moi, je comprends Gildas, observa Noëlie en se retournant sur le siège. Cet homme est très bien. Il a une physionomie vraiment remarquable. Sais-tu, Ben, qu'il faut une tête autre que la tienne pour conduire tant de gens et tant de choses ! Seulement, ça doit être ennuyeux d'être tenu toujours à la chaîne.

— C'est le devoir, remarqua Gildas d'une voix vibrante.

— Bravo ! voilà du don Quichottisme moderne

déclara M. de Brandas avec un rire forcé. Je dois être fier de mon pupille aujourd'hui. Il a fait preuve de *biceps*, comme le disait élégamment l'ouvrier de l'usine, et de plus il a traité en roi celui qu'il appelait « son camarade », en lui conférant l'accolade sous forme de *shake-hands*.

Cette raillerie fit rire les enfants et M. de Grandfert, mais Gildas se mordit les lèvres jusqu'au sang. Il comprit qu'il était sur le point d'entrer en dissentiment avec son tuteur, implacable pour toutes les fautes contre l'étiquette. Le regard de M. Nivier, son tutoiement involontaire et par cela même d'autant plus touchant, sa muette étreinte, tout cela donnait du courage à Gildas. Il n'entendait pas subir davantage l'influence flétrissante d'un égoïste. Ses souvenirs, lui revenant en foule, lui rappelaient les paroles du manufacturier le jour de son départ et lui rendaient son énergie habituelle. Autant M. de Brandas maudissait le voyage à Hautefort, autant Gildas s'en applaudissait, à présent! Il avait revu Matithilde. Il avait revu M. Nivier. Il était sur le point de revoir Odet. Où et quand, il n'en savait rien, car il comprenait à l'attitude agacée du sportsman qu'on ne retournerait plus à Marsault; on ne recevrait à Hautefort qu'à contre-cœur la famille Nivier, si toutefois elle se hasardait à y venir. L'attitude de M. Nivier

rendait cette démarche peu probable. Ah! si Malithilde n'eût pas été aveugle!...

Tiens! une idée! S'il envoyait à Odet la lettre gardée par sa vieille bonne, en lui faisant dire qu'elle avait oublié de la lui faire remettre,.. cela prouverait à ses amis qu'il avait jadis pensé à eux; cela faciliterait les efforts d'Odet pour le rencontrer, comme ceux de Gildas pour le voir. Enfin, cela ménagerait son orgueil, qui ne voulait pas risquer une seconde lettre sans savoir au juste comment elle serait accueillie. Enchanté de celte perspective, il redevint gai, au grand étonnement de tous, et à peine arrivé à Hautefort il courut chez Mathilde pour lui demander d'envoyer par Silvain la lettre en question.

Ce n'était pas facile de déranger le valet de ferme. Le cocher l'avait accaparé à un tel point, que sortir pour faire une longue course lui semblait une chose impossible. Pourtant, afin de faire plaisir à son jeune maître, dont la figure consternée lui faisait de la peine, il promit de la porter « à nuit » (le soir), «maugré » (malgré) qu'il avait « bigrement peur des follets ».

Le soir venu, Silvain, fidèle à sa parole, partit, malgré une peur de tous les diables, et s'éloigna à grands pas au milieu des hurlements des chiens, ce qui lui glaçait le cœur. A mi-chemin, il crut voir une forme blanche et se jeta, tout

affolé, dans un épais fourré, d'où il ne sortit qu'à grand'peine. Débarrassé des ronces qui le retenaient, il arriva enfin tout haletant à Marsault et dit qu'il apportait une lettre pour M. Odet. Il voulut la tirer de son chapeau où il l'avait fourrée, mais à sa grande consternation il lui fut impossible de la retrouver. Elle avait dû tomber pendant qu'il se démenait dans les épines du fourré. Plus troublé que jamais, il reprit ses jambes à son cou et revint, sans oser voir le jeune Nivier et sans oser avouer la vérité à Gildas.

. . . .

« Un mois que Gildas est ici, et impossible d'avoir pu le voir! » soupira Mizelle avec découragement.

Odet, occupé à dessiner, releva vivement la tête et regarda sa sœur.

« Crois-tu qu'il y pense? demanda-t-il amèrement.

— Ah! ce que papa nous a raconté ne te le fait-il pas croire, Odet?

— Tant d'années de silence me le font craindre, Mizelle. Quoique élevé par des égoïstes et entouré d'égoïstes, comment a-t-il pu ne jamais, jamais répondre à nos lettres?

— Il ne savait pas écrire lorsqu'il est parti; et il était si petit, pauvre Gildas!

— C'est vrai, mais depuis, pourquoi ne s'est-il pas souvenu de nous? pourquoi ne pas nous l'avoir prouvé par un simple billet? Dire que sa vieille bonne est devenue aveugle sans qu'il lui ait jamais envoyé un mot affectueux.... Quel manque de cœur!

— Mais s'il l'avait ignoré, ce malheur? »

Odet regarda sa sœur en tressaillant. Cette idée atténuait beaucoup les torts de l'orphelin.

« C'est vrai! murmura-t-il; nous le saurons par Mathilde quand il sera parti.

— Va-t-il donc déjà quitter Hautefort? demanda anxieusement la fillette.

— Je le crains; il paraît que les Parisiens s'assomment et grelottent à qui mieux mieux.... Allons, bon! voilà tous mes crayons cassés.

— Ce n'est pas étonnant : tu tapes sur le papier comme sur une enclume.

— Ah! je n'ai pas la tête au travail, avec ce que tu me dis là. Tiens! veux-tu venir faire une promenade avec moi?

— Et ton croquis?

— Je le finirai au retour. Vrai, j'ai les nerfs agacés au point de ne plus pouvoir faire un trait.

— Sortons, je le veux bien. De quel côté? »

Odet hésita, puis, montrant un sentier allant vers Hautefort :

« Prenons ce chemin », dit-il d'un ton bref.

Les beaux yeux bleus de Mizelle étincelèrent soudain ; elle saisit le bras de son frère et se mit en marche sans rien dire, mais il comprenait qu'elle était contente, car elle avait bien deviné sa pensée secrète.

Voir de loin Hautefort, voilà quel était le but de cette promenade. A défaut de leur ami, ils regarderaient au moins les murs qui l'abritaient. Le récit de sa visite à l'usine les avait grandement émus, et Odet regrettait, sans oser le dire, de ne pas avoir accompagné son père pour recevoir les visiteurs.

Les jeunes promeneurs marchaient lentement, les yeux fixés sur le vieux château, dont les tours se dessinaient de plus en plus nettement à chaque nouveau pas.

Mizelle s'arrêta tout à coup.

« Passons par le vieux sentier du grand taillis, dit-elle ; il me plaît, il est si sauvage ! »

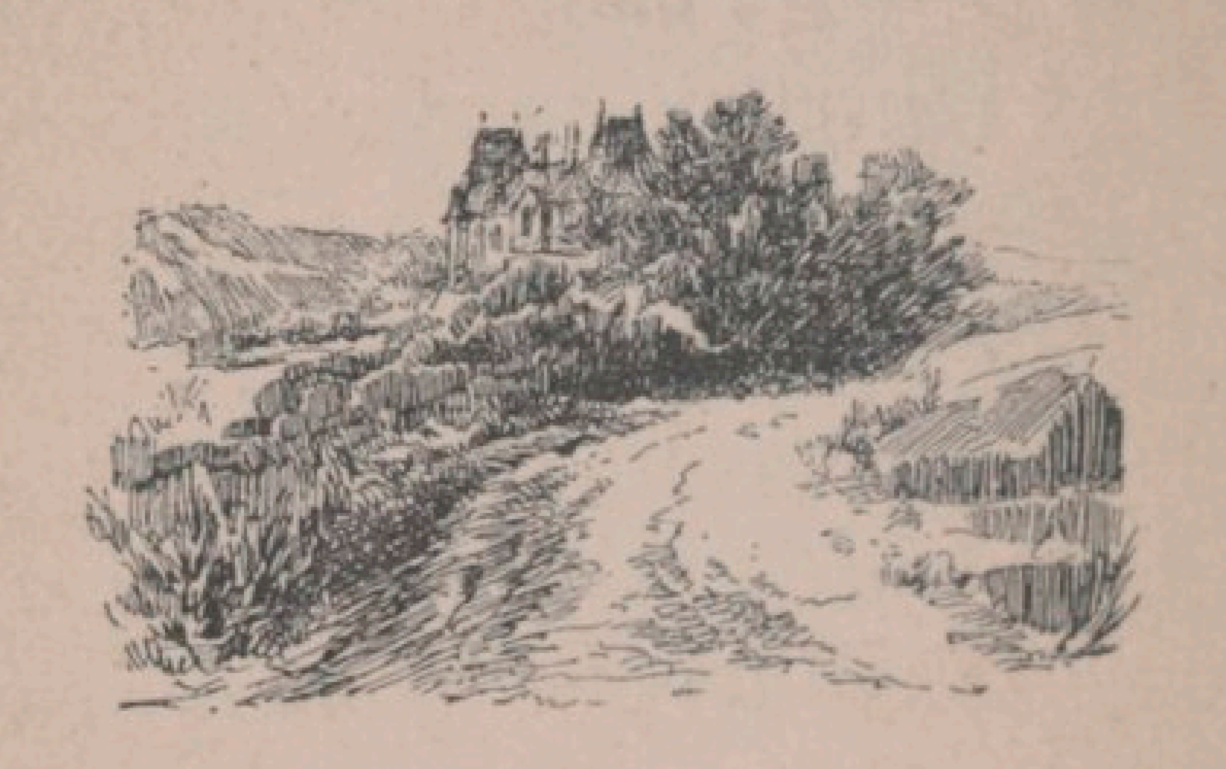
Et les jeunes promeneurs s'engagèrent dans cette voie solitaire.

« Quelqu'un a perdu son mouchoir, dit-elle en indiquant à son frère un objet blanc qui gisait à quelques pas devant eux.

— C'est vrai », dit Odet, en se baissant pour ramasser le mouchoir perdu. Il le déplia avec précaution, et lui et Mizelle restèrent stupéfaits en y trouvant une enveloppe sur laquelle se

trouvait tracée, en caractères enfantins et à demi effacés, l'inscription suivante :

« Pour mon cher Odet. »





VI

Espoir et déception

« Pour mon cher Odet! » Odet et Mizelle se regardèrent, émus sans savoir pourquoi.

« Il faut voir d'où vient cette lettre, murmura le jeune garçon en voulant déchirer l'enveloppe.

— Prends garde! s'écria sa sœur. Elle est si imprégnée d'humidité que tu risques de la déchirer en l'ouvrant. Rapportons-la, et ayons la patience de la faire sécher.

— Oui, tu as raison, répondit Odet d'une voix troublée. Viens, partons; j'ai hâte de savoir ce que contient ce papier si étrangement trouvé par nous. »

Les deux enfants reprirent rapidement le chemin du logis. Ils étaient silencieux, préoccupés, et mille émotions agitaient leurs cœurs. Un pressentiment leur disait que leur ami se trouvait mêlé à cette aventure.

Ils se hâtèrent de montrer à leurs parents cette trouvaille imprévue. M. Nivier examina le mouchoir, tandis que la lettre séchait peu à peu. C'était une toile grossière, marquée S. V.

« Cela ne peut appartenir qu'à un de nos paysans, dit-il alors. S. V., je ne connais personne ayant ces initiales par ici.

— N'y a-t-il pas un des gens de Hautefort portant un nom qui aille avec ces deux lettres? demanda en souriant Mme Nivier.

— Si, parbleu! répondit son mari dont le front s'éclaira. Il y a le gros Silvain. Je ne me souviens pas de son nom de famille, mais c'est probablement.... Pourquoi cette figure radieuse, Odet?

— Papa, ne vous rappelez-vous pas qu'un soir, très tard, un homme est venu ici tout effaré, usque chez le contremaître? Il a marmotté quelques mots désolés, après avoir déclaré qu'il avait une lettre pour moi. Il fouillait dans son chapeau, puis dans ses poches, sans la retrouver, paraît-il, et il est reparti en courant. Je n'avais pas attaché grande importance au récit du contremaître, ne sachant pas qui c'était. A présent je

crois comprendre.... Mais quand donc pourrai-je l'ouvrir, cette lettre? elle ne séchera donc jamais ?

— Patience, mon enfant. Il faut le temps.

— Vous avez vu Gildas, vous, papa! voilà pourquoi vous êtes si calme; mais moi qui n'ai pas eu cette joie....

— A qui la faute? »

Odet baissa la tête pour cacher des larmes de dépit et de chagrin.

« La lettre est sèche! » s'écria la bonne petite Mizelle, tout émue de voir son cher Odet malheureux.

Sèche, non certes, mais enfin il était possible de l'ouvrir sans la mettre en morceaux, et M. Nivier s'y prit si habilement qu'il eut la joie de la remettre intacte à son fils.

« Lis-la tout haut, Odet, lui dit-il en souriant. Je crois que tu avais bien deviné! vois la signature.... »

La lecture de cette naïve et tendre missive fit fondre en larmes Mizelle et sa mère. Odet se contenait à peine et M. Nivier était vivement ému.

« Il ne nous avait ... pas oubliés! murmura le jeune garçon d'une voix entrecoupée.

— Comme il a dû souffrir de ne pas recevoir de réponse! soupira Mizelle dans les bras de sa mère.

— Et que nous avons dû lui paraître durs et ingrats ! reprit Odet en crispant ses lèvres.

— Vois-tu, il ignorait pour sûr la cécité de sa pauvre bonne, reprit Mizelle, car il la chargeait de cette lettre pour toi.

— Quel coup il a dû éprouver en retrouvant cette pauvre femme devenue aveugle ! ajouta Mme Nivier.

— Je regrette bien de ne pas lui avoir parlé affectueusement pendant sa visite, dit alors M. Nivier avec chagrin ; mais voilà ! ce silence apparent m'avait aigri. Le sans-gêne de son tuteur m'indignait, et puis je le trouvais si changé, si étrange ! Tantôt sa physionomie était hautaine et rogue, tantôt il avait un air fatigué ; il me paraissait si bizarre que, ma foi ! je ne savais plus que croire.... C'est l'épisode de la barre qui m'a fait retrouver mon Gildas. C'est égal, il y avait de l'orgueil dans cette action-là !

— Tombe dessus ! s'écria Mme Nivier, quand nous avons la preuve que le pauvre enfant nous aime toujours et souffre de ne plus nous voir. Evidemment c'est lui qui a dû expédier cette lettre par Silvain. La pauvre Mathilde, vu son infirmité, n'avait certainement pu lire la sienne et l'avait probablement oubliée ou perdue dans un coin !

— C'est certain, dit vivement Mizelle. Sans son

tuteur, Gildas serait venu à Hautefort bien plus tôt et nous l'aurions vu le lendemain de son arrivée. A présent, Dieu sait où et quand nous pourrons le rencontrer....

— Je me fie à toi, Odet, reprit gravement M. Nivier, pour être prudent dans ta conduite et ne pas t'exposer, par amitié pour Gildas, à des impolitesses de la part de son entourage. Tu sais quelles sont mes impressions sur ces gens-là?

— Ne craignez rien, papa, dit Odet avec fierté; n'ai-je pas sacrifié l'autre jour mon désir de revoir Gildas à la dignité qu'il nous fallait garder vis-à-vis de ces « gens-là », comme vous dites? C'est égal, ce sera un rude bonheur pour moi le jour où je le reverrai!

— Qui sait! » murmura rêveusement sa mère.

. . . .

« Mais, Gildas, c'est une folie! Comment Nol pourra-t-elle grimper jusqu'en haut avec son amazone? Elle se cassera le cou.

— Laisse donc! je serai avec elle et j'ai le pied montagnard.

— Toi, c'est possible, mais tu n'entends pas me planter là avec ces chevaux endiablés? trois bêtes cabriolantes et caracolantes à tenir à la fois... Qui serait de force à le faire? pas moi, toujours. Et encore, s'il n'y avait pas cet horrible torrent

qui mugit à côté de la route. Cela seul suffirait pour me donner le vertige.

— Es-tu assez poltron, Ben! s'écria la fillette. Aussi, pourquoi as-tu envoyé le groom qui nous suivait chercher tes gants fourrés?

— Parce que j'ai les doigts gelés, Nol.

— Je te défends de m'appeler comme ça, toi; si je ne le permets pas à Gildas, je te le permets encore bien moins. Faut-il être empoté à ce point!....

— Nol!

— Ah! ah! ah!

— Ris, Gildas, moque-toi de moi au lieu de faire entendre raison à ce zouave en jupon. D'ailleurs, à quoi bon ces fleurs rustiques quand on a celles de la serre?

— Celles-là sont plus jolies et je les veux, répondit impérieusement Noëlie.

— Ben, voilà qui va nous tirer d'embarras, s'écria soudain Gildas. J'aperçois Silvain revenant de la ville avec la carriole. Hé! Silvain! arrêtez-vous. Bien. Descendez et tenez nos chevaux en main.

— A moi seul, monsieur Gildas? et ma jument qui est rétive, qu'en ferai-je?

— Tenez-la aussi, parbleu! attachez-la, arrangez-vous, répondit impatiemment le jeune garçon.

— Mais c'est impossible, monsieur! jamais je n'en viendrai à bout....

— Ils sont dociles, les gens d'ici! observa Bénédict en ricanant.

— C'est ridicule d'entendre raisonner au lieu d'obéir, ajouta Noëlie.

— Taisez-vous et faites ce que je vous ordonne, reprit Gildas piqué au vif par ces mots.

— Il arrivera un malheur! » marmotta le pauvre paysan en maintenant avec peine les chevaux, tandis que la jument piaffait avec impatience.

Gildas n'entendit pas cette plaintive exclamation qui l'eût touché.

— Viens-tu, Bénédict? criait-il en s'élançant sur le rocher; voilà Noëlie à moitié chemin déjà.

— Donne-moi la main pour me hisser.

— Poule mouillée!

— Tant que tu voudras, mais je ne me soucie pas de dégringoler comme ce caillou.... Tiens! regarde-le rouler,... va-t-il vite, hein?.. Aïe! il tombe sur le dos de la fameuse jument. Regarde donc, Gildas, quelles ruades elle lance.... »

Un cri terrible fit retourner la tête à Noëlie effrayée et s'élancer Gildas, saisi d'horreur.

Silvain, pour mieux maintenir les chevaux de selle, avait été forcé de passer les guides de la voiture à son bras et tournait le dos à l'animal,

rendu furieux par la douleur. Une de ces ruades effrayantes lui fendit le crâne et le fit tomber, inanimé, près de la jument affolée, tandis que les chevaux de selle, dont il avait lâché la bride, partaient ventre à terre.

Avant que l'orphelin eût pu arriver au secours de Silvain, un tout jeune homme s'était précipité hors du taillis qui bordait la route. Se jetant sous les pieds de la jument, au risque de se faire broyer lui-même, il attira vers lui le malheureux blessé, dont la tête avait une large plaie.

A son exemple, une fillette s'était courageusement élancée à la tête du cheval, et sa petite main se crispait aux rênes avec une telle énergie qu'elle vint à bout de maintenir la bête frémissante.

« Bien, Mizelle! tiens bon, ma chérie.... Sou tiens la tête de cet infortuné et secours-le, tandis que je maintiendrai l'animal.

— Laisse-moi t'aider, interrompit une voix entrecoupée. Prends garde! il va pointer.... »

Un regard froid et sévère, un regard chargé de reproches, fit taire Gildas tout à coup.

« Ah! murmura le jeune Nivier, que n'avais-tu ainsi pitié de ce malheureux, tout à l'heure!

— Odet....

— J'ai tout entendu,.. j'étais là, dans le sentier, avec Mizelle.... Avec quel égoïsme insou-

ciant tu... abusais de ton autorité sur ce pauvre domestique.... »

Ces mots étaient dits à bâtons rompus, car Odet avait fort à faire pour contenir la jument, toujours très animée. Ils n'en pénétraient que plus profondément dans le cœur de Gildas bouleversé !

Sur le revers du talus, Noëlie et Bénédict, pleins d'effroi, serrés l'un contre l'autre, poussaient des cris perçants qui ne contribuaient pas peu à faire bondir la jument de plus belle. Dans le lointain, on voyait le groom poursuivre les chevaux de selle et les ramener péniblement vers ses maîtres. En sens inverse arrivait en courant un homme hors d'haleine, dont la vue fit pousser une exclamation de soulagement à tous.

« Papa! dit Mizelle tremblante et bouleversée.

— Je vous rejoignais.... Un malheur est arrivé, n'est-ce pas? C'est Silvain.... Dieu! quelle blessure! Odet, aide-moi à le transporter dans la carriole, tu vas le soutenir avec Mizelle. Je tiendrai le cheval par la bride et nous allons le porter à l'hôpital de Marsault. Il y sera mieux que partout ailleurs. Qui a pansé cette blessure?

— Moi, papa, répondit Mizelle d'une voix entrecoupée par l'émotion.

— Tu as bien fait, mon enfant.... Gildas ici!... par quel hasard?

— Je vous le dirai plus tard, papa », murmura tristement Odet.

Le regard scrutateur de M. Nivier fit baisser les yeux à l'orphelin. Il y sentait le doute et le blâme, tant l'accent d'Odet avait été significatif.

Le trouble poignant de Gildas était tel qu'il fut heureux de s'éloigner pour rejoindre ses compagnons dont les appels devenaient pressants.

« Gildas, viens donc! remontons à cheval! dit la voix stridente de Noëlie qui trépignait. Tout ça, c'est la faute de Ben et de ses gants fourrés. Ben, je te défends de regarder cet homme.... Quelle aventure! j'en rêverai, c'est certain!

— Ça m'attire malgré moi, répondit Bénédict en frissonnant. Heureusement qu'il ne dit rien, car s'il avait hurlé, je serais tombé en syncope.

— Bêta, il est évanoui!

— Tant mieux....

— Comment, tant mieux! s'écria Gildas qui les écoutait, indigné. Vous êtes de fiers égoïstes, de ne pas plaindre ce malheureux! Il est dans cet état pour avoir voulu nous rendre service....

— Je t'engage à parler! reprit aigrement Noëlie. Qui lui a ordonné de tenir les chevaux?

— Qui m'y a poussé? reprit l'orphelin exaspéré.

— A quoi sert-il de se disputer? interrompit froidement Bénédict : ces gens-là soignent Silvain

et semblent s'en être chargés. Nous n'avons pas à nous en occuper, Dieu merci! Retournons à Hautefort et ne disons rien de tout cela. Silvain passera pour s'être estropié sur la route, et lorsqu'il reprendra son service, on lui dira de se taire. Moi, je vais donner le mot au groom. Je ne me soucie pas d'être saboulé par M. de Brandas.

— Moi, je....

— Tais-toi, Noëlie, murmura Gildas, éloignons-nous. Tu vois, ajouta-t-il avec amertume, personne n'a daigné nous demander de l'aide pour le blessé,... ils s'éloignent.... Ah!... je veux pourtant offrir.... Monsieur, dit-il avec effort au manufacturier déjà en marche pour Marsault, si de l'argent était nécessaire, je.... »

Il ne continua pas; le mépris douloureux avec lequel le fixaient M. Nivier, Odet et Mizelle fit expirer la parole sur ses lèvres. Il rejoignit machinalement ses compagnons déjà en selle, sauta sur son cheval et partit à fond de train, laissant Noëlie et Bénédict abasourdis de cette allure forcenée...

. . . .

Il ne fallait rien moins que les soins admirables du médecin de Marsault, praticien d'un mérite hors ligne, et ceux de la famille Nivier pour arracher à la mort l'infortuné Silvain. On avait dû lui rapprocher les chairs et les rattacher,

opération longue et terrible que Silvain subit avec une patience et un courage héroïques. Il était presque complètement chauve, heureusement pour lui, car la chevelure eût compliqué les difficultés de l'opération. Le blessé avait tellement supplié Mizelle de rester là pour lui donner du courage que la charitable fillette y avait consenti, avec la permission de ses parents émus. Elle avait même aidé le docteur, et de ses petites mains délicates maintenu héroïquement les lèvres de l'horrible plaie. Elle ne défaillit que l'opération terminée. Elle et Mme Nivier se relayaient pour baigner d'eau fraîche légèrement phéniquée la tête brûlante du pauvre homme. Leur patience n'avait d'égale que leur bonté.

Silvain fut longtemps à entrer en convalescence. Son cerveau fiévreux se retraçait continuellement malgré lui la scène effroyable où il avait joué un rôle si tragique. Dans ses divagations il se lamentait sur la dureté de Gildas, à la grande douleur de ses garde-malades, qui voyaient en lui la triste preuve de l'égoïsme froid et insouciant du jeune garçon. Mizelle était navrée, Odet consterné. C'était donc ainsi qu'il devait revoir cet ami si tendrement aimé. Ah! que Gildas était changé! avec quel accent hautain il avait parlé au malheureux paysan dont il exposait la vie avec une telle insouciance! Odet

s'en voulait de penser encore à lui! c'était lâche! c'était inutile, car certes plus jamais on n'aurait... occasion de le revoir, à présent.





VII

Abandonnés!

« Odet, qui donc arrive par le sentier? demanda un jour Mizelle à son frère, triste et rêveur.

— Hein? Quoi? Tu dis? Attends donc! le jour baisse et il est difficile de reconnaître personne de loin. .. C'est.... Allons donc! impossible. Pourtant ces traits, cette démarche hésitante....

— Dieu! Mathilde! cria Mizelle avec saisissement, tout en se précipitant vers l'aveugle, qui s'avançait en tâtonnant avec son bâton.

— Mademoiselle Mizelle.... Ah! quel bonheur d'être enfin à Marsault,... car c'est à Marsault que je suis, n'est-ce pas?

— Oui, oui, ma bonne Mathilde ; mais comment se fait-il?... Quelle imprudence de venir seule de si loin!... Vous pleurez? que se passe-t-il? Votre visage, vos mains sont ensanglantés par les épines, pauvre femme! Odet, aide-moi à la soutenir; elle est épuisée!

— Parlez, Mathilde, s'écria Odet d'une voix tremblante. Vous aurait-on chassée? est-ce Gildas?...

— Chassée! Allons donc! qui aurait osé me chasser quand mon Gildas me protège et qu'il m'aime plus que jamais?... Gildas,... mais c'est pour le sauver que je me suis traînée jusqu'ici, monsieur Odet.... Il est là-bas, mon enfant! malade, délirant, seul, abandonné dans un coin! sa malheureuse tante dans un autre coin! Les autres se sont sauvés, les lâches! Revon est mourant, lui;... sa femme ne veut pas le quitter.... Moi, que puis-je dans ce château désert?.. Il y a là deux infirmières envoyées de Paris, mais elles tremblent, les misérables! et n'osent entrer chez les malades.... Alors, moi, folle, désespérée, entendant râler mon Gildas, je me suis dit : « Allons à Marsault les avertir; ils « l'aimaient jadis,... ils auront pitié de cet or- « phelin... » Ah! quel bonheur! vous pleurez, chers enfants? vous viendrez au secours des abandonnés, n'est-ce pas? Savez-vous? ils ont la petite vérole noire, les malheureux!

— Père, père ! rugit Odet, le visage ruisselant de larmes ; venez vite, écoutez-la,... c'est horrible, horrible ! »

Accourus près de l'aveugle, M. et Mme Nivier l'interrogeaient à leur tour et leurs visages étaient aussi bouleversés que ceux de leurs enfants. Ils n'hésitèrent pas un instant. M. Nivier fit atteler à la hâte, entassa dans la voiture provisions et médicaments et partit pour Hautefort avec sa femme et l'aveugle, qui était anéantie par la fatigue et par l'émotion. Il avait donné, avant de s'éloigner, ses instructions à ses enfants, qui n'avaient la permission de les rejoindre que lorsque tout danger de contagion aurait disparu.

Pauvre Hautefort ! il était plus sinistre encore que le jour où l'on enterrait le père de Gildas ! Cet abandon horrible devant une épidémie contagieuse au plus haut point avait rendu ce château l'image de la mort et de la désolation. Les portes étaient grandes ouvertes ; les armoires, mises au pillage par les infirmières. Les malades, dans un état d'abandon complet, gémissaient sur leurs lits de douleur, implorant en vain quelques secours. On entendait confusément les sanglots de Mme Revon dont le mari venait de rendre le dernier soupir, et le chien de garde, traînant çà et là sa chaîne brisée, hurlait à la mort.

« Quel spectacle effroyable ! murmura M. Nivier

en soutenant sa femme presque défaillante. Ah! j'ai eu tort de t'amener, mon amie.... »

La courageuse femme se redressa soudain, l'œil en feu.

« Gildas se lamente, Édouard! courons vite.... »

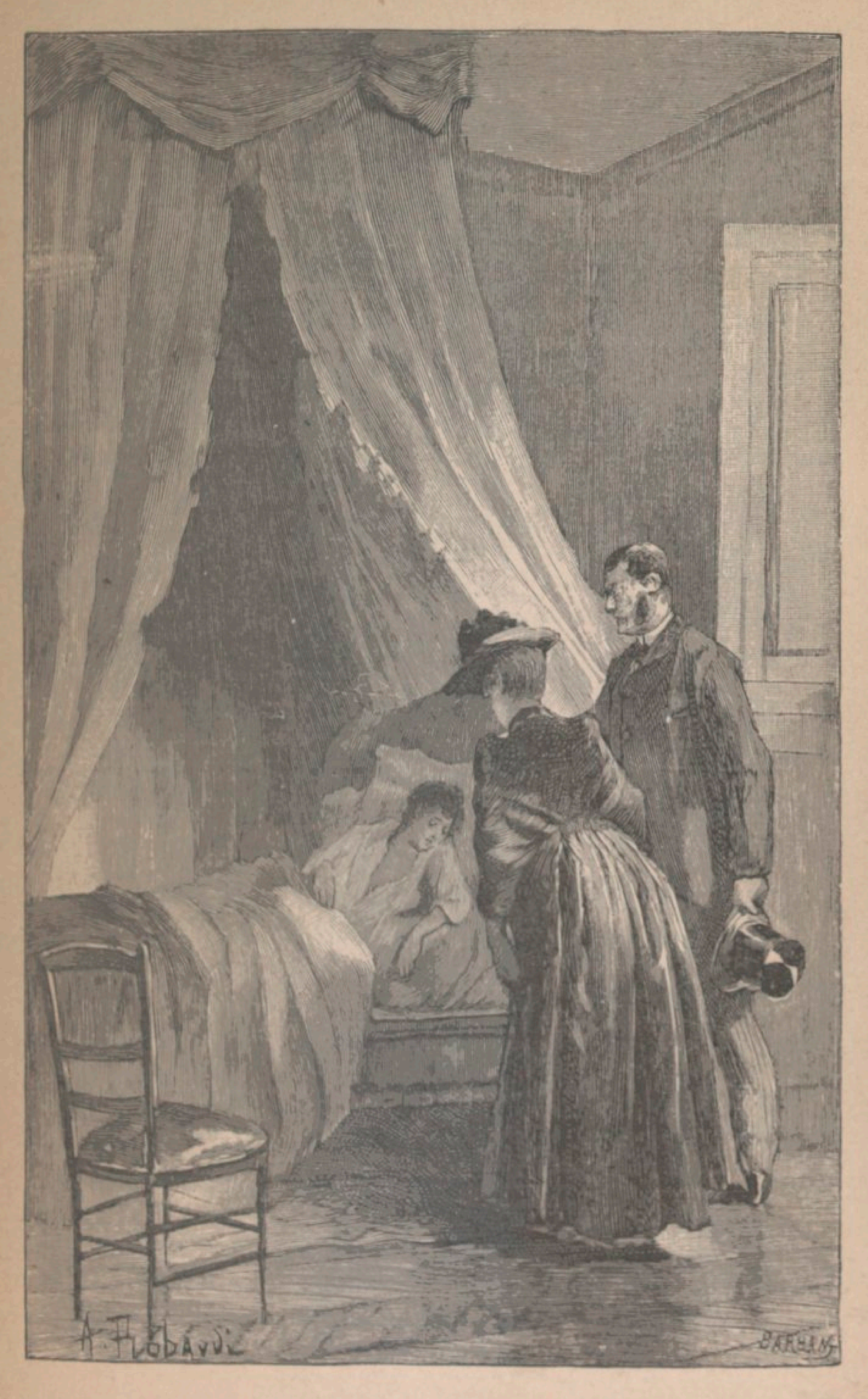
Quelque blâme qu'eût mérité l'orphelin, sa vue remplit les arrivants d'une pitié attendrie, sœur d'un pardon généreux.

La figure gonflée par les boutons sanguinolents qui le défiguraient, à peine couvert, grelottant et renversé sur sa couche en désordre, Gildas eût fait horreur à des indifférents! Ses amis l'aimèrent davantage dans cette détresse affreuse. La pensée de ses parents, morts en le leur recommandant avec désespoir, donna un nouvel élan à leur bonté charitable.

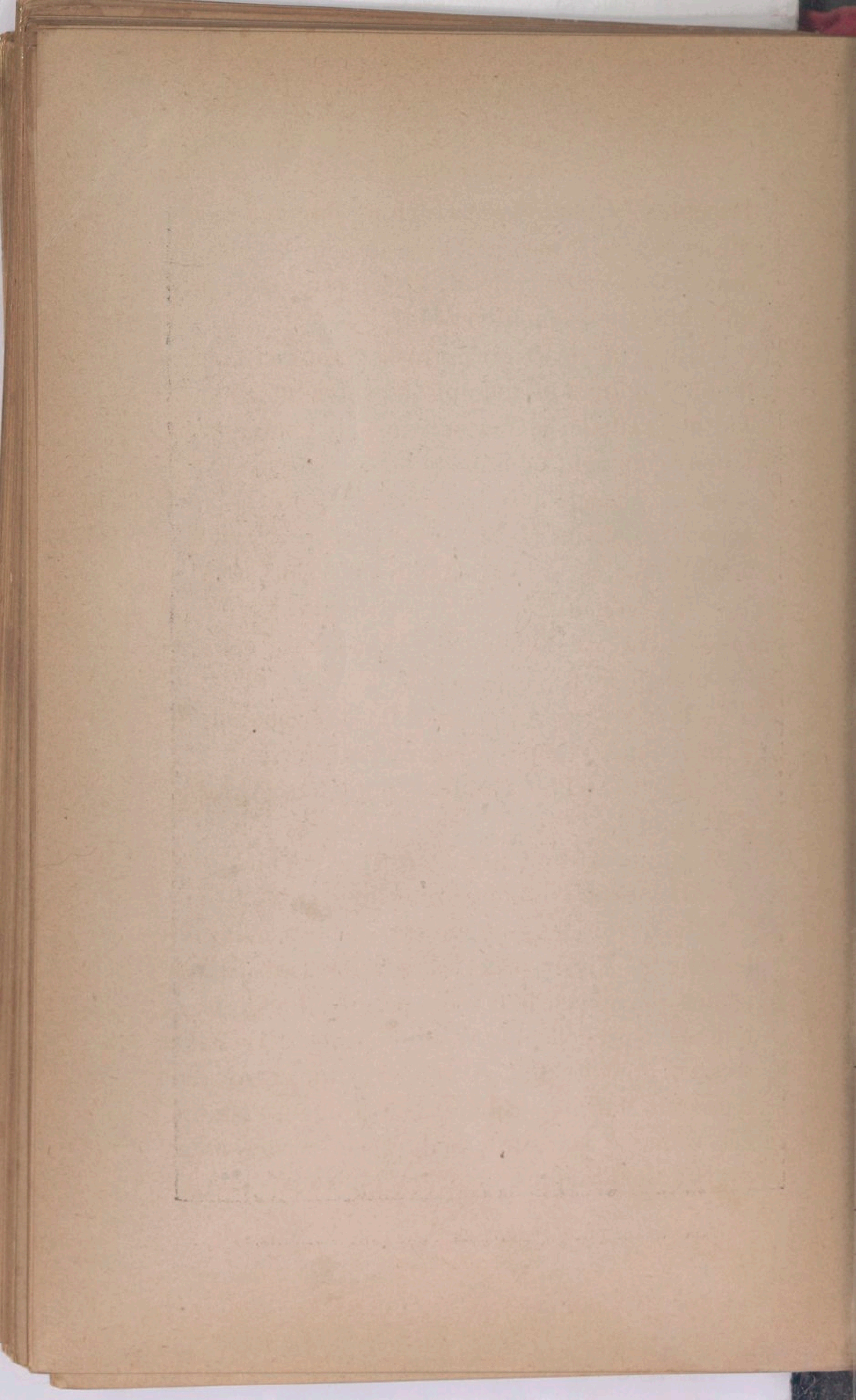
« Suzanne, je m'installe ici, dit M. Nivier en recouvrant à la hâte le pauvre moribond. Toi, va près de l'infortunée tante de Gildas. Mathilde ira de l'un à l'autre. »

Alors commença une lutte sublime entre la peste varioleuse et le dévouement. Infatigables et intrépides, les garde-malades, tenant éloignés d'eux les infirmières confuses, s'acharnèrent à vaincre le mal sous la direction du docteur plein d'admiration.

Ce fut long et terrible, mais rien ne fit faiblir ces âmes d'élite, et le jour vint où Gildas, conva-



Sa vue remplit les arrivants d'une pitié attendrie.



lescent, s'éveilla comme d'un long sommeil de son atroce délire. Il reconnut avec stupeur les visages amaigris et radieux de M. Nivier et d'Odet, penchés affectueusement vers lui.

« Est-ce un rêve? murmura-t-il; vous ici,... près de moi? de moi si indigne de votre affection.... J'ai été malade, je me souviens.... Comment se fait-il? comment mon oncle a-t-il consenti... ?

— ... à nous laisser pénétrer près de toi? acheva gaiement M. Nivier, voyant qu'il hésitait à continuer. C'est bien simple : il n'est pas là....

— Il s'est sauvé, acheva carrément Odet.

— Sauvé? c'est indigne! Et ma tante? car elle est malade aussi, je le sais....

— Bien soignée et en voie de guérison, grâce à ma femme, répondit le manufacturier.

— Elle est ici? bravant la contagion? Ah! que c'est beau!...

— Non, c'est tout simple, c'est le devoir.

— Le devoir? répéta Gildas avec admiration.

— Le devoir des gens de cœur, acheva tranquillement M. Nivier. Odet et Mizelle sont arrivés ici dès que nous le leur avons permis. Nous autres, nous avons déjà eu cette terrible maladie à soigner à Marsault, et nous risquions moins. Remercie Mathilde, Gildas : la courageuse femme est venue à Marsault, malgré sa cécité, nous avertir de l'indigne abandon où vous étiez, ta

tante et toi. Tu penses si nous nous sommes empressés d'accourir.

— Vers moi,... vers *moi, je*....

— Que veux-tu dire?

— Ah! il est mort, mon *moi, je*; vous avez tué l'égoïste abominable qui vous négligeait et qui ne vivait que pour lui. Monsieur Nivier, je réparerai le passé, j'espère,... vous m'aiderez à devenir digne d'être l'ami de vos enfants, leur frère; votre..., votre fils d'adoption.

— Tu l'es déjà puisque tu te repens, répondit affectueusement M. Nivier.

— Ah! vous me tutoyez de nouveau, à présent! quel bien ça me fait au cœur!... J'en ai donc encore, du cœur! »

Et le convalescent ensevelit son visage dans ses oreillers.

« Du calme, Gildas! Vois! tu attristes Odet qui était si heureux tout à l'heure. Ne parle pas et sommeille; tu es faible encore et tu dois te ménager pour ceux qui t'aiment. Odet, je cours à Marsault; je te confie Gildas. Empêche-le de parler et ne lui réponds pas un mot. Cela entraverait sa convalescence. Tu sembles inquiet, Gildas;... tu cherches quelqu'un?

— Matithilde, murmura l'orphelin. Je voudrais tant la remercier!... Ainsi que vous, elle m'a sauvé la vie....

— Elle garde ta tante tandis que ma femme et Mizelle déjeunent. Tu la verras plus tard. A présent, tu es épuisé ; ce serait trop d'émotions coup sur coup. »

Après le départ de M. Nivier, Odet s'assit au chevet du lit, et prit un livre afin de paraître occupé. Mais ses yeux allaient du volume à son ami, car Gildas le regardait avec une affection, une reconnaissance qui attendrissait le jeune garde-malade. Odet n'osait parler cependant ; Gildas, non moins obéissant, se taisait comme lui, mais leurs regards échangeaient leurs pensées, et si celles d'Odet étaient toutes riantes et heureuses, celles du convalescent étaient souvent graves, tristes même.

Gildas recueillait tous ses souvenirs. Tournant parfois ses regards mélancoliques vers le panorama superbe qu'il entrevoyait de loin par la fenêtre, il recommençait, en esprit, la longue excursion faite jadis avec M. Nivier. Il se redisait ses graves et nobles paroles, et de grosses larmes tombaient goutte à goutte sur l'oreiller, sans qu'il songeât à les essuyer. Il voyait avec effroi, avec honte, sur quelle pente il se trouvait et quels défauts avaient envahi son âme en glaçant son cœur. Il examinait Odet dont la charmante physionomie révélait la nature intelligente et sérieuse, et il se promettait de lui ressembler ;

d'être bon comme lui, dévoué comme lui. Il voulait prouver à ses amis que leurs soins avaient non seulement sauvé ses jours, mais encore transformé le moral et rendu à sa volonté l'énergie nécessaire pour devenir ce qu'était jadis son père.

Odet, ému et souriant, devinait les élans généreux de cette nature longtemps dévoyée. Il se disait avec joie qu'il y avait là double convalescence, morale et physique. La fierté filiale gonflait sa poitrine en voyant le résultat des efforts tendres et patients de sa bonne mère et de son excellent père. Sa sollicitude veillait à tout, malgré ses préoccupations. Tantôt il faisait prendre une cuillerée de potion calmante à son cher convalescent. Tantôt il bordait son lit et arrangeait son oreiller, tantôt il étanchait doucement, bien doucement ses pauvres yeux éteints qui s'attristaient tout à coup. Tantôt il ravivait ou modérait le feu. Ah! quel excellent garde-malade était devenu le turbulent Odet!

A la nuit tombante, M. Nivier rentra. Il sourit à Odet, alla droit à Gildas, l'examina longuement, puis se retournant vers la porte :

« Vous pouvez entrer à présent, Mathilde, dit-il alors; notre Gildas est vraiment bien ce soir. »

Une double exclamation, un long embrasse-

ment. Quelle joie!... Gildas s'efforce de parler,. . sa gorge contractée ne le lui permet pas d'abord,... enfin il peut balbutier : « Pardon, Matithilde, pardon!

— Mon enfant, que dis-tu? à quel propos me demander pardon? Tu ne m'as jamais offensée, pauvre petit, et toujours, au contraire, tu t'es montré tendre et accueillant.

— Matithilde, pardonne-moi, je te le répète. J'ai été lâche, par suite de mon ignoble égoïsme. Lorsque je t'ai revue ici (et après quel long et coupable silence! sans m'être informé de toi, comme c'était mon devoir), lorsque je t'ai retrouvée ici reléguée dans un taudis, à côté des animaux, j'aurais dû réclamer afin d'obtenir ta réinstallation au château. Au lieu de cela, je t'ai laissée dans le même abandon, parce que cela arrangeait ma vanité et mon ingratitude! Je ne veux plus de cela, ma bonne, ma chère bonne! tu vas reprendre ton ancienne chambre à côté de moi et tu ne la quitteras plus : c'est moi qui te le dis, moi l'enfant à qui tu viens de sauver la vie. Oh! Matithilde, comment as-tu pu faire seule ce long, long trajet jusqu'à Marsault?

— Le bon Dieu a eu pitié de ma détresse, répondit l'aveugle, en serrant de nouveau Gildas sur son cœur; sans rien voir, j'entendais tout.... Lorsqu'on t'a su malade, atteint de ce mal terrible,

ç'a été un tohu-bohu général. C'était à qui se sauverait sans vouloir aller près de toi. Ta tante, indignée de cet abandon, s'est installée courageusement à ton chevet, malgré les représentations de M. de Brandas. Les visiteurs s'étaient enfuis dès la première apparition du fléau; il les suivit de près en disant qu'il allait chercher des infirmières; il emmenait les domestiques, car ils se refusèrent à rester. Lorsque ces femmes sont arrivées, ta tante était tombée malade à son tour et elles ont été si effrayées, à votre aspect à tous deux, qu'elles se sont réfugiées dans un coin du château. Revon était au plus mal; sa femme éplorée pouvait à peine le quitter pour donner quelques soins à ta tante et à toi.... Te voyant ainsi abandonné, agonisant, je me suis dit: « Allons « à Marsault : ils auront pitié de mon enfant, eux « qui sont si bons! » Prenant mon bâton, j'ai descendu la montagne, et j'ai cherché où était le sentier dont je me souvenais le mieux. Comment ai-je pu m'arracher aux fourrés dans lesquels je tombais à chaque instant, je n'en sais rien.... Je ne sentais pas les épines et les ronces,... j'allais, j'allais toujours, priant, oh! de toutes mes forces, et disant au bon Dieu : « Puisque vous avez en- « voyé un ange à Tobie pour le protéger, envoyez- « moi cet ange, car sans lui je ne pourrai jamais « aller jusqu'au bout ». Il m'a exaucée, tu vois, car

lorsqu'il a fallu traverser le vieux pont, j'ai eu comme l'impression d'être guidée doucement, et j'ai pu éviter l'endroit où la balustrade est brisée. Vois-tu, mon Gildas, tes parents, que j'implorais aussi, veillaient sur moi, j'en ai la certitude; songe donc,... c'était pour toi! »

Le convalescent regardait tour à tour ses garde-malades et Matithilde pendant ce naïf et touchant récit. Par un geste solennel il étendit son bras amaigri au-dessus de la tête inclinée de l'aveugle, semblant les prendre à témoin devant Dieu de la ferveur, du sérieux de sa reconnaissance.

« Ainsi donc, reprit-il lorsque leur émotion fut calmée, ma tante a eu pitié de moi? son dévouement a failli la faire mourir? J'ai hâte de la voir et de la remercier.

— Il faut attendre que vous ayez tous deux repris vos forces, mon ami, répondit M. Nivier. A ce propos, je dois t'avertir de ne pas paraître impressionné quand tu la verras. Elle est défigurée, la pauvre femme! et cela la change terriblement.

— Quel malheur! s'écria Gildas.

— Elle supporte cela avec une grande résignation. C'est une excellente personne, au fond. Ma femme, en causant avec elle, lui fait grand bien par la façon dont elle lui parle de la vie de famille, d'occupations utiles à se créer ; j'espère

avoir en Mme de Brandas une alliée pour toi, Gildas, lorsqu'il s'agira de mener, une fois guéri, une vie studieuse et conforme à celle d'Odet. Dans quelque temps je te donnerai des avis à ce sujet. Il te faudra de la persévérance et de l'énergie, mais j'ai confiance en toi pour surmonter les obstacles.

— Et Mme Nivier? et Mizelle? pourrais-je les voir?

— Pas aujourd'hui; c'est assez d'émotions en un jour. Mathilde, occupez-vous avec Odet de vous installer dans votre chambre; moi, je reste près de Gildas. Vous le garderez pendant votre dîner. Mme Revon restera chez Mme de Brandas. »

Ce sont de doux instants que les jours d'une convalescence entourée d'amitiés vraies! Gildas en fit l'épreuve. Il revit avec une joie inexprimable Mme Nivier et sa compagne d'enfance. A treize ans, Mizelle était toujours la charmante et gracieuse fillette d'autrefois. Mathilde errait de tous côtés comme une ombre heureuse. Le seul souci de Gildas était de revoir sa figure; il se demandait s'il était aussi maltraité que sa tante. Sa préoccupation à cet égard avait été découverte par Odet, qui lui en fit gaiement le reproche.

« Tu es donc encore coquet? lui demanda le jeune Nivier.

— Non certes; mais c'est à cause de mon cher papa. Je lui ressemble, paraît-il; si cette altération détruisait cette ressemblance, je le regretterais. »

M. Nivier sourit à ces mots et présenta en silence un miroir à Gildas.





VIII

Convalescences physiques et morales

Le convalescent se regarda en tremblant malgré lui.

« Quelle chose étrange! s'écria-t-il : je ne suis aucunement changé.... Comment cela se fait-il?

— Odet et moi, nous avons eu la patience, sur le conseil du médecin, de percer un à un les boutons qui le couvraient, répondit le manufacturier; nous avons eu soin de t'empêcher constamment de toucher à ces boutons, malgré les démangeaisons pénibles qu'ils t'occasionnaient. Tu vois quel a été l'heureux résultat de nos soins. Ta pauvre tante, au contraire, s'est obstinée à faire

ce qui lui avait été défendu. Voilà pourquoi elle en porte la peine aujourd'hui.

— Mon oncle est-il arrivé?

— Arrivé ici? pour qui le prends-tu? Il écrit de temps en temps de petits billets pleins de prudence, conseillant à sa femme de rester ici avec toi longtemps, fort longtemps; d'y passer le printemps, le commencement de l'été et de le rejoindre aux bains de mer, ou plutôt d'aller aux bains de mer. Il ira y rejoindre ta tante et toi, quand aucune contagion ne sera plus à craindre pour lui. Les Grandfert l'accompagneront, vu que Noëlie est très impatiente de te revoir et se déclare désolée de cette séparation. Il paraît que, dans sa douleur impétueuse, elle bourre comme un canon le pauvre Bénédict, qui n'en peut mais.

— Nous allons rester ici tout ce temps? Mon oncle ne vient pas nous rejoindre? Oh! quelles bonnes nouvelles! s'écria Gildas rayonnant.

— Voilà un élan plein de cœur », dit Odet en riant.

Le convalescent, devenu subitement inquiet, regarda M. Nivier avec trouble.

« Est-ce mal? » demanda-t-il craintivement.

Le manufacturier posa avec bonté sa main sur l'épaule de Gildas.

« Tu peux te réjouir; tu fais bien de te réjouir, répondit-il. Odet plaisante. Comment un égoïste

serait-il aimé, alors qu'il trahit tous ses devoirs en abandonnant sa femme et l'enfant qui lui a été confié? Sois tranquille! sans le savoir, il vous fait grand bien à tous deux, car l'amitié d'une personne comme Mme Nivier sera de plus en plus salutaire à la tante et lui donnera des idées tout autres que celles dont elle était imbue jusqu'à ce jour. Ce séjour prolongé à la campagne me permettra, en outre, de te tracer toute une ligne de conduite, de te donner l'habitude d'une vie sérieuse et d'un travail suivi. Tu m'as parlé du précepteur de Bénédict comme d'un homme qui t'avait fait du bien par ses soins affectueux. M. de Brandas écrit à sa femme que M. Juvin quitte sa position et il lui propose d'envoyer ce professeur pour s'occuper de toi provisoirement.... Bien! cela te charme et je vais m'entendre avec ta tante pour répondre affirmativement. Cela me permettra de voir M. Juvin, de juger par moi-même quelle est sa valeur morale et de faire changer le provisoire en définitif, s'il est aussi bien que je l'espère. Ce me sera un grand, un très grand auxiliaire. Odet, pourquoi arrives-tu avec cette figure tragi-comique?

— Papa, je voulais vous préparer à une mauvaise nouvelle, répondit le malin garçonnet en prenant un air de componction.

— Hein? Est-ce qu'à Marsault?...

— Rien de ce côté, rassurez-vous; c'est ici....

— Quoi, ici? Il arrive une anicroche; laquelle?

— Nous faisons une double perte, papa : la pauvre Mme de Brandas et le malheureux Gildas n'ont plus leurs infirmières! »

Deux éclats de rire répondirent à cette annonce emphatique.

« Bah! elles ont déguerpi, ces paresseuses? demanda M. Nivier en se frottant les mains. C'est ma femme qui va être contente! Depuis les convalescences de nos malades, elles étaient comme deux bourdons autour d'eux, multipliant leurs offres de service quand ce n'était plus nécessaire.

— Aussi, papa, aussi....

— Tu as encore une révélation à nous faire, Odet! Parle, tu en pétilles d'envie.

— Eh bien, papa, — vous ne me trahirez pas près de Mizelle? — elles ont fini par la mettre en colère.

— Qui? Mizelle?

— Oui, papa.

— Mizelle en colère? ce doux agneau, cette petite colombe! Tu as vu Mizelle en colère, toi?

— Oui, papa.

— Tu as de la chance; j'aurais bien voulu être là, moi aussi : cela devait être curieux! Racontenous cette scène, mon garçon. Vois comme tu fais

rire Gildas; cela fait du bien aux convalescents de s'épanouir ainsi.

— Vous ne me trahirez pas près de Mizelle alors?

— Non, non et non. Parleras-tu?

— Eh bien, Mizelle est devenue rouge, très rouge, et elle leur a dit en leur fermant la porte au nez : « Il est bien temps d'être serviables, à « présent! Laissez-nous tranquilles, vilaines.... »

— Vilaines?

— « Vilaines égoïstes! » Tu ne ris plus, Gildas?

— Pauvres créatures! soupira le convalescent. En ai-je le droit? Que suis-je moi-même? réponds sans partialité et que ma chère Matithilde réponde elle-même!

— Ne songe plus au passé, Gildas, dit amicalement M. Nivier. Les circonstances atténuantes ne te manquent pas d'ailleurs, sache-le une fois pour toutes. Le moment est venu pour moi de te dire que désormais ton âge te permet d'envisager sérieusement les grands devoirs de la vie. Nous sommes à une époque où la tendance au côté matériel étouffe trop souvent les qualités qu'il nous faudrait développer, au contraire. Sache-le : la vie est à la fois une lutte et un apostolat. Nous devons aux autres le bon exemple. Nous leur devons notre appui, nos sympathies, nos conseils et notre influence. Plus nous sommes

en vue dans l'échelle sociale, plus nous sommes tenus à être des modèles et le centre d'un groupe uni pour faire le bien. Tu disais, ces jours-ci, que tu comptais fuir les gens du monde, les inutiles et les désœuvrés. Ce sentiment est louable, mais il est exagéré. Ne fuis personne, mon enfant. Suis ton chemin, en étant à la fois ferme et bon. Ne te détourne de qui que ce soit. Tu peux être à même d'exercer une heureuse influence sur les natures les plus ingrates. Le caractère distinctif de l'homme de bien, c'est de ne dédaigner personne et de ne se laisser détourner par personne. Tu as un but; il s'agit d'y arriver. Acheminons-nous vers ce but, la main dans la main, et ne crains pas d'y chanceler; je serai là!

— Merci! murmura Gildas d'une voix étouffée. Je vous comprends et je vous obéirai. Odet, comme tu dois être fier d'un père comme le tien!

— Il est à toi comme à moi, frère!

— C'est bien doux, une famille! reprit le convalescent en attirant à lui son ami fidèle et en serrant avec reconnaissance la main du manufacturier.

— Peut-on entrer? demanda du dehors une voix faible.

— Ah! ma tante! s'écria Gildas en s'avançant vers Mme de Brandas qui venait de paraître.

Ma bonne et chère tante, ainsi donc votre pitié pour moi a failli causer votre mort! Que d'actions de grâces n'ai-je pas à vous rendre pour vos soins courageux!...

— Pauvre enfant! dit la convalescente en l'embrassant avec tendresse; je n'ai presque pas pu te les donner, ces soins pourtant si nécessaires, car chacun était sous le coup d'une épouvante affolée.... C'est Mathilde que nous devons remercier tous deux pour avoir été chercher nos anges gardiens.

— Chère madame, de grâce! interrompit Mme Nivier qui suivait sa compagne.

— Suzanne, vous m'aviez promis de ne plus me traiter cérémonieusement! reprit Mme de Brandas d'un ton de doux reproche.

— Excusez-moi, Marthe, pour cet oubli.

— Quel changement! » murmura Gildas, surpris et joyeux de cette intimité.

La convalescente l'entendit et se mit à rire.

« Oh, oui! un heureux changement, répéta-t-elle : heureux pour le cœur, heureux pour le corps. Vois donc, mais vois donc, Gildas, comme je suis laide à présent! Va, ne t'en attriste pas. Cela m'empêchera d'être désormais absorbée par la mode.... Si j'avais gardé mon pauvre petit enfant, je serais devenue, probablement bien vite, une femme d'intérieur. Je l'aimais tant!

Mais ta présence, Gildas, constitue pour moi un devoir que je méconnaissais et que je saurai remplir dorénavant. Notre séjour à la campagne va me permettre d'en prendre les bonnes habitudes, surtout avec l'aide de mon amie. Nous avons besoin de mentors tous les deux, et si M. Juvin te consacre ses soins, Suzanne continuera mon éducation morale.

— Alors, ma tante, mon oncle.... »

Un nuage de tristesse voila le front de la convalescente.

« M. Nivier t'a mis, j'espère, au courant de ses projets? répondit-elle avec effort. Je me conformerai à ses instructions. »

Un silence pénible régna quelques instants. Personne n'osait parler.

« Mathilde est réinstallée dans sa chambre, reprit Mme de Brandas sur un ton tout autre : c'est fort bien; mais que penses-tu la voir devenir après notre départ, Gildas?

— L'idée de cette séparation m'est bien pénible, ma tante; quant à Matithilde, elle se lamente déjà....

— Si nous l'emmenions? »

Un murmure approbatif accueillit ces mots.

Gildas, enchanté, baisait les mains de la convalescente.

« Ah! quelle bonté! murmura-t-il.

— De la bonté! mon enfant, tu te trompes; j'ai contracté envers elle une double dette de reconnaissance. Il est juste de lui faire recueillir les fruits de son héroïsme et de son dévouement. Je viens d'arrêter sa nièce comme femme de chambre, et j'écris à celle qui s'est sauvée en m'abandonnant que je la congédie et que j'ai sa remplaçante. Si Marianne est novice dans l'art de bien servir, elle est affectueuse et remplie de bonne volonté. Elle aura d'ailleurs l'avantage précieux de tenir fidèlement compagnie à Mathilde, puisque ta bonne ne nous quittera plus. »

Dépeindre la joie, l'extase de l'aveugle, lorsqu'elle apprit cette heureuse nouvelle, est chose impossible. Les Nivier étaient aussi heureux qu'elle. Cette résolution charmante n'attestait-elle pas le bien sérieux fait à Mme de Brandas par la noble femme qui l'avait soignée comme une vraie sœur de charité?

Alors commença une vie nouvelle pour les deux convalescents. Le devoir accompli a des joies ineffables pour les âmes droites, et le cœur se dilate en donnant le bonheur autour de soi. Mme de Brandas, aussi novice que l'orphelin, en fit comme lui l'heureuse expérience. Elle allait souvent, avec Gildas, à Marsault où s'étaient réinstallés leurs amis, afin d'acquérir à leur contact fortifiant et salutaire l'art de bien faire,

de bien penser et de bien dire. Escortée par son cher petit compagnon, elle allait de chaumière en chaumière découvrir les misères de chacun et y porter secours avec une bonté intelligente. Pendant que Gildas étudiait avec son professeur, qui réalisait et au delà toutes les espérances de M. Nivier, Mme de Brandas reprenait, de son côté, ses livres si longtemps délaissés, ses pinceaux et son aiguille, jadis habiles. Elle retrouvait de jour en jour les talents dont elle avait fait fi et trouvait moyen de surveiller l'intérieur et d'acquérir la science utile d'une bonne ménagère. Encouragée par sa maîtresse, Marianne s'occupait du linge, des repassages et y mettait une activité persévérante. Réformant le personnel de sa maison, Mme de Brandas n'avait pas rappelé les domestiques, dont les défauts eussent contrasté avec les qualités solides des gens du pays, qui la servaient avec autant d'attachement que de respect. Les belles toilettes dormaient dans les armoires. Marthe portait des robes simples et solides, taillées par elle sous la direction intelligente de Suzanne. Le soir venu, les veillées étaient charmées par la musique. Mme de Brandas jouait agréablement, et l'on sait que Gildas aimait passionnément la musique. M. Jouvin était bon violoniste, et cela composait de vrais petits concerts, surtout lorsque la voix d'ange

de Mizelle se faisait entendre à leurs côtés. Le magnifique contralto de Suzanne ajoutait au charme de ces réunions. Puis Gildas lisait à haute voix des récits de voyage, des livres tantôt gais, tantôt agréablement instructifs, et l'on se séparait ravi de la soirée, pour se préparer, par un bon et tranquille sommeil, au travail du lendemain. Chacun se levait avec l'aurore. Il n'était plus question de faire de grasses matinées. Ne fallait-il pas se donner le plaisir, avant l'étude, de faire une longue promenade à travers la nature en fête, afin de sécher les larmes des affligés, de porter des provisions aux malheureux qui en avaient besoin, et d'accomplir la mission charitable de châtelains sérieux et dévoués? Silvain, complètement rétabli, les suivait armé d'un panier immense, plein jusqu'au bord, léger au retour. Matithilde, appuyée sur le bras de son Gildas, était invariablement de la partie. Elle n'était plus triste certes, la chère aveugle, car elle se sentait nécessaire, se sentant aimée.

Comme Hautefort était beau, baigné dans les chaudes lueurs du soleil qui se jouait sur ses grands murs noircis par le temps! Les petits oiseaux voltigeaient à plaisir autour du château, familiers avec ses habitants, qui laissaient à dessein des miettes de pain sur leurs fenêtres ; ils

venaient parfois, d'un coup d'aile, jusque dans les appartements, d'où ils repartaient en pépiant, comme pour leur dire un mot d'amitié.

Quelle douce odeur répandaient les foins coupés et le parterre rempli de roses! Une telle vie était un long enchantement. Aussi Gildas eut-il un tressaillement lorsque sa tante lui dit un jour en étouffant un soupir :

« M. de Brandas demande sur quelle plage il doit nous retrouver la semaine prochaine, mon enfant; y a-t-il quelque endroit qui te plaise particulièrement?

— Partir?... nous allons partir? s'écria tristement l'orphelin; déjà!...

— Il le faut, Gildas; sans te le dire, pour ne pas troubler ta joie, j'avais déjà demandé délai sur délai à M. de Brandas. Sa lettre de ce matin ne me permet plus de différer notre départ.... Ah! voilà nos amis qui arrivent. Ils vont nous conseiller à ce sujet. »

Mis au courant, le manufacturier échangea un sourire d'intelligence avec sa femme, sans paraître voir les figures désolées d'Odet et de Mizelle.

« Si nous choisissions une plage tranquille? demanda-t-il alors.

— Comment, nous? s'écria Odet, les yeux brillants d'un vague espoir.

— Préférerais-tu rester à Marsault, mon ami?

libre à toi, déclara malicieusement l'excellent homme.

— Oh! méchant,... non! admirable papa! cria le jeune garçon qui ne se possédait plus de joie.

— Allons, allons! pas de folies. J'ai dressé mes batteries depuis longtemps, de façon à pouvoir prendre ce petit congé, nécessaire pour tous après de longues fatigues. Je me suis renseigné sur les endroits agréables, non encombrés par les élégants, dénués de casino et de cercle : on m'a indiqué le joli petit village de Lion-sur-Mer. Voici, chère madame, ajouta-t-il en s'adressant à Mme de Brandas aussi heureuse que Gildas, les indications des prix. Les maisonnettes à louer sont modestes, mais suffisantes. La plage est superbe, les environs charmants et nous y serons absolument en famille. Si les goûts mondains de M. de Brandas lui faisaient rechercher quelques réunions, le voisinage très proche de Luc-sur-Mer, endroit fort élégant, lui permettra de jouir facilement des mille ressources offertes aux amateurs de concerts et de sauteries. Qu'en dites-vous?

— Je dis que vous retardez le grand chagrin de notre séparation avec une amitié pleine de sollicitude.

— Et croyez-vous donc que ce chagrin ne sera pas partagé? demanda affectueusement Mme Ni-

vier. Édouard agit dans notre intérêt aussi bien que dans le vôtre.

— Suzanne....

— Ma bonne Marthe?

— Avez-vous remarqué que... nos enfants se tutoient?

— Et tu veux en faire autant? reprit Mme Nivier en souriant, les yeux humides. »

Une tendre et silencieuse étreinte fut la réponse de Marthe.

Lorsque nous nous séparerons, tu m'écriras souvent? reprit-elle après une pause émue.

— Qui parle de séparation quand nous restons encore longtemps réunis? reprit M. Nivier d'un air grondeur. Allons, est-ce décidé? irons-nous à Lion? Faut-il écrire pour y retenir nos logements, ou préférez-vous le faire, madame?

— Non, que ce soit votre tâche, répondit Marthe avec abandon; moi, je ne m'occupe que d'être heureuse. »

Les enfants allèrent, dans un joyeux désordre, prévenir Mathilde et organiser les préparatifs de départ. Tout heureux qu'ils étaient de partir ensemble, ils avaient le cœur gros de quitter Hautefort, Marsault et leurs pauvres protégés. Ils regrettaient leurs promenades, leurs fleurs et jusqu'au vieux chien, qui leur léchait les mains comme pour leur demander de partir avec eux.

La pauvre Mme Revon, vêtue de deuil, pleurait en recevant les instructions de Mme de Brandas et ne se consolait pas, même en voyant installé au poste qu'occupait son mari, son frère, pour lequel elle avait sollicité et obtenu cet emploi, position dont il était digne par son honnêteté scrupuleuse et ses connaissances diverses.

Le jour du départ arriva trop vite au gré de tous. Groupés dans l'usine, les ouvriers faisaient leurs adieux au patron d'un air triste qui faisait l'éloge de M. Nivier. A Hautefort, Mme Revon cachait sa figure dans son tablier, pendant que son frère, le chapeau à la main, recevait les derniers ordres des maîtres.

« Je vous recommande Silvain! lui cria Gildas en montant en voiture. Comment, Matithilde, tu veux partir dans le break avec les bagages? N'est-ce pas, ma tante, qu'elle doit venir avec nous?

— Mais certainement, répondit Marthe en s'approchant de la calèche.

— Pourtant, mon Gildas....

— Il n'y a pas de « mon Gildas » qui tienne. Monte vite, ma Matithilde; sans cela je vais dans le break, moi, ah!

— Cher petit! murmura l'aveugle en lui obéissant.

— Qu'il est plein de cœur! » murmura Mme Revon entre deux sanglots.

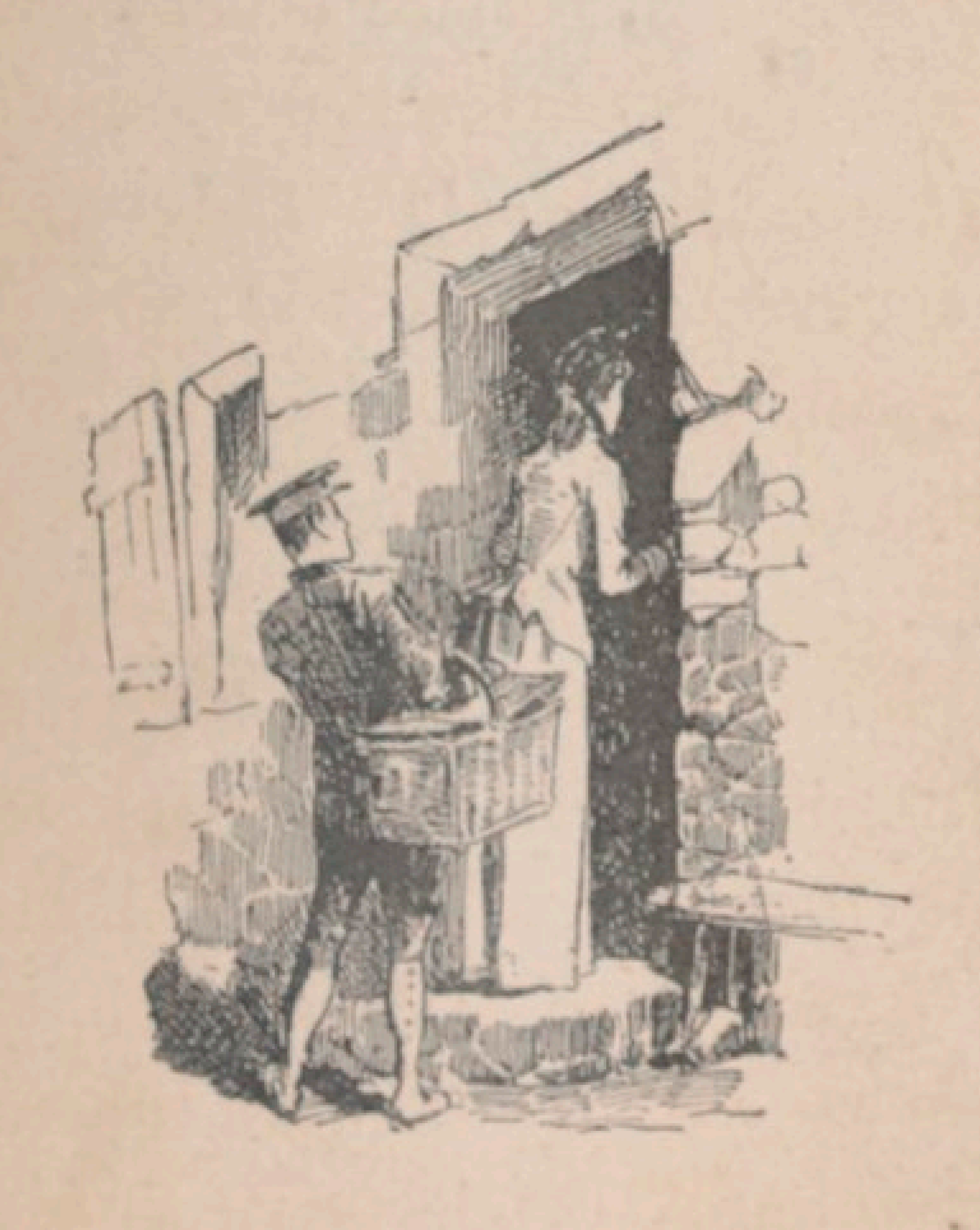
En entendant cette réflexion, Gildas eut un sourire, non de fierté, mais de joie. Avoir du cœur! c'était ressembler à ses chers amis, ses modèles, et les récompenser de leurs peines.

Des deux habitations les voitures partirent au milieu d'un murmure doux et triste. Il fallait de la force à Gildas et à Marthe pour dominer le chagrin d'une séparation, peut-être prolongée, avec un endroit qui leur était cher à juste titre. Ils avaient suivi jusque-là une voie facile et charmante. Désormais il leur faudrait affronter les contradictions, les railleries, s'attendre à des obstacles pour continuer à vivre comme ils l'avaient fait depuis leur convalescence. M. Juvin, par ses encouragements pleins de tact et de sympathie, leur montra quel auxiliaire secourable ils trouveraient en lui. Les naïves réflexions de Mathilde les distrayaient malgré eux, et leur réunion à la gare avec leurs amis acheva de faire disparaître un abattement qui les eût peinés. A partir de ce moment, le voyage fut des plus agréables. Mme Nivier et ses enfants n'avaient jamais vu la mer et ne connaissaient pas la Normandie, aussi leur admiration fut-elle un des charmes de la route. Mais lorsque, à la nuit tombante, ils arrivèrent à Lion, au moment où la mer se retirait de la vaste plage avec un murmure puissant et harmonieux, l'émotion de Suzanne et des

jeunes Nivier fut empreinte d'un recueillement solennel.

Mizelle, les mains jointes, semblait entrer dans une église. Odet se découvrit par un mouvement involontaire et Mme Nivier s'appuya sur l'épaule de son mari, en le remerciant à voix basse de leur faire contempler un tel spectacle.

Gildas, lui, se disait avec regret qu'il n'avait jamais regardé ainsi cette immensité, si magnifique qu'elle fût; il n'avait eu pour elle jusqu'alors que le regard distrait d'un enfant frivole. Marthe pensait probablement la même chose, car elle murmura à son oreille : « Gildas, comme tout est beau pour les esprits élevés! comme tout passe inaperçu pour les gens du monde! »





IX

A Lion-sur-Mer

Les maisonnettes ravirent les arrivants. Propres et rustiques, elles cadraient admirablement avec la simplicité pleine de bonhomie de l'endroit. Les pêcheurs, tout en arrangeant leurs filets, regardaient avec cordialité les deux familles, et leurs petits enfants s'en approchaient avec confiance, attirés par le joli visage de Mizelle qui leur souriait à tous. Il y eut bientôt une distribution de biscuits et de bonbons qui fit pousser des cris de joie assourdissants à la bande en sabots. La charmante fillette conquit sur-le-champ les petits

cœurs des bébés ravis et ceux de leurs parents, charmés de cette générosité inattendue. Ce fut le prélude d'une popularité dont Odet et Gildas eurent bientôt une large part. Ils étaient sans cesse escortés par un groupe enthousiaste et respectueux, qui admirait tous leurs faits et gestes et trottait à l'envi pour faire leurs commissions et porter leurs effets.

L'installation d'un piano chez Marthe, chose inouïe dans la localité, vint mettre le comble à leur prestige. Il y avait des murmures d'admiration lorsqu'on entendait les exécutants. Cela en vint au point que le curé, désireux de rehausser la solennité des offices, sollicita le transport du piano à l'église pour la fête paroissiale. La réponse de Mme de Brandas fut l'achat d'un harmonium, et ce don fait au pieux vieillard occasionna une sorte d'émeute dans le pays. On se disait que la nièce du curé en jouerait après le départ des bonnes dames, « pisqu'elle savait taper d'sus, et que Lion aurait des offices aussi biaux qu'ceux aux gens d'Paris, da! »

Trois semaines passèrent ainsi comme un éclair. Au grand étonnement de tous et à la joie secrète de Gildas et de la famille Nivier, M. de Brandas avait retardé son arrivée de jour en jour. Il apparut enfin, ennuyé, morose, fatigué, et de cet instant il y eut un point sombre à l'horizon, car

on entrevoyait la séparation, et l'on ne pouvait prévoir le moment de se réunir.

M. de Brandas, à peine arrivé, chercha et retint une habitation pour les Grandfert, non sans avoir maugréé contre l'endroit « saugrenu » choisi par sa femme, et non sans s'être récrié sur le manque de confortable de leur installation. Il mit une sorte d'affectation à faire ses remerciements à M. et Mme Nivier pour « l'amabilité » avec laquelle ils avaient « surveillé » les garde-malades envoyées par lui à Hautefort.

« Aller chercher des personnes spéciales et expérimentées était ce que j'avais de mieux à faire, ajouta-t-il avec aisance. Mes gens, affolés, n'étaient bons à rien là-bas, et le parti pris par moi me permettait de procurer aux malades le calme et le soin qui leur étaient nécessaires.

— Tout s'est passé pour le mieux, en effet, répondit tranquillement le manufacturier en serrant la main d'Odet sur le point d'éclater.

— Pour le mieux? oui, grâce à vous! dit d'une voix vibrante Gildas, indigné contre son oncle de la façon habile dont il dénaturait les faits.

— Pardon, interrompit tranquillement Marthe en se levant et en posant la main sur le bras de son mari, effaré de son attitude et de ses

manières tout autres; il me faut vous rappeler mes lettres, Lucien; vous ne les avez donc pas lues, puisque vous êtes si inexactement informé?

— Je,... non, pas moi-même, ma chère,... je... craignais la contagion; je me les faisais lire par le maître d'hôtel, et comme elles étaient toutes lacérées....

— Lacérées! répéta avec surprise Mme de Brandas.

— Sans doute, lacérées; endommagées par les préparations subies pour les désinfecter.... »

Marthe regarda son mari d'une telle façon qu'il ne put s'empêcher de rougir.

« Vous savez, reprit-il au milieu d'un silence devenu glacial, ces précautions sont nécessaires,... elles m'étaient même prescrites....

— Très bien, répondit froidement Mme de Brandas; s'il en est ainsi, il me faut vous mettre au courant afin de rectifier vos idées sur une *amabilité* qui doit être qualifiée tout autrement.

— Ma bonne Marthe, je t'en prie! ne put s'empêcher de dire la modeste Mme Nivier, très troublée.

— Chère Suzanne, tu ne dois pas t'opposer à ce que je fasse connaître ton dévouement et celui des tiens », répliqua Mme de Brandas en entraînant à l'écart son mari. Ce dernier la suivit en marmottant :

« Peste! quelle tendresse! quelle intimité! »

L'égoïste écouta d'un air contraint et embarrassé le récit fait par Marthe avec une chaleur qu'il ne lui connaissait pas. Quoique vexé et honteux intérieurement, il sut rester maître de lui et déclara qu'il était ravi, enchanté, ému de ce qu'il apprenait là.

Mais sa physionomie, plus franche que ses discours, n'était rien moins que « ravie, enchantée, émue... », comme il le déclarait si pompeusement. Elle semblait plutôt celle d'un vaniteux pris au piège et fort pressé d'en finir avec un entretien dans lequel était loin de briller sa faconde ordinaire.

« Certes, Marthe, dit-il enfin, vous avez fort bien fait de me dire ce qu'il en est. Vous faites fort bien d'être reconnaissante.... Cependant, ma chère, ne vous semble-t-il pas que les Grandfert trouveront votre grande intimité avec Mme Nivier un peu... extraordinaire? un peu... choquante? Songez-y donc! cette famille Nivier n'est pas de notre société, au bout du compte....

— Elle est mieux que notre égale, Lucien, répondit Mme de Brandas avec résolution : elle est notre supérieure par le cœur, l'intelligence et la bonté. Je lui suis reconnaissante, sachez-le, de sa condescendance à m'aimer, et je serai tou-

jours fière de me dire l'amie de celle qui m'a sauvé la vie.

— Sauvé la vie! sauvé la vie!... voilà une exagération; vous aviez des infirmières, Marthe : elle n'a fait que contrôler leur conduite.

— Je vous ai déjà dit et je vous répète que non. Ces femmes ont été d'une lâcheté, d'une dureté indignes. C'est Suzanne, Suzanne qui m'a veillée, soignée, guérie, avec un zèle, une charité....

— Oh! *une charité*.... Quel mot!

— Oui, Lucien, une charité admirable! Quelle mauvaise malade j'étais! Rebelle, désagréable, exigeante, lacérant, malgré ma chère garde-malade, mon visage, qui est resté défiguré,... heureusement, du reste.

— Allons, bon! voilà encore une idée saugrenue! Vous vous réjouissez de ne plus être jolie, vous?

— Oui certes, je m'en félicite. Le changement de ma figure cadre avec le changement salutaire de mon esprit. Jolie, j'aurais eu de nouvelles tentations d'aller dans le monde. Défigurée comme je le suis, je resterai chez moi sans que personne en soit surpris.

— Vous comptez mener une vie de religieuse? demanda railleusement l'égoïste.

— Je compte mener une vie tranquille, répondit sa femme avec énergie; je compte m'occuper

d'études, de bonnes œuvres et de votre pupille, auquel un intérieur est nécessaire et qui en avait été privé jusqu'à sa maladie.

— Marthe, vous n'êtes pas dans votre bon sens. Vous montrez une exaltation que je laisserai sagement tomber d'elle-même. Je ne vous donne pas deux mois de séjour à Paris pour y recommencer à mener votre existence ordinaire, c'est-à-dire conforme à votre position et au monde dans lequel nous vivons. A présent, bonsoir. J'ai les nerfs agacés et je vais faire un tour à Luc, où il eût bien mieux valu s'installer, par parenthèse. Ce sont sans doute vos chers Nivier qui vous ont mis en tête de jouer ici à la paysanne.... Enfin! »

Et l'égoïste s'éloigna à grands pas, tandis que Marthe rejoignait tranquillement ses amis et reprenait avec eux la douce vie qui leur plaisait à tous. Ils redoutaient avec raison l'arrivée des Grandfert, car ce qu'ils savaient de Noëlie et de Bénédict leur faisait comprendre qu'ils amèneraient avec eux le trouble et les ennuis. Cette épreuve ne leur fut pas épargnée, et l'on entendit un beau matin des voix aiguës appeler Gildas à grands cris.

C'étaient bien Noëlie et Bénédict, l'une toujours aussi follement mise et l'autre plus ahuri, plus myope, plus « empoté » que jamais.

« Ah! te voilà enfin, Gildas, glapit ce dernier; nous te cherchons depuis une heure, Nol et moi.

— Veux-tu te taire, affreux Ben, et me laisser parler au lieu de jacasser comme une pie borgne... Dis donc, Gildas, quelle idée d'être venu s'enterrer dans ce trou de sauvages, tandis qu'il y a vingt endroits plus jolis, plus gais les uns que les autres. Ne te rappelles-tu pas Dieppe, Trouville, Étretat, où nous nous sommes tant amusés?... Tiens! qui sont ces enfants, là-bas? continua l'impérieuse fillette en changeant de ton et en regardant de travers Mizelle, dont la douce beauté contrastait avec sa figure maigre, anguleuse et caustique.

— Ce sont mes amis les plus chers : Mizelle et Odet Nivier.

— Tes amis « les plus chers »? c'est aimable pour nous, ce que tu dis là. Tu les as donc dénichés dans leur usine et tu t'en es toqué tout à coup, à ce qu'il paraît?

— Tu parles à tort et à travers, Noëlie; si tu avais la patience de m'écouter, tu aurais su que ce sont mes amis d'enfance.

— Elle était joliment tiède, ton affection pour eux lorsque nous étions à Hautefort, car tu ne nous en avais pas soufflé mot là-bas.

— J'ai eu grand tort et ils ont été assez bons pour me le pardonner, répondit Gildas dont

le front s'assombrit douloureusement. Allons, viens; je vais te faire faire connaissance avec eux, car ils se tiennent à l'écart par discrétion, tu le vois, et il serait impoli de les faire attendre.

— Mais je ne me soucie pas de les voir, moi! dit Noëlie d'un ton hautain et bref.

— Alors tu peux être sûre que je préférerai leur société à la tienne : je leur ai trop d'obligations pour les délaisser à cause de toi.

— Cède, Nol! regarde comme la petite fille paraît douce et gaie; regarde comme elle est gentille! marmotta Bénédict.

— Eh! je n'ai pas besoin de tes avis, surtout quand tu me parles comme ça dans l'oreille, ce qui m'est odieux, tu le sais. Allons, Gildas, fais-nous faire connaissance, puisqu'il faut en passer par là pour te voir.

— Je te préviens d'une chose, Noëlie, lui dit l'orphelin en la retenant avec une tranquille fermeté, car elle s'avançait déjà vers les jeunes Nivier qui se levaient pour lui faire bon accueil : sois polie avec eux; trop souvent je t'ai vue traiter d'une façon plus que leste les personnes qui ne te plaisaient pas. Avec mes amis, je ne veux pas qu'il en soit ainsi; tu entends? »

Noëlie contempla Gildas avec une stupéfaction profonde; était-ce bien le même garçon qui avait si souvent sympathisé avec elle? non moins

étonné, Bénédict les observait à travers son inséparable lorgnon.

« C'est convenu ! » répondit enfin la fillette d'un ton concentré.

Sans se soucier de son dépit à peine dissimulé, Gildas la mena vers ses jeunes amis. Odet fut si gai, si plein d'entrain, Mizelle si aimable et si gracieusement bonne, que l'on parut s'entendre à merveille. Ben était radieux. Pas de pinçons, pas de sarcasmes de la part de son petit tyran. Il n'en pouvait croire ses sens et regardait de temps en temps Noëlie d'un air incrédule, en se demandant si elle était malade.

Pendant ce temps, les Grandfert passaient par des surprises du même genre, en constatant la tendre intimité de Marthe avec Suzanne et en observant les marques de profonde estime manifestées par Mme de Brandas à M. Nivier. L'attitude passive du sportsman, se résignant à laisser faire ce qu'il traitait, à part lui, de « reconnaissance touchant à la folie » achevait de les plonger dans une sorte de stupéfaction.

Et lorsque, accoutumé à un sans-façon grossier avec son ancien précepteur, Bénédict, s'apercevant de sa présence, se mit à plaindre Gildas d'être tombé « sous le joug qui le faisait frémir jadis ! », la verte façon dont lui répondit ledit Gildas, le respect affectueux qu'il témoignait à

son précepteur, tout abasourdit le duuuuc et Noëlie par-dessus le marché.

La vue de Matithilde, arrivant sur la plage et se joignant aux enfants pour faire une promenade au bras de l'orphelin, acheva de pétrifier les Parisiens grands et petits. M. de Grandfert demanda à voix basse des explications à M. de Brandas, qui lui répondit les bras levés au ciel. Mme de Grandfert en fit autant près de Marthe, et la réponse lui fit réprimer un éclat de rire, tant elle la trouva absurde de « sentimentalité ».

Quant à Ben, il suivit la petite troupe d'un air absorbé, trébuchant sur tous les coquillages qu'il rencontrait et se demandant si c'était bien Gildas l'élégant, Gildas le vaniteux, Gildas l'égoïste, qui s'imposait ainsi une tâche qualifiée par lui, Ben, « d'atroce corvée ». Noëlie, après un regard investigateur jeté sur l'orphelin, sembla ne faire nulle attention à l'aveugle et causa comme si de rien n'était.

Ce fut seulement quand ils rentrèrent chez eux que la fillette interrogea Bénédict sur cette apparition « grotesque et embêtante ».

« Dame! il paraît que c'est sa vieille bonne, répliqua Bénédict. C'est elle qui a prévenu les Nivier de la maladie qu'a eue Gildas. On dit qu'elle le suivra à Paris et qu'elle ne quittera plus la maison.

— Ah çà ! mais cela tourne à l'hôpital.... Leur hôtel sera la succursale des Incurables. A-t-on jamais vu ! Gildas est devenu impossible, tu sais, Ben ! Entre ses Nivier et son aveugle, il m'agace.... Et puis, je ne resterai pas dans un taudis comme celui où nous sommes. Je ne suis pas accoutumée à manger dans de la porcelaine de paysan.

— Il paraît que cela s'appelle de la terre de pipe.

— Ce sera tout ce qu'on voudra, mais elle me dégoûte, elle me fait horreur ! Il n'y a pas un canapé dans la maison. Le salon a un ameublement de curé, et l'unique pendule du logis est détraquée. Pas plus tard que demain, j'exigerai qu'on file à Luc. Nous y serons convenablement, ne fût-ce qu'au Grand Hôtel, si toutes les villas sont louées, ce dont je doute. Nous aurons là l'avantage de ne plus voir l'entourage vulgaire et ennuyeux de Gildas et de pouvoir l'y attirer sans « les amis d'enfance », qui me portent sur les nerfs. Qu'est-ce que tu as ? pourquoi fais-tu des contorsions à présent, grand singe ?

— Nol, tu abuses !... Comment, Mizelle ne te plaît pas ? elle est jolie comme un cœur et quelle voix elle a !...

— Ne m'exaspère pas, Ben ! j'en ai plein le

dos de ta Mizelle, de sa frimousse et de son organe. Odet est gentil, je ne dis pas, mais il n'est bon à voir que sans sa sœur, qui pose pour l'ange incompris.

— Comme tu es injuste, Nol.... Aïe! tu me fais mal; je suis sûr que j'ai un bleu.... Oui, tu es injuste, continua courageusement Bénédict, tu me fais l'effet d'être jalouse de.... Oh là là! Vraiment, Noëlie, tu as des pinces de homard! »

Et l'infortuné garçon se sauva à toutes jambes, poursuivi de près par l'implacable compagne de ses jeunes ans.

Le brusque départ des Grandfert contraria M. de Brandas autant qu'il charma tout le monde. Il avait espéré que leur fréquentation rendrait à Marthe ses allures ordinaires, et il vit avec un étonnement humilié sa femme rester fidèle à ses simples toilettes, à ses habitudes sérieuses et tranquilles. Il alla donc s'installer aussi à Luc, sous prétexte d'être plus à portée de voir les chevaux à vendre dans les environs, et la petite colonie fut, à sa grande joie, délivrée des fâcheux qu'elle se préparait à subir. M. de Brandas venait bien de temps en temps montrer sa figure morose et contrariée, mais ces apparitions étaient rares et l'on jouissait d'autant plus des charmes de l'intimité que le temps des vacances prises par M. Nivier était près de finir.

Le manufacturier avait vu avec bonheur la contenance ferme et douce de Gildas avec les arrivants; celle de Marthe n'avait pas été moins rassurante pour l'avenir : aussi les en félicita-t-il chacun avec une amitié qui les toucha profondément.

Ces derniers jours de réunion furent calmes et empreints d'une mélancolie insurmontable. Odet et Gildas ne se quittaient plus. Mizelle les suivait des yeux, la tête appuyée sur l'épaule de son père, tandis que les deux amies échangeaient entre elles leurs pensées; l'une demandait des conseils; l'autre les donnait avec simplicité, non sans s'être récriée sur la trop haute opinion qu'avait d'elle sa chère Marthe. M. Nivier, silencieux et immobile, regardait, comme Mizelle, son fils chéri et son enfant d'adoption, le fils de son pauvre Marc, qui avait été l'unique amitié de toute sa vie. S'il n'avait plus l'orphelin sous sa garde, il avait su le ramener dans la bonne voie et il avait foi dans l'avenir.

Une lettre de Noëlie, demandant à Gildas de venir faire avec Bénédict une partie de plaisir, avait reçu une réponse négative formelle. Quelle idée à cette enfant insouciante de le priver, pour un amusement banal, des quelques instants heureux à passer près de ses excellents amis! Le seul moment où Gildas s'en séparait, c'était à

l'heure de sa promenade avec Matithilde, Odet étant pris alors par la correspondance d'affaires dont il s'occupait avec son père. L'avant-dernier jour du départ, l'orphelin avait donc pris, comme de coutume, le bras de l'aveugle et s'acheminait avec elle vers la plage, quand il vit avec étonnement apparaître au loin la silhouette efflanquée de Bénédict.

Le duuuuc était à la fois effaré et essoufflé.

« Mon cher, lui cria-t-il de loin, nous sommes dans une belle passe! Noëlie vient de se fouler le pied en montant cette grande roche, où tu peux l'apercevoir. Elle est pâle comme un navet et me tarabuste quand je veux la soutenir pour l'aider à regagner la voiture. Elle avait l'idée de te faire une surprise.. . Elle est jolie, la surprise!

— Oui, parlons-en! murmura Gildas consterné. Encore une invention de cette peste de fille!

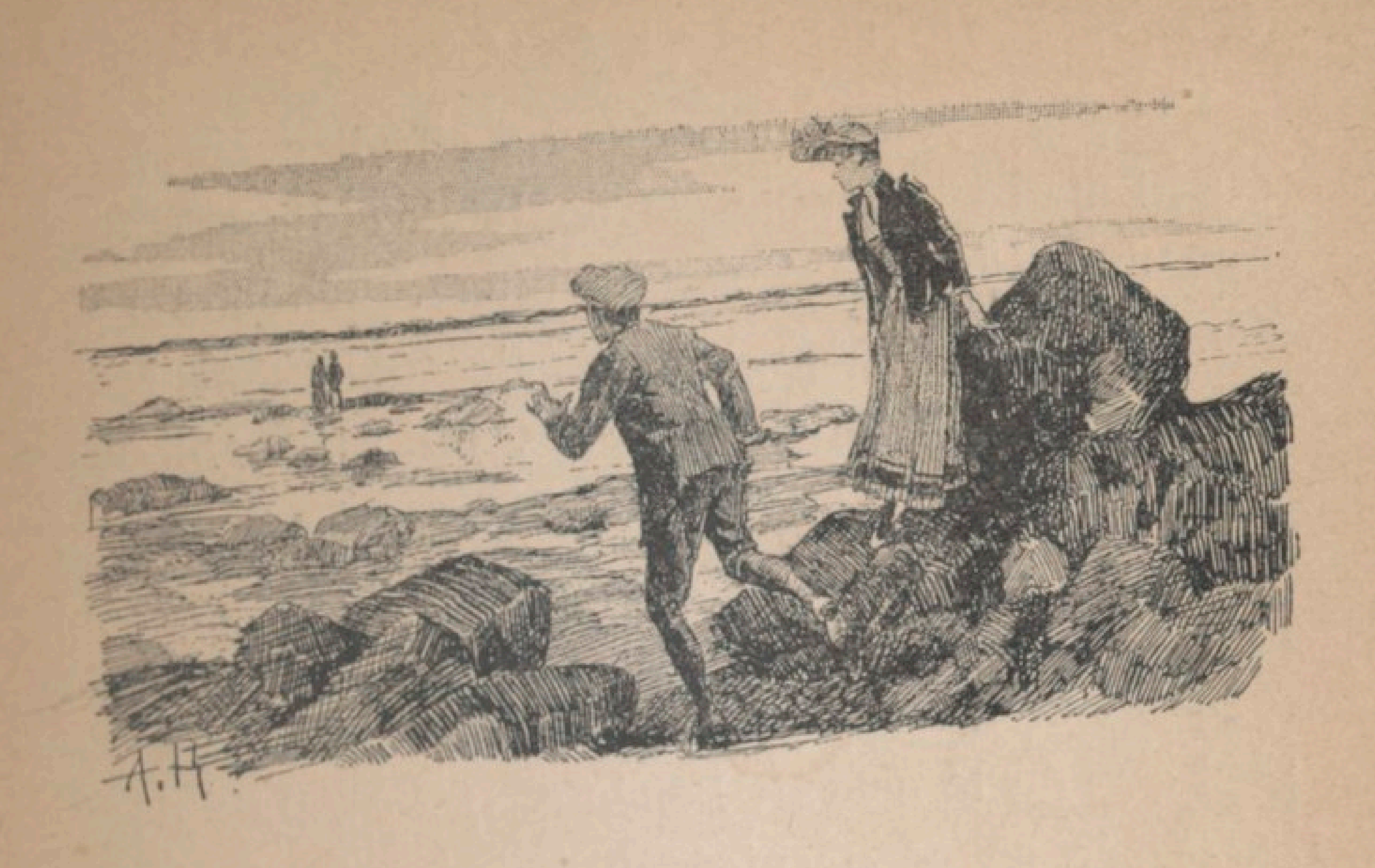
— Voyons, Gildas, vas-y, dit l'aveugle; je t'attendrai ici. D'ailleurs, le grand mal si nous ne nous promenions pas!

— En ce cas, charge-toi de Mathilde, Bénédict; elle te dira où il faut la conduire.

— En voilà une corvée! grommela l'égoïste; me voilà devenu chien d'aveugle, à présent! Maudite Noëlie! elle m'en fait voir de toutes les couleurs.... Si elle ne me pinçait pas si souvent, encore! »

Gildas n'avait pas entendu ces mots, qui lui eussent probablement fait changer de manière d'agir. Il disparut en peu d'instants, courant vers l'endroit indiqué.





X

Tromperie héroïque

Restés seuls, Bénédict regarda avec ennui la vieille aveugle qui attendait paisiblement son bon plaisir.

« Où allez-vous d'habitude? lui demanda-t-il en lorgnant de gauche et de droite avec sa distraction habituelle.

— Me promener sur la plage, monsieur, répondit Mathilde, se méprenant sur la question.

— A gauche ou à droite?

— Je ne sais pas trop;... à gauche, je crois.

— Allons à gauche, alors! soupira Bénédict en se résignant; j'espère que Gildas ne sera pas longtemps. »

L'aveugle prit le bras que lui offrait en rechignant le digne compagnon de Noëlie et ils s'acheminèrent lentement sur la plage. Bénédict se demandait bêtement où, car ils côtoyaient les roches qui longeaient la côte, en avançant de plus en plus vers la mer.

La marée montait avec lenteur, sans bruit, les flots clapotant entre eux.

Noëlie était beaucoup moins souffrante de son pied que ne le croyait Bénédict. Elle s'était débarrassée de ce dernier en le dépêchant vers Gildas afin de pouvoir faire à son aise « de la morale » à cet ingrat!

Tous les jours elle avait jaboté avec Bénédict, déblatéré avec ses parents et M. de Brandas, au sujet de l'entourage de Gildas, de Marthe, et des habitudes « populacières » qu'ils avaient prises. M. de Brandas y voyait un effet de la maladie, et l'on avait décidé en commun que des observations faites par Noëlie à son ami d'enfance agiraient sur Gildas et par lui sur sa tante. La fillette attendait donc l'orphelin avec confiance, riant sous cape de la figure que devait faire Bénédict en tête-à-tête avec l'aveugle, car elle les avait vus de loin se diriger bras dessus bras dessous vers la plage.

Elle feignait néanmoins la souffrance, se prétendit trop énervée pour marcher immédiatement

et commença, assise sur un tertre, à morigéner Gildas, debout devant elle. Tout en lui répondant avec un accent dans lequel se trahissait une impatience de plus en plus vive, le jeune garçon regardait machinalement du côté de la mer.

Tout à coup il fit une sourde exclamation, se redressa en fixant la plage d'un œil terrifié, et se prit à descendre la roche comme un fou.

« Qu'est-ce que cela signifie? grogna Noëlie oubliant sa prétendue foulure et le suivant de près; tu es poli, Gildas, de me planter là, à propos de rien.

— Malheureuse, ne me suis pas! cria Gildas en la repoussant avec force. La marée monte et ils sont en danger!

— « Ils »? qui, ils? demanda Noëlie, moitié effarée, moitié en colère.

— Eh! Mathilde avec Bénédict! » répondit de loin l'orphelin, qui semblait avoir des ailes.

La fillette resta clouée sur place.... Sans se rendre compte du danger, elle sentait l'inquiétude la gagner en voyant combien les promeneurs étaient éloignés, combien l'anse dans laquelle ils se trouvaient était profonde et combien la marée s'avançait, sournoise et à peine murmurante....

Ah! si elle eût appelé! Dans son effarement

elle ne songeait à rien qu'à regarder, encore et encore!

Gildas courait comme un désespéré. Il arriva hors d'haleine à côté de l'aveugle au moment où Bénédict, inquiet de voir la mer se rapprocher ainsi, ouvrait la bouche pour en faire l'observation.

« Me voilà! dit Gildas avec un feint enjouement; je reprends mon poste. Veux-tu me permettre de reconduire Bénédict pendant quelques pas, Matithilde? Il va rejoindre Noëlie tandis que nous resterons ici.

— Fais comme tu voudras », répondit l'aveugle en souriant.

Gildas saisit la main de Bénédict interloqué, l'entraîna à l'écart et lui dit d'une voix étouffée :

« Cours! tu as à peine le temps de te sauver;... préviens M. Nivier afin qu'il vienne en barque à notre secours. Dieu sait s'il arrivera à temps!

— Comment! que veux-tu dire? balbutia Bénédict effrayé.

— La marée monte,... elle va envahir l'anse tout entière....

— Viens avec moi, alors.

— Et Mathilde?

— Tant pis pour elle! A quoi bon te noyer avec elle lorsque tu peux te sauver?... Avec ça, tu sais encore à peine nager.

— Lâche ! répliqua l'orphelin avec un mépris écrasant, et dire que j'ai été un instant comme toi !... »

Sans ajouter un mot, il lui montra du doigt le chemin à suivre, et, lui tournant le dos, il rejoignit l'aveugle, qui l'attendait patiemment.

« Sais-tu, Matithilde? lui dit-il gaiement en la prenant par la main, j'ai une fantaisie !

— Laquelle, mon Gildas?

— C'est de monter sur la petite roche que tu viens de côtoyer avec Bénédict, afin d'avoir le plaisir d'admirer de tous côtés la mer qui nous environnera. C'est un spectacle que j'ai toujours eu envie de me donner. Si tu y consentais?.... »

Sa voix trembla légèrement malgré lui.

« Enfant ! ne veux-je pas tout ce qui te plaît? Mais cela ne prolongera-t-il pas notre promenade outre mesure?

— Non, non; d'ailleurs M. Nivier n'a-t-il pas sa barque, au cas où la marée tarderait à descendre?

— Il est donc prévenu?

— Oui, il est prévenu.

— En ce cas, je le veux bien; mène-moi à la roche....

— Nous y voilà.... Appuie-toi sur mon épaule ! Là. Assieds-toi sur le haut !...

— Merci. Que fais-tu donc en bas?

- Il n'y a pas assez de place pour deux, chère bonne. Je suis à tes côtés, néanmoins ; sois tranquille !

— Eh bien, est-ce beau ?

— Superbe !

— Es-tu content ?

— Oui.... Je t'aime bien, va !... »

Et en achevant ces mots, le pauvre enfant sentit la mer lui mouiller les pieds.

Tout en causant avec un calme plein d'héroïsme, Gildas regardait avec angoisse sur la plage. Il respira un instant en voyant Bénédict rejoindre Noëlie ; mais il s'aperçut avec effroi que celle-ci avait une attaque de nerfs et que Bénédict s'occupait d'elle, sans plus songer à prévenir M. Nivier. Et la mer gagnait du terrain ! Elle avait atteint la hauteur de sa poitrine ; .. il lui fallut des efforts surhumains pour se maintenir debout, cramponné à la roche lisse et glissante.

Il regardait sans cesse l'aveugle, tranquillement assise sur l'étroit rocher, afin de puiser dans cette vue chérie le courage qui lui était nécessaire ; il riait, l'infortuné, afin d'entretenir l'illusion de la pauvre femme abusée.

« Vraiment, Gildas, observa Mathilde, c'est un peu long de rester ainsi ; il faut aimer la mer comme toi pour cela.

— Allons donc, ma bonne ! tu n'as pas de



« Je suis à tes côtés. »

patience. Encore quelques minutes; je vois.... »

Une vague lui emplit la bouche.

« Tu vois? » répéta curieusement l'aveugle.

L'orphelin avait repris haleine.

« Je vois, dit-il avec un éclat de joie sauvage, M. Nivier arriver sur la plage;... il..., il cherche..., il nous aper....

— Pourquoi t'interrompre ainsi?

— J'étais... distrait.

— Espiègle, va! Vient-il nous chercher? Je le voudrais, car vraiment, Gildas, il doit être tard!

— Attends, ma bonne,... la barque vient.... Odet accompagne...; ne bouge pas, Mathitilde!... »

Encore une vague! Celle-là soulève et entraîne soudain l'aveugle effarée, emportant avec elle l'orphelin, qui l'a saisie avec angoisse.

Gildas, galvanisé, soutient Mathilde éperdue,... il l'encourage, il la conjure de s'appuyer sur lui; mais ses forces le trahissent, il disparaît avec elle!

Odet pousse un cri terrible! Lui et son père font force de rames. M. Nivier se jette à l'eau et ramène dans sa barque Mathilde à moitié évanouie. Odet s'est élancé vers l'orphelin, dont le corps inerte est ballotté par les flots; à force de soins on le ranime.

Odet, hors de lui, serrait dans ses bras l'hé-

roïque enfant qui, les lèvres blanches, parlait avec effort tout en essayant malgré sa faiblesse de ramer pour arriver plus vite. M. Nivier, profondément ému, avait ressaisi les avirons et faisait voler l'embarcation sur les flots.

« Ainsi tu me trompais, Gildas? balbutia l'aveugle, qui tremblait de tous ses membres. Ton silence eût pu causer ta mort, et tu t'y dévouais pour me sauver, malheureuse que je suis!

— Mais nous voilà hors de danger, Matilhilde, répondit l'orphelin en raffermissant sa voix altérée. Ne me gronde pas! Ma seule faute est de n'avoir pas encore appris à nager; c'est une leçon pour l'avenir et elle ne sera pas perdue.

— Ne regrettez rien, Mathilde, dit alors M. Nivier. tout en serrant la main de Gildas soutenu par Odet; son dévouement clôt dignement le dernier jour qu'il passe ici.

— Ah! ç'aurait été son dernier jour, peut-être! murmura Odet frémissant.

— Vous dites, monsieur Odet?

— Rien, Mathilde. Oh! quel bonheur de vivre!

— Quel bonheur de vivre pour se dévouer, répondit d'une voix profonde le manufacturier en serrant la main de Gildas, encore pâle et bouleversé. Nous arrivons; Odet, cours vite prévenir M. Juvin et....

— Oui, je comprends, papa! répliqua le jeune Nivier en sautant à terre.

— Que cherches-tu des yeux, Gildas? demanda le manufacturier.

— Noëlie et Bénédict.

— Ils se sont éloignés en nous voyant monter dans la barque.

— Je reconnais là leurs cœurs », observa Gildas indigné.

Ils débarquèrent, et l'on comprend de quelle façon l'orphelin fut accueilli par les pauvres femmes, tremblantes d'émoi.... Elles voulurent savoir en détail les péripéties du drame dans lequel il avait failli périr. La modestie de l'orphelin eut beau vouloir abréger ce récit, il fut complété par l'aveugle. Son illusion sur ce qui s'était passé était le plus beau titre de gloire de l'enfant, passé homme de cœur ce jour-là, car il avait fait ses preuves! Un noble orgueil brillait dans les yeux du manufacturier.

M. de Brandas, resté avec les Grandfert, déclarait avec aigreur que son pupille avait agi en don Quichotte, quand il eût été si simple de revenir avec Bénédict chercher le manufacturier et envoyer prendre l'aveugle, en signifiant péremptoirement à celle-ci « de se tenir tranquille ».

Au lendemain de cette grande émotion, il fallut

se séparer. Le matin de leur pénible départ, M. Nivier prit à part l'orphelin attristé.

« Je t'ai parlé jadis avant de quitter Hautefort, mon enfant, lui dit-il. Tu étais bien petit et cependant tu t'es souvenu de mes recommandations. Aujourd'hui elles seront autrement sérieuses et plus tendres encore, si c'est possible. Tu m'as prouvé ce que tu vaux à présent, Gildas. Reste dans cette voie. Travaille et dévoue-toi. Quelques mots de ton tuteur me tourmentent.... (Il s'arrêta, passa la main sur son front et n'acheva pas.) Je me trompe peut-être, continua-t-il en reprenant son calme. Quand il s'agit de toi, je deviens craintif comme ma douce Mizelle. Néanmoins je tiens à insister pour que tu fasses, aidé de M. Juvin qui t'est vraiment attaché, de fortes études, des études ayant un but déterminé, en vue d'une carrière qui te plaise. As-tu quelque goût spécial?

— Oui, répondit Gildas avec fermeté, oui, cher père.... Vous me permettez, n'est-ce pas, de vous appeler ainsi? Comme Odet, je désire devenir ingénieur. Me jugez-vous capable d'un travail suffisant pour être admis à l'École polytechnique? »

Le visage de l'industriel devint radieux.

« Ce serait le plus cher de tous mes vœux! s'écria-t-il avec une chaleur qu'il était bien rare de remarquer en lui. Parles-tu avec une entière

sincérité ou me dis-tu cela dans le but de m'être agréable?

— Mon désir est très sincère.

— Tu m'en donnes ta parole?

— Je vous le jure.

— Voilà qui va me consoler de tout et me faire supporter cette douloureuse séparation. Tu me récompenses de tous mes efforts pour t'être utile, Gildas. Merci, mon enfant, mon cher fils.... Maîtrise ton émotion. Tu vois que je domine la mienne et cependant elle est intense, crois-le bien. Mais nous devons nous contenir pour être à même de relever le courage de ces pauvres femmes, qui nous regardent, là-bas.... Approche, Odet, et réjouis-toi! Gildas veut travailler pour entrer à l'École, lui aussi.

— Vraiment? s'écria le jeune Nivier en accourant près d'eux. Tu as choisi la même carrière que moi, ami?

— Avec bonheur!

— Nous serons tous deux ingénieurs?

— S'il plaît à Dieu, nous le serons l'un et l'autre.

— Je vais annoncer cette bonne nouvelle à maman et aux autres, dit Odet en sautant au cou de l'orphelin.

— Nous te suivons, répondit M. Nivier en posant sa main sur l'épaule de Gildas.

— Vous souvenez-vous de la visite à Marsault? murmura celui-ci avec émotion.

— Blaise nous a rendu là un vrai service, mon ami. Sa rude appréciation a été pour toi un coup de fouet salutaire, ne le trouves-tu pas?

— Serrez-lui de nouveau la main de ma part quand vous le verrez. De longtemps, hélas! je ne pourrai le faire moi-même. Vous m'écrirez souvent?

— Et toi?

— Moi! répondit Gildas avec feu, moi, je.... Ah! ne souriez pas. Cette fois, je parle sans égoïsme. Chaque soir j'écrirai religieusement toutes mes actions, mes pensées, mes épreuves, mes luttes,... mes faiblesses, peut-être! et tous les mois je vous enverrai ces notes intimes afin que, de loin comme de près, vous voyiez clair dans ma vie. Désormais je ne deviendrai personnel que quand il s'agira d'accaparer les tribulations pour les éviter aux autres. »

L'orphelin se mesura à la hauteur de son père adoptif. Tandis que celui-ci entraînait vers la voiture sa femme et sa fille tout en pleurs, pendant qu'Odet s'attardait à faire ses adieux à son ami, Gildas souriait à tous, s'occupant à consoler Marthe et Mathilde, non moins affligées que Suzanne et Mizelle. Enfin, sur un regard attristé de son père, Odet va rejoindre sa famille.

« Au revoir à l'École! » murmure-t-il à l'oreille de Gildas.

L'orphelin veut parler, la voix lui manque; il broie la main de son ami.

« Va-t'en vite!... mon cœur se déchire! balbutie-t-il. Ah! si nous pouvions vous suivre!... »

Odet fait un effort,... il s'éloigne! La voiture part,... un sanglot soulève la poitrine de Gildas; ceux de ses compagnes lui répondent. Autour d'eux, les petits enfants se lamentent! Les pêcheurs, groupés plus loin, agitent leurs bonnets en signe d'adieu et de regret, tandis que leurs femmes se disent que jamais famille plus charitable n'est venue parmi eux. Le souvenir de Mizelle surtout reste pour eux comme le parfum d'une fleur, comme l'emblème de la grâce souriante, de la bonté ingénieuse. Elles se racontent d'une voix attendrie ses traits charitables. N'a-t-elle pas, dernièrement encore, veillé deux nuits pour vêtir de deuil une pauvre femme et ses trois filles qui venaient de perdre brusquement celui dont le travail était leur unique soutien? N'a-t-elle pas assuré leurs existences par des démarches faites avec un zèle infatigable? C'est un jour de deuil pour le petit village, car Mme de Brandas, si bonne elle aussi, s'en éloignera le soir.

Le sportsman arrive pour la chercher, visi-

blement ravi du départ des amis « vulgaires » dont sa femme et son pupille « se sont entichés ».





XI

Deux ermites parisiens

A Luc, Noëlie se félicite de revoir bientôt à Paris Gildas sans Mizelle, qui lui porte décidément sur les nerfs.

« Il y aura bien le Bélisaire en jupons, observe-t-elle à Bénédict qui pouffe de cette heureuse image, mais je pense qu'elle s'abstiendra de venir au salon. Dans tous les cas, Gildas viendra chez nous sans elle. A présent, allons à la gare voir les têtes des affligés. J'ai envie de leur porter une provision de mouchoirs pour étancher les ruisseaux dont le wagon va être inondé.... Ne ris pas si bêtement, Ben, tu me crispes!

— Aïe! encore un pinçon....

— Chaque fois que ce sera nécessaire. Viens donc!

— Mais, Nol, il est encore trop tôt.... Ah! pour le coup, je te défends de me claquer. Tu me traites comme un nègre!

— As-tu fini de crier? Monte en voiture et tais-toi. »

Le pauvre duuuuc obéit en rognonnant, et, les parents ayant suivi leur idole, on arriva promptement à la gare.

« Tiens! l'aveugle est avec vous dans le même compartiment? s'écria avec stupeur M. de Grandfert en apercevant les voyageurs restés dans le wagon, tandis que M. de Brandas seul était descendu pour leur dire bonjour.

— Ne m'en parlez pas! répondit avec désolation l'égoïste. Marthe est intraitable pour tout ce qui la concerne. J'espère la voir redevenir raisonnable à Paris. Je compte sur votre femme pour la distraire, lui faire reprendre goût au monde. »

Mme de Grandfert, voyant que personne ne descendait pour les rejoindre, s'était décidée à s'approcher du compartiment. Noëlie s'était résolument élancée près de Gildas. Bénédict se dandinait sur le seuil.

La fillette était un peu gênée. Au fond, elle était honteuse du rôle qu'elle et son souffre-douleur

avaient joué lors de leur visite à Lion et du malheur qui avait failli en résulter. Elle se remit en voyant le calme et l'urbanité avec lesquels ils étaient tous accueillis. A son étonnement mêlé de satisfaction, personne ne pleurait. Gracieuse et indifférente, Marthe causait avec la visiteuse.

« Dis donc, Gildas, demanda tout à coup Noëlie, tu ne m'en veux pas du bain que je t'ai fait prendre l'autre jour? »

Et elle le regardait attentivement en disant ces mots.

« Aucunement, répondit l'orphelin sans changer de visage, comme elle s'y attendait.

— Ah! c'est gentil à toi.... Tu aurais pu en être vexé.

— A quoi cela servirait-il? De ta part, rien ne m'étonne!

— Qu'est-ce que tu veux dire par là? s'écria l'irascible Noëlie pressentant une vérité désagréable.

— Il est inutile de te l'expliquer. Cela ne changerait pas ton caractère.

— Il n'est donc pas à ton gré, mon caractère?

— Certes non.

— Tu deviens un modèle de politesse, décidément. Tu as appris ces belles manières avec tes usiniers? »

Gildas, en entendant ces paroles, se retourna

brusquement vers la fillette, dont l'irritation se mélangea de crainte, car les grands yeux de l'orphelin flamboyaient.

« Je te défends, dit-il d'une voix sourde, je te *défends*, entends-tu, de dire un seul mot de personnes dont tu es incapable d'apprécier les admirables qualités.... »

« Ah! quelles drôles de figures vous faites tous les deux! s'écria Bénédict en les lorgnant. Nol, tu es rouge comme le homard du déjeuner. »

La fillette, outrée de cette remarque, sortit impétueusement du wagon et fondit sur le malheureux, qu'elle houspilla de telle sorte qu'il se sauva d'un seul trait jusqu'à la voiture, où il se blottit comme un chien battu.

Mme de Grandfert, occupée de sa causerie avec Marthe, n'avait entendu que vaguement le dialogue entre sa fille et Gildas. Soupçonnant quelque querelle enfantine, elle n'en fit que rire et suivit son idole, qui était allée rejoindre M. de Grandfert. M. de Brandas prit congé d'eux et remonta en wagon, tandis que Noëlie, sombre et farouche, se dirigeait vers la voiture où les attendait le triste Bénédict.

Trop politique pour heurter de front les obstacles qui lui déplaisaient, c'est-à-dire l'attitude et les opinions de sa femme (pour Gildas, il comptait le sermonner à Paris), le sportsman

affecta une langueur pleine d'indifférence et sembla ignorer la présence de l'aveugle, dont s'occupaient affectueusement tour à tour les autres voyageurs. On arriva sans accident, et le lendemain M. de Brandas n'eut rien de plus pressé que de mander Gildas et de lui dire sa façon de penser sur ce qu'il qualifiait « d'excentricités ».

Sa surprise et son dépit furent grands lorsque son pupille lui répondit avec une énergie pleine de feu.

M. de Brandas se vit, pour la première fois de sa vie, en face d'une résistance aussi polie qu'indomptable; battu de ce côté, il pensa à se faire du précepteur un auxiliaire docile à ses volontés. Mais là aussi il trouva à qui parler. M. Juvin déclara que sa tâche consistait à s'occuper des études de Gildas, mais qu'il se sentait incapable de remplir le rôle indiqué par le sportsman. C'eût été intervenir près de Mme de Brandas comme près de l'orphelin. Les convenances lui interdisaient donc une telle ligne de conduite.

Il fallut bien subir les conséquences du séjour à Hautefort. Marthe persista dans sa vie laborieuse, simple et tranquille. Elle se refusa net à donner des fêtes brillantes. Elle refusa non moins nettement de courir le monde. En revanche, elle était fort matinale, et, de même qu'à la campagne,

elle allait soulager les misères qui lui étaient signalées par les sœurs du quartier. De retour chez elle, la lecture, la peinture, la broderie absorbaient ses loisirs. En dehors de quelques visites indispensables, elle voyait fort peu de monde ; quelques gens sérieux (ennuyeux, disait M. de Brandas consterné) formaient son cercle intime, d'où étaient écartés poliment, mais inexorablement, les Grandfert, devenus furibonds. Et quelle mise! on l'eût confondue avec sa femme de chambre, de l'aveu du sportsman, tour à tour sombre et désolé. L'aveugle était sans cesse avec elle dans son cabinet de travail, Marthe tenant à la distraire par une causerie amicale pendant que Marianne était occupée à faire le service.

Et Gildas! Il tournait à l'ours, au savant indécrottable, suivant les dires grinchus de Noëlie. Il fallait presque, affirmait-elle à Bénédict, demander audience pour le voir, même chez lui. Et encore, il était flanqué, neuf fois sur dix, de son inévitable mentor! On ne pouvait plus le dérider, car tout ce qui l'amusait autrefois lui était devenu indifférent; il ne s'animait que lorsqu'on parlait de choses abstraites, il ne voyait plus que des gens sérieux. La conclusion de ces plaintes véhémentes était inévitablement des voies de fait qui faisaient hurler Bénédict.

Non, rien n'y faisait, car une correspondance

assidue échangée entre Paris et Marsault réunissait les pensées comme les tendresses, et leur faisait chérir leurs occupations respectives.

Gildas et Marthe voyaient par les yeux du cœur M. Nivier instruire brillamment son fils, tout en faisant prospérer son usine, devenue célèbre. Ils voyaient Mme Nivier, secondée par Mizelle, s'occuper de tous et être la providence du pays. Ils les voyaient cultiver leurs talents et perfectionner l'éducation de Mizelle, plus charmante que jamais. De son côté, la famille franc-comtoise lisait attentivement le « journal » de Gildas. Ils suivaient avec un intérêt profond sa vie et celle de Marthe. Ils constataient les progrès remarquables du jeune étudiant, progrès que M. Juvin, fier de son élève, signalait avec bonheur dans ses lettres à M. Nivier. Il leur semblait assister aux soirées de famille, tranquilles comme celles de Hautefort. On y parlait tour à tour le rude allemand, cette langue devenue douloureusement nécessaire, et l'anglais élégant, si pittoresque, dont la littérature vraiment exquise leur livrait ses trésors, fournis par l'inimitable Dickens et tant d'autres. Ils constataient dans toutes leurs lettres la fidélité de leur affection et le résultat du bien que leur avait fait leur réunion. Oui, ils voyaient tout cela, et ces douces visions les consolaient mutuellement de leur séparation prolongée.

M. de Brandas avait poussé de tels cris lorsque Marthe avait demandé de revoir Hautefort, qu'il avait fallu abandonner l'espoir de ce voyage rêvé. Quant aux déplacements d'été, le vaniteux égoïste n'avait pas été moins opposé à retourner à Lion, ni même sur aucune plage normande. Il exigeait des voyages soit en Suisse, soit dans le Tyrol autrichien, soit en Italie, soit en Angleterre. Si par cela même toute réunion des amis devenait impossible, vu la multiplicité des déplacements dans chacun de ces pays, d'un autre côté l'industriel voyait combien il était profitable pour Gildas de voyager dans les excellentes conditions où il se trouvait. Il en témoignait sa satisfaction prévoyante dans des lettres fréquentes, qui étaient pour l'orphelin une force et une consolation.

Marthe et Gildas étaient, sur ce point, d'une docilité qui étonnait M. de Brandas. Il ne se doutait pas qu'il était redevable de cette résignation à la famille Nivier. Suzanne, sous l'inspiration de son mari, conseillait en effet la soumission à son amie. L'autorité était à leurs yeux chose sacrée, et l'on ne devait jamais s'y soustraire ou la braver, quelque pénible qu'elle fût, lorsqu'elle n'allait pas contre les principes et contre la charité.

Si l'on ne pouvait rencontrer en voyage ceux que l'on aimait, on y voyait, en échange, ceux que l'on n'aimait pas. Les Grandfert, évincés

pendant l'hiver, se rattrapaient en été. Noëlie surtout était acharnée! Taquine par excellence, elle se plaisait à observer la figure agacée de Gildas, devenu trop poli pour la rembarrer quand elle le contrariait, mais visiblement assommé de sa présence, de ses bavardages, de ses médisances et de ses allures de plus en plus insupportables. Ne voulant s'occuper de rien que de son piano, car ses succès flattaient sa vanité, elle en était arrivée à un degré de despotisme tel qu'elle pleurait de rage lorsqu'il pleuvait au moment où elle voulait se promener.

On conçoit qu'avec une telle compagne, la vie de Bénédict fût loin d'être couleur de rose. Il était abandonné plus que jamais aux Grandfert, la chanoinesse, devenue impotente et maniaque, ne voulant plus s'en occuper et le leur ayant confié pour un temps indéfini.

Ils avaient une manière à eux de voir les pays que visitaient les touristes. Gildas finissait par s'en amuser. M. Juvin en riait avec lui. Invariablement tout était laid, bête et ridicule, hommes et animaux, villes et campagnes. Quand il y avait du soleil, on étouffait. Quand le temps était couvert, on gelait. Les costumes étaient affreux; la langue, barbare et impossible à parler. Rien n'était beau qu'à Paris; rien n'était bon qu'à Paris; hors Paris, point de salut!

Et Noëlie, appuyée par le duuuuc, ne se contentait pas d'émettre ces opinions à voix basse. Non! il lui fallait dire cela partout et tout haut : en wagon, où elle bâillait; à l'hôtel, où elle grognait; dans les excursions, pendant lesquelles on n'entendait que sa voix aigre, accentuée par les cris de Bénédict houspillé par elle.

« Quels moustiques! disait confidentiellement Marthe à Gildas.

— Quel contraste avec Odet et Mizelle! » répondait l'orphelin non moins excédé.

Le triomphe de l'idole fut troublé pendant une excursion en Suisse. Montée sur une mule moins entêtée qu'elle, Noëlie s'obstina à lui faire suivre une route abandonnée, prétendant qu'elle allait au raccourci; elle exigea donc que son guide ahuri fît prendre à sa monture ce chemin détestable.

Les Grandfert, ne se souciant pas de l'y suivre, y envoyèrent Bénédict, soi-disant pour la protéger; on entendit bientôt de grands cris à mi-côte. Chacun leva la tête et l'on vit paraître le guide, suant à grosses gouttes, pendu sur la bride de la mule, qui semblait avoir pris le mors aux dents. L'amazone, éperdue, s'agitait comme une folle. Derrière elle accourait Bénédict, sans chapeau, les cheveux hérissés, et trottant furieusement sur sa bête, qui caracolait autant que l'autre.



Noëlie s'obstina à faire suivre à la mule une route abandonnée.

« C'est pas Dieu possible! s'écria le guide-chef pétrifié devant ce spectacle. N'y a pas de bête plus douce que Malvina; faut qu'on l'ait rudement tapée pour lui faire prendre une allure pareille!... et Charlotte aussi?... C'est la fin du monde, quoi! »

Les Grandfert piaillaient de la route, autant que leur fille sur les hauteurs. Perdant la tête, Noëlie se jeta à bas de sa monture et roula comme une bille sur la pente, heureusement gazonnée, au bas de laquelle la fillette se trouva dans les bras du sportsman ahuri.

« Hé, là-bas? qu'est-ce qui se passe donc? beugla le guide-chef.

— Pardienne! la demoiselle était endiablée à piquer Malvina, hurla d'en haut son compagnon. Le jeune monsieur en a fait autant avec Charlotte.... Tiens! il a fichu le camp!...

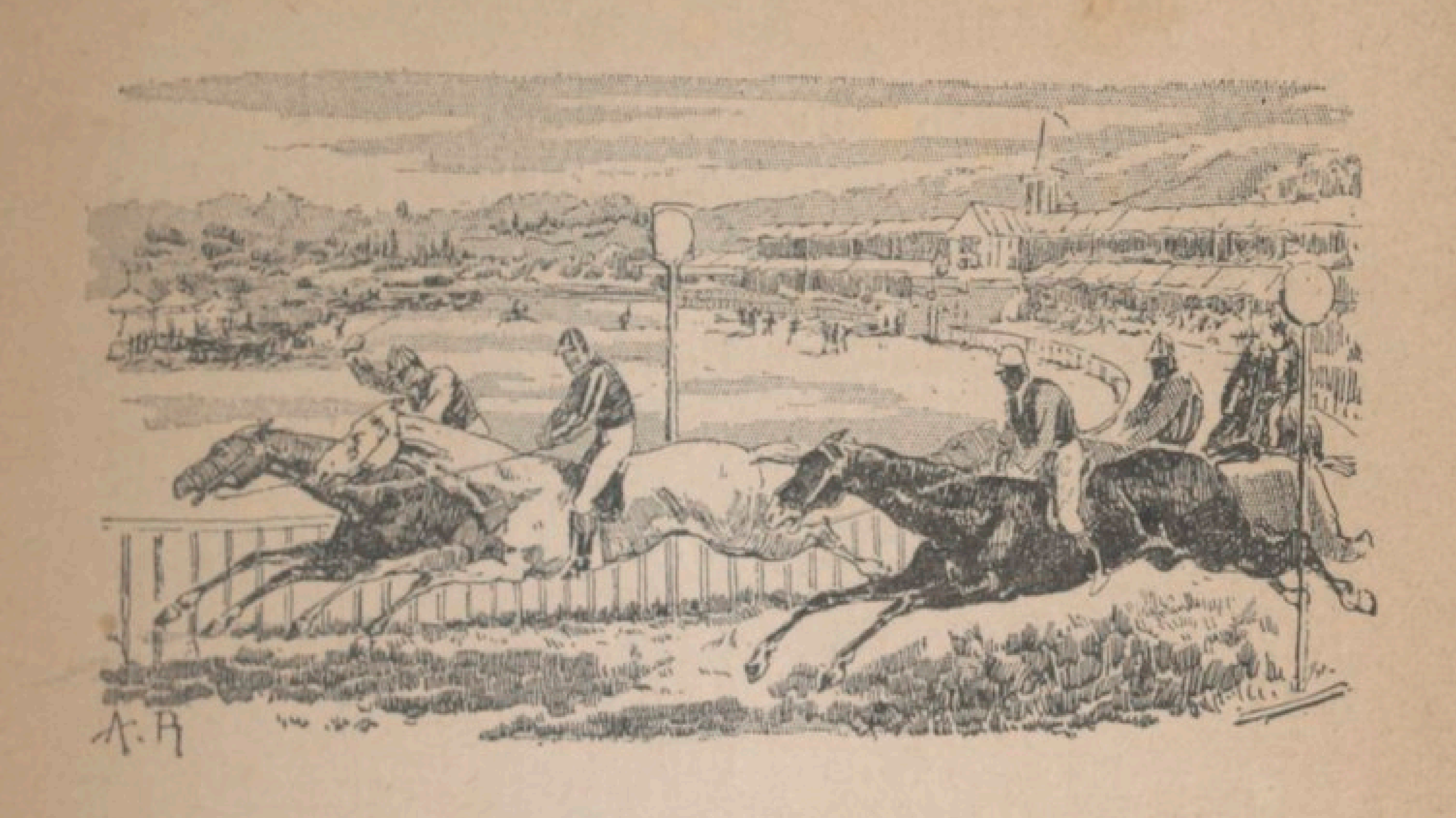
— Pristi! cria un gros homme qui suivait la cavalcade; on ne tombe pas comme ça sur le dos des gens, monsieur.... C'est inouï! vous avez cassé mes lunettes! »

Bénédict, cramponné à la perruque du touriste, l'écoutait, les yeux fixes, encore tout éperdu de la descente fantastique due à une gambade extravagante de Charlotte.

Devant ce double résultat d'une grotesque aventure, on riait sous cape tout en faisant respirer des sels à Noëlie, furieuse comme une

guêpe, et tout en époussetant à tour de bras le pauvre duuuuc, qui était blanc comme un farinier. Le résultat eut cela de bon que la fillette, honteuse de ces chutes ridicules, s'observa davantage et ne se hasarda plus à n'en faire qu'à sa tête... du moins en voyage.





XII

Faiblesse et repentir — A Polytechnique

« Il est incroyable, Gildas, que tu n'aies jamais voulu t'occuper de ton écurie de courses, dont les succès constants ne sont dus qu'à mes constants efforts. C'est peu aimable pour moi, car enfin c'est pour toi que je travaille, en somme! »

Ce reproche était fait par le sportsman à Gildas, debout et prêt à sortir.

L'orphelin a dix-huit ans. Grand, élancé, l'air sérieux, il réalise toutes les espérances de ceux qu'il aime.

Pendant ses deux ou trois apparitions à Paris, M. Nivier a constaté les beaux résultats d'une

instruction exceptionnelle, couronnée par des examens plus brillants les uns que les autres. Jamais, jusqu'alors, Gildas n'a dévié d'un pas dans la ligne des devoirs que lui a tracés la tendresse austère de l'industriel.

« Vraiment tu me peines! continua M. de Brandas en se gantant. Que te coûterait-il de m'accompagner aujourd'hui? justement je vais aux courses; ton cheval Phénix, le bijou de ton écurie, va courir tout à l'heure. Tout Paris se passionne pour lui, et toi seul ne verrais pas ton triomphe? Ce serait honteux! Mon mail est en bas; je t'emmène, n'est-ce pas?

— Mais, repartit Gildas en hésitant, je ne sais si ma tante....

— Ta tante est à quêter pour je ne sais quelle œuvre, dans je ne sais quelle église. Ta vieille bonne est avec elle. M. Juvin, parti je ne sais où; toi, qu'as-tu à faire de si pressant?...

— J'allais à une conférence, entendre....

— Au diable l'orateur! Dimanche est jour de repos : pourquoi n'en pas profiter? que t'en coûte-t-il de me faire ce plaisir? »

Jamais M. de Brandas n'avait été si pressant. Son pupille craignit de le blesser par un refus persistant et le suivit, quoique à contre-cœur. Le sportsman, triomphant, monta sur le siège et y appela d'un geste le jeune homme. Sur la bar-

quette de derrière étaient deux domestiques en grande tenue.

« Vois comme Paris est en fête, continua l'égoïste en faisant prendre à son superbe attelage une allure de plus en plus rapide. C'est une chose délicieuse de voir filer ces belles bêtes, que j'essaie aujourd'hui en ton honneur. Sais-tu que Bénédict monte son coureur aujourd'hui?

— Comment! il s'occupe déjà de sport?

— Déjà? tu es charmant! Il a vingt ans. Il est parfaitement apte à diriger ses affaires. La mort récente de la chanoinesse (quelle vieille peste!) l'a rendu libre et l'a mis dans une belle situation. Il fait bien d'en profiter.

— Hum!

— Oui, je te comprends, jeune Spartiate! tu dédaignes ces choses-là, toi; je l'admets si tes goûts ne t'y portent pas, mais comme passe-temps, concède-moi que c'est fort agréable. »

Gildas n'était pas insensible, en effet, aux charmes d'une excursion, et les regards admiratifs jetés parmi la foule sur le mail ne laissaient pas de lui plaire. Dans ces dispositions d'esprit, il se laissa docilement entraîner par Noëlie qui semblait guetter son arrivée.

« Voilà une bonne surprise! s'écria-t-elle; viens vite, nous allons luncher en voiture, et nous boirons au triomphe de ton coureur. »

L'orphelin se laissa emmener, suivi par M. de Brandas qui riait sous cape. Autour d'eux passaient et repassaient des groupes élégants. Noëlie était saluée par tous; on se pressait autour d'elle, car son esprit caustique, ses reparties amusaient les oisifs, déjà attirés par son luxe bruyant et ses allures tapageuses. Gildas le remarquait et se sentait flatté de l'attention persistante qu'elle lui accordait.

Les courses commencèrent. Le cheval appartenant à l'orphelin était supérieurement monté; il remporta le premier prix, battant de plusieurs têtes ses adversaires, y compris Bénédict. Le duuuc sortit de là contusionné et rompu, pour s'entendre rire au nez par Noëlie, plus railleuse et plus méprisante que jamais pour lui.

Gildas, animé par le bruit, les vivats, le champagne que lui versait la jeune fille rieuse et maligne, Gildas s'était peu à peu monté à l'unisson de ceux qui l'entouraient. Il portait des toasts avec Noélie, oubliait l'heure et tout ce qui n'était pas amusement et plaisanterie. La tête embarrassée, il se laissa conduire par son tuteur à un dîner de sporstmen, où il retrouva Bénédict et M. de Grandfert. Le repas acheva ce que la matinée avait commencé. Gildas se grisa, joua, perdit, se querella avec son partner et fut ramené dans un état déplorable à l'hôtel, par

M. de Brandas qui riait de cette escapade et qui appelait cela « dégourdir son pupille ».

A son retour, l'orphelin, qui ne reconnaissait plus personne, se laissa mettre au lit par quelqu'un qu'il regardait sans le voir et dont le visage exprimait la douleur et l'indignation.... Il s'endormit ensuite d'un sommeil de plomb, et à son réveil la même personne se trouvait à son chevet.... Mais cette fois les fumées du vin étaient dissipées et le jeune homme se souleva avec une exclamation de stupeur et de joie en reconnaissant M. Nivier!

« Oui, c'est bien moi, lui dit alors le manufacturier avec tristesse; moi qui ai dû éloigner Odet pour ne pas lui faire apercevoir l'état lamentable dans lequel tu étais hier soir, Gildas. J'ai prétexté une indisposition exigeant pour toi un repos absolu, et il attend anxieusement à l'hôtel le moment de te revoir.

— Mon Dieu! quelle honte!... murmura Gildas en cachant sa figure dans ses mains.

— Nous étions venus hier à quatre heures pour te chercher, continua M. Nivier du même ton lent et accablé qui déchirait le cœur de l'orphelin. Tu n'y étais pas. Interrogé par nous, le domestique nous a répondu que tu étais à une conférence. Un sourire involontaire m'en a fait douter. Je l'ai pris à part et, en insistant, j'ai

appris la vérité. Je me suis abstenu de la faire connaître à mon fils....

— Oh! merci! balbutia le jeune homme sans oser lever la tête.

— J'ai voulu te voir revenir à toi avant de te quitter. A présent, je vais chercher Odet et te le ramener. Cache-lui ce qui s'est passé, je t'en prie; quand tu seras disposé à recevoir mes observations à ce sujet, tu m'en avertiras par lettre, car nous repartons ce soir. »

Gildas retint avec force le manufacturier, qui se levait pour s'éloigner.

« Que ce soit sur-le-champ, je vous en conjure, lui dit-il d'une voix suppliante. Voulez-vous me permettre de vous faire ma confession? »

Un geste d'assentiment lui répondit. L'orphelin raconta alors avec une franchise pleine de douleur le résultat fatal de la déplorable insistance avec laquelle son tuteur l'avait entraîné dans un milieu perverti.

Quand il eut terminé ses aveux, Gildas regarda craintivement le manufacturier. Il se rassura en sentant la loyale étreinte de celui dont il avait craint de perdre l'estime.

« Sans vouloir caractériser ce que vient de faire là M. de Brandas, dit M. Nivier, j'aime à croire, Gildas, que cette expérience te prouve combien est il nécessaire de ne céder en rien aux exigences

d'un monde dangereux à fréquenter; tu ne peux qu'y perdre le fruit de tes longs efforts pour arriver au but ambitionné par toi. Sois plus ferme, en sachant mieux apprécier ce que coûte un moment de folie. Lorsque ton éducation sera achevée, tu pourras, tu devras même aller parfois dans le monde; un savant ne doit pas être un sauvage et il est nécessaire de montrer aux autres que tu sais bien porter ton grand nom.... Assez sur ce sujet. Mme de Brandas t'attend avec impatience. Je vais la mettre au courant pendant que tu t'habilleras. Ta bonne n'en sait rien, les gens non plus. M. de Brandas n'a pas intérêt à parler, surtout après la façon dont ta conduite lui montrera ton juste mécontentement.

— Ah! que vous êtes bon! soupira Gildas en lui serrant la main avec reconnaissance.

— L'indulgence est la qualité qui va de pair avec l'expérience, mon pauvre enfant. N'avais-tu pas prévu quelques faiblesses à m'avouer? les voilà. Efforce-toi de n'en plus commettre. Je me souviens de Lion, d'ailleurs; l'enfant qui riait devant la mort pour épargner l'angoisse à une infirme, cet enfant-là peut faillir,... il se relèvera toujours, j'y engagerais ma foi d'honnête homme! »

Il sortit en faisant un signe amical au coupable repentant. Gildas s'habilla rapidement et couru

chez sa tante, où il reçut un tendre pardon qui redoubla ses remords et sa gratitude. L'arrivée de l'aveugle, venant naïvement savoir si la migraine de son cher enfant était passée, força l'entretien à devenir calme. Lorsque Odet, tout joyeux, se précipita dans le salon pour revoir son ami, suivi par M. Nivier souriant, Gildas sentit avec bonheur que le mauvais rêve était fini et qu'il rentrait dans la vie honnête et digne pour laquelle il se sentait né.

Le reste du jour fut charmant. M. de Brandas, embarrassé de la façon (trop tragique selon lui) dont avait été prise l'équipée de son pupille, ne parut pas à l'hôtel, ce qui ne contribua pas peu à mettre tout le monde en joie.

M. Juvin, aussi bon, aussi paternel que M. Nivier, accompagna Gildas lorsque celui-ci reconduisit ses amis au chemin de fer. Les adieux furent tout particulièrement cordiaux de la part de l'industriel, très émus de la part de Gildas; l'un avait pardonné, l'autre en rendait grâces.

Lorsque le jeune homme et son mentor eurent perdu de vue le train qui emportait Odet et son père, ils se regardèrent et Gildas indiqua du doigt l'horloge de la gare qui marquait minuit.

« Hier, à cette heure-ci..., dit-il avec effort.

— Aujourd'hui l'heure est aux bonnes résolutions, répondit amicalement M. Juvin en pre-

nant le bras de son élève. Profitez de la leçon, Gildas, et ne faites plus de concessions de nature à vous faire fâcheusement entraîner. Si jamais vous recommenciez.... »

Il se tut, car le jeune homme s'était arrêté et le regardait en face, et avec quel regard !

« On est sujet à se tromper à tout âge, mon ami, acheva-t-il gravement. Non, Gildas, vous ne recommencerez pas. »

Certes la leçon était bonne, car elle était amère, bien amère ! L'orphelin en sentit longtemps l'influence délétère et dut redoubler d'énergie pour se soustraire aux rêves malsains que faisait parfois son imagination fougueuse et troublée....

Il sut se dompter. Il sut, courbé sur ses livres, repousser les appels séduisants d'un monde qui l'eût éloigné de l'étude et de son but ; il arriva ainsi au jour où, après un dernier effort, il fut admis à l'École ; son ami y entrait en même temps que lui.

. . . .

Chaque médaille a son côté brillant et son côté néfaste. Ce fut une douleur pour Gildas de quitter sa tante, sa vieille bonne, son dévoué professeur, son tranquille réduit ; d'échanger sa liberté contre un joug tout militaire, et de s'installer dans une école où il allait avoir à re-

doubler de zèle dans son travail. L'orphelin se sentit, en outre, gêné, intimidé par ses compagnons inconnus.

Habitué à un isolement presque complet (car à part Odet il n'avait eu aucun ami de son âge, Bénédict ne comptant pas pour lui), il fut décontenancé devant les regards scrutateurs; en outre, il entendait des chuchotements qu'il supposait être plutôt malveillants, et cela non sans quelque raison.

Odet, par contre, était fort bien accueilli. Son nom était connu, honoré dans l'industrie : aussi avait-il été immédiatement populaire. Quant au *marquis* (car tel était le titre de famille des Hautefort), il était en suspicion et mis à l'écart. Son maintien embarrassé le desservait auprès de ses camarades, de plus en plus railleurs.

Le jeune Nivier s'aperçut vite de tout cela et voulait parler aux autres, afin de faire connaître et mieux apprécier son ami. Mais Gildas le conjura de n'en rien faire.

« Il me serait pénible, lui dit-il, de ne pas gagner l'estime motivée de mes camarades; ils verront mon zèle au travail et mes efforts pour gagner leur sympathie. Un trait d'enfant courageux ne prouve pas qu'on soit homme de mérite. Ton amitié plaidera d'autant mieux ma cause qu'elle sera silencieuse et fidèle. »

Odet céda, mais avec peine, car l'ostracisme dont était frappé *le marquis* pesait à son cœur. L'approbation de son père le détermina encore plus que les prières de l'orphelin.

« Gildas n'a pas tort, avait-il déclaré à son fils. Laisse-le prouver à tes camarades sa valeur morale. Les événements ne tarderont probablement pas à le leur faire profondément estimer. »

Le matin de sa première sortie de l'École, le polytechnicien reçut un billet laconique de son tuteur le priant de venir directement chez lui. Il s'y rendit, en priant l'industriel de l'accompagner, car tous deux se défiaient du sportsman égoïste, après la façon dont il avait voulu entraîner Gildas dans une vie dissipée.

Odet entra chez Mme de Brandas, tandis que ses compagnons allaient chez le tuteur de Gildas.

Ils furent frappés de sa pâleur, de son désordre et de son air accablé. En les voyant entrer, il se leva en repoussant des papiers épars sur son bureau.

« Viens, Gildas, dit-il. Je ne suis pas fâché de voir M. Nivier t'accompagner ici. Il t'aidera à préparer ma femme au coup cruel..., au coup terrible qui la frappe comme moi!...

— Qu'arrive-t-il donc? demanda anxieusement le jeune homme, tandis que son tuteur retom-

bait assis en se cachant le front dans ses mains crispées.

— Il arrive... que je suis ruiné!.. N'as-tu donc pas entendu parler du krach, ces jours-ci? Confiant dans la société qui vient de tomber entièrement, j'y avais mis mes valeurs, toutes mes valeurs! J'espérais tripler ma fortune;... hélas! je l'ai à demi perdue! »

Et l'égoïste sanglota tout haut, tandis que les auditeurs se regardaient consternés, après l'avoir considéré avec indignation.

« Pauvre Marthe! bégaya M. de Brandas, tout en guettant du coin de l'œil son pupille; il lui faudra quitter cet hôtel que nous aimions tant,... vivre je ne sais où;... nous en mourrons!...

— Quitter cet hôtel, je ne le permettrai pas,...

— Comment cela?

— Je vous l'achète.

— Mais il vaut un million et tu n'as que six cent mille francs de capitaux.

— Vous oubliez l'écurie de courses. Elle en vaut quatre cent mille. Vous m'approuvez, n'est-ce pas, père? demanda-t-il tout bas à M. Nivier, qui lui serra la main avec chaleur; ma tante est pour moi une seconde mère et je dois lui prouver mon dévouement. Eh bien, mon oncle, pourquoi cet air désolé? Ne consentez-vous pas à cet arrangement?

— Certainement si...; je te saïs gré de ta pensée affectueuse, mais, mais....

— Mais quoi?

— Quelle douleur pour moi de ne plus m'occuper de ton écurie!... Je la regardais comme à moi, Gildas! c'était mon orgueil, ma passion, ma vie!... quel coup terrible! Si..., si tu vendais Hautefort pour la garder? »

M. Nivier fit une exclamation en haussant les épaules. Gildas bondit.

« Préférer une écurie au château de ma famille! s'écria-t-il, l'œil en feu : vendre le tombeau de mon père pour des chevaux et des jockeys.... Ah! mon oncle, comment avez-vous pu trouver le courage de me le proposer?

— C'était dans ton intérêt, Gildas, reprit l'égoïste d'un ton plaintif. L'écurie rapporte; elle rapporte beaucoup sous ma direction. La terre ne rapporte rien. Il ne s'agit pas d'ailleurs du caveau de famille. Nous le réserverions....

— Pas un mot de plus là-dessus! interrompit péremptoirement l'orphelin. Arrangez-vous de façon à cacher ces changements à ma tante. M. Nivier aura la bonté, j'espère, de vous aider dans tout cela en mon nom; je vais immédiatement, puisque je suis majeur, lui donner ma procuration à cet effet.

— J'approuve la conduite de Gildas, dit alors

M. Nivier gravement. En particulier, la vente de l'écurie. Ce doit être la première chose à faire. Je sais, par Mme de Brandas, que Bénédict désire l'acheter et j'y vais de ce pas.

— Pourquoi tant de hâte? demanda l'égoïste d'un air lugubre.

— Pour liquider une affaire d'importance majeure et couper court à des instances fâcheuses, répliqua le manufacturier d'un ton qui fit baisser la tête à l'égoïste. Remarquez qu'en restant dans l'hôtel vous pourrez continuer à y vivre honorablement sans charge de loyer, car c'est ainsi que tu l'entends, je suppose, Gildas.

— En effet, répondit le jeune homme, dont l'affectueux sourire répondit au sourire attendri de M. Nivier.

— Partons alors. »

Ils quittèrent l'égoïste, le laissant demi-content, demi-affligé. Brandas avait prévu la générosité de son pupille et spéculait tranquillement afin d'en profiter au jour fatal de l'échéance, mais il avait espéré lui faire substituer la vente de sa terre à celle de son écurie de courses, et cet échec le remplissait d'amertume. Il eût tâché d'entraver cette affaire, s'il n'avait redouté la clairvoyance de M. Nivier, pour lequel il éprouvait une terreur mêlée de répulsion. Tout se passa donc au gré de Gildas et du manufacturier, mais au plus mal,

dans l'opinion de l'égoïste de plus en plus dépité. Bénédict, enchanté de la proposition qui lui permettait de briller d'un nouveau lustre aux yeux vaniteux de Noëlie, s'empressa d'acheter cette écurie célèbre, peuplée d'illustrations chevalines. Il la paya à beaux deniers comptants, et ce fut de cette façon étrange que Gildas se trouva propriétaire d'un superbe hôtel qui lui rapportait peu de chose pour le moment et dont il espérait ne toucher le revenu total que le plus tard possible.

Toutes choses conclues, M. Nivier le prit à part et le regarda avec un mélange d'affection et d'inquiétude.

« Avec tout cela, lui dit-il alors, sais-tu le revenu qui te reste?

— A peu près, cher père. J'aurai ce que rapporte l'hôtel en plus de ce que rapporte Hautefort.

— En as-tu fait le compte?

— Non, mais qu'importe! je ne tiens pas à la richesse.

— Les réparations du château exigent presque tout ce que donne la terre, et cela pendant près de dix ans, je te l'ai déjà dit. Si tu te résignais à laisser la grosse tour en ruines....

— Oh! jamais. C'est de là qu'est venu le signal sauvant tout un corps d'armée en 1870.

— C'est vrai.... Eh bien donc, tu ne peux toucher que le rendement de la petite ferme près du village.

— La ferme dont le revenu est attribué à Matithilde?

— Dame oui! répondit le manufacturier en observant Gildas.

— Alors Hautefort ne me rapportera rien du tout; c'est plus simple....

— Mais, Gildas....

— Père, ne m'approuvez-vous pas? Moi, je dépouillerais ma chère aveugle de cette somme nécessaire à son entretien, à ses petites fantaisies, à ses nombreuses charités (car elle est généreuse, Matithilde)! A cette idée, le cœur me soulève....

— Ah! *moi, je!* va ton train et laisse-moi t'embrasser. Certes oui, je t'approuve, mon enfant... et je suis fier de mon élève, *moi*....

— Tout est donc pour le mieux, dit gaiement Gildas.

— Va donc, mon fils, et que Dieu te protège, car tes vues sont grandes, grandes comme ton cœur! »

De ce jour, le jeune homme mit une nouvelle ardeur au travail. Ses camarades s'en étonnaient en continuant « leurs railleries : Ce marquis, tout riche qu'il est, n'aurait pas plus de zèle quand il

s'agirait de gagner son pain », se disaient-ils parfois entre eux.

Gildas souriait en les entendant et n'en piochait que de plus belle.





XIII

Une visite au parloir — Fraternités nouvelles

« Pardon, monsieur, où est le parloir, sans vous commander?

— Informez-vous plus loin.

— Dis donc, Mathilde, nous avons eu tort de venir ici; nous allons nous perdre dans ces cours et ces bâtiments.... Il aurait mieux fallu laisser madame écrire à M. Gildas pourquoi elle ne pouvait pas venir.

— Que tu es poltronne, Marianne! il y a du bon monde ici, j'en suis sûre, puisque mon Gildas est si content d'y être. Avançons et renseignons-nous; vois-tu quelqu'un?

— Oui-da ; voilà un beau jeune monsieur, habillé tout comme M. Gildas, qui vient de notre côté.

— Eh bien, appelle-le.

— Je n'oserais, ma cousine ;... vrai, j'ai honte !...

— Alors je vais le faire, moi. Monsieur, monsieur !...

— Vous cherchez quelqu'un, madame ? demanda avec bienveillance le polytechnicien délibérément interpellé par l'énergique Matithilde.

— Oui, monsieur ; je voudrais aller au parloir voir un de vos camarades dont je suis la vieille bonne.

— Je vais moi-même de ce côté, madame ; veuillez me suivre.

— N'allez pas trop vite, je vous en prie, monsieur, car je suis aveugle.

— Aveugle !... pauvre femme ! Donnez-moi le bras, madame, et laissez-moi vous guider. Qui voulez-vous voir ici ?

— Gildas, monsieur, mon Gildas chéri.... Ah ! pardon ! j'oubliais d'ajouter son nom de famille ; il s'appelle d'Hautefort.

— Hein ! vous parlez du *marquis* ? demanda le jeune homme en s'arrêtant tout à coup.

— Tiens ! on est bien cérémonieux ici, observa l'aveugle en souriant ; à la maison il est bien rare qu'on lui donne son titre,... il est si simple, mon Gildas !... et si bon et si brave ! Ah oui ! brave



« Laissez-moi vous guider. »

et bon!... il l'a bien prouvé, le jour où il m'a sauvé la vie avec tant d'héroïsme.

— Vraiment! Oh! racontez-moi cela, je vous en prie! s'écria l'élève en faisant signe de s'approcher à plusieurs de ses camarades qui étaient non loin.

— Je le veux bien, monsieur... C'est un si grand bonheur pour moi de faire connaître le dévouement de mon enfant bien-aimé! »

Et l'aveugle raconta avec une simplicité émue ce qui s'était passé jadis à Lion, sur la plage. Entraînée par sa tendresse, elle parla ensuite du dévouement de Gildas pour sa tante Marthe....

A peine avait-elle terminé qu'un hourra assourdissant la faisait tressaillir. Sans lui laisser le temps de s'informer de ce tapage inattendu, les jeunes gens l'entourèrent, la complimentèrent et l'entraînèrent, pleins d'enthousiasme, vers Gildas qui paraissait au loin et à qui l'on amena en triomphe sa vieille bonne. Marianne, ahurie, s'accrochait de toutes ses forces au tablier de sa cousine.

« Gildas, mon camarade, voilà ta chère aveugle! dit la voix vibrante de l'élève rencontré par Matithilde. Nous savons, grâce à elle, de quoi est capable ton admirable dévouement, et nous sollicitons ton amitié, en te demandant pardon de t'avoir méconnu jusqu'ici!.. »

Entouré de ses camarades, Gildas ému, balbutiant, ne savait comment leur témoigner sa gratitude pour les marques d'attachement qu'il en recevait. L'entrée d'Odet, suivant son père qui venait le voir, fut accueillie par des acclamations bruyantes.

« Ah! tu viens à propos! s'écria un polytechnicien; tu manquais à la scène qui vient de se passer ici. »

Mis au courant par un groupe empressé, M. Nivier se tourna gaiement vers Gildas qu'Odet félicitait chaleureusement.

« Comme ça, Mathilde t'a trahi? lui demanda-t-il.

— Mon Dieu, oui.

— Eh bien, ma foi! elle a joliment bien fait.

— Ainsi, Gildas, tu es loin d'être riche, comme nous le croyions? observa affectueusement un de ses camarades.

— Ah! sur ce point, silence, je vous en conjure! L'excellente Mme de Brandas, à qui je suis redevable de tant de bontés, doit ignorer ce qu'il en est. Je la connais! Sa fierté souffrirait sans cesse de recevoir quoi que ce soit, même de son enfant d'adoption. Je ne veux pas non plus qu'elle rougisse de son mari. Gardez-moi le secret, mes amis : ce sera la meilleure preuve d'amitié que vous puissiez jamais me donner.

— Ne crains rien, *marquis*, répliqua Odet d'un ton ferme et doux : le peuple est trop fier de toi pour ne pas te seconder en cela, comme en tout. Te voilà enfin connu ici. Cette idée me fait du bien, car désormais....

— Oui, désormais c'est à la vie, à la mort! » achevèrent des voix chaudes et frémissantes.

De ce jour Gildas fut pleinement heureux. Marthe, en voyant son appartement assiégé par des polytechniciens les jours de sortie, mit une bonté parfaite à les accueillir, puis à les inviter. L'hôtel devint promptement une sorte de succursale de l'École. Il y avait à la disposition des jeunes gens un fumoir, un salon de lecture, un salon de musique même, et ces jours-là il y avait table ouverte pour ceux dont les familles étaient en province. Ils trouvaient chez leur ami le foyer qui leur manquait. M. de Brandas désertait invariablement le logis pour se réfugier soit chez les Grandfert, soit à son cercle; là il gémissait de ce qu'il qualifiait d' « envahissement populacier ».

Que de fois une remarque de Mme de Brandas fit tressaillir ceux qui l'entouraient, et les faisait regarder Gildas avec émotion!. . Mais ils respectaient trop le noble motif qui l'avait fait agir pour ne pas lui tenir parole, et Marthe ne sut la vérité que de longues années après, alors qu'il fut impossible de la lui cacher davantage.

Matithilde trônait comme une reine parmi les jeunes gens; ils la trouvaient profondément sympathique; sa tendresse maternelle pour Gildas, celle de l'orphelin, si pleine de respect, les avaient vivement touchés. Mais quand ils surent par Gildas sa conduite si touchante pour le sauver, leur enthousiasme pour ces deux braves cœurs devint un véritable fanatisme. L'aveugle dut choisir entre vingt bras pour la promener les jours de sortie dans le jardin de l'hôtel, et Matithilde devint populaire dans l'École, où l'on parlait d'elle comme d'une illustration qui leur appartenait à tous.

Les vacances approchant, Mme Nivier vint à Paris et invita Marthe ainsi que Gildas à venir les voir à Marsault. Elle savait déjà que M. de Brandas avait fait ses préparatifs pour passer ces deux mois chez un ami de son cercle, laissant sa femme et Gildas s'arranger comme ils pourraient et faire ce que bon leur semblerait. Mme de Brandas allait accepter avec joie, quand un regard troublé de Gildas la fit hésiter.

« Qu'y a-t-il, mon ami? demanda avec surprise M. Nivier, venu avec sa femme. Marsault ne te plairait-il plus?

— Ah! père, je l'aime autant qu'Hautefort, vous le savez; mais c'est que laisser Matithilde seule, même à Hautefort....

— Te moques-tu de moi? notre invitation à Matithilde est déjà faite et, qui plus est, acceptée. Si donc tu tiens à ne pas la quitter, il te faut venir avec elle.

— Sot que je suis!. . Pardon mille fois,... je craignais qu'elle ne vous gênât un peu; la maison n'est pas grande, et je....

— Allons, *moi*, *je*, tais-toi! Qui m'a bâti un poltron pareil? est-ce qu'on ne pouvait pas l'agrandir, cette maison?

— Et l'on dit que les femmes sont bavardes! interrompit Mme Nivier en regardant son mari d'un air de reproche. Qui donc m'avait recommandé le silence? qui donc disait ces temps-ci : « Surtout, pas un mot à nos amis sur les changements que je viens de faire! »

— Il y a donc du nouveau là-bas? demanda vivement l'orphelin.

— Hum! hum! curieux! tu verras ça; il fallait bien organiser une petite installation pour Matithilde.

— Quoi, c'est pour elle? Ah! père, que de remerciements ne dois-je pas vous faire! S'occuper d'elle, c'est plus et mieux que s'occuper de moi.

— Silence, *moi*, *je*!... Non, non, gamin, je ne dirai plus un mot. Regarde comme ma femme se moque de moi! C'est une honte, Suzanne! tu abuses de ma position.

— Je te pardonne, répondit gaiement Mme Nivier : n'as-tu pas été muet sur le principal?

— Ah! cette fois, c'est toi qui trahis, ma chère! A mon tour de rire à tes dépens; à mon tour de te faire trembler en disant....

— Je vous le défends bien! interrompit Marthe à laquelle n'échappait pas le trouble soudain de son amie. Soyez généreux! Pour ma part, je demande à jouir de la surprise complète, sinon je reste ici.

— Voilà qui me ferme la bouche.

— A présent, dit Suzanne, fixons le jour du départ. Mizelle m'écrit lettre sur lettre et se déclare abandonnée si nous tardons à lui revenir.

— Je suis prêt, s'écria joyeusement l'orphelin.

— Moi aussi, ajouta sa tante.

— Pour Matithilde, je l'ai laissée assise sur sa malle, attendant notre appel, acheva M. Nivier. Il est deux heures; le premier train part à sept heures un quart. Une nuit en chemin de fer est bien vite passée, n'est-ce pas? J'envoie un télégramme à Mizelle et nous serons à Marsault demain pour déjeuner et pour recevoir....

— Mon ami!

— Ah! qu'allais-je dire, sapristi! Merci, Suzanne! Eh bien, où donc est fourré Odet? Ah! le voilà qui accourt. Vite, réunissons les bagages et en route!

« En route!... » Il faut avoir travaillé toute une année vingt heures sur vingt-quatre comme les deux polytechniciens pour comprendre la joie folle, l'enivrement causé par ces deux simples mots : être libres! retourner dans leurs chères campagnes, s'y trouver avec tous les leurs! jouir à la fois des charmes de la famille, des délices de la réunion et du bien-être moral et physique.... Quelle espérance réalisée! Odet faisait mille folies en apportant valises et provisions à l'omnibus qui devait les emmener. Gildas était positivement grisé par la perspective de deux mois d'un bonheur parfait. Il courait après son ami, se disputait avec lui à qui se rendrait le plus utile, et son beau visage, pâli par la fatigue, resplendissait comme à Lion autrefois. Quant à Mathilde, elle avait exigé qu'on la fît monter en voiture avant même de s'occuper des bagages; elle prétendait que cela gagnerait du temps et qu'elle ne voulait pas risquer de faire manquer le train. Pour lui complaire et la tranquilliser, on partit une bonne demi-heure trop tôt, et l'on alla choisir un wagon où on la casa, enfin rassurée sur l'impossibilité de désappointer Mizelle, qu'elle aimait tendrement.

Il fut impossible aux jeunes gens de fermer l'œil de la nuit. Tout en respectant le sommeil de leurs parents et de l'aveugle, dont la tête repo-

sait parfois sur l'épaule de Gildas, ils causaient tout bas de mille choses: de l'École, des camarades devenus autant d'amis, du pays natal, des réparations urgentes commencées au vieux manoir, de l'usine....

A cet endroit de leur entretien animé, l'orphelin s'interrompit brusquement.

« Connaissais-tu les changements dont ton père m'a dit vaguement quelques mots? lui demanda-t-il. Ignorais-tu, comme moi, l'agrandissement de Marsault? Je t'en parle sans vouloir rien savoir de plus, car je respecte le mystère dont la bonté de tes parents a voulu s'entourer en cette circonstance. Je vois à l'expression de ton visage que tu es du complot! Tu ris,... allons, tant mieux! ma tante et moi serons seuls à être surpris; Matithilde aussi, quoique ne pouvant voir ce que lui ménage la délicate sollicitude de tes..., de nos chers parents. Vrai,mon frère,je suis trop heureux! qu'ai-je donc fait pour mériter de tels amis?

— N'as-tu pas été docile à la voix du devoir, mon ami? N'as-tu pas courageusement lutté contre tes défauts? N'es-tu pas resté fidèle à ta promesse d'être occupé, utile, afin de faire honneur à ta patrie comme à ta famille?

— Fidèle! répéta Gildas devenu soucieux. Non, je n'y ai pas été fidèle! Odet, sache-le : un jour....

— N'achève pas! je sais tout.

— Comment? quand donc as-tu découvert...?

— L'indiscrétion d'un domestique me l'a révélé. A présent, Gildas, je te dois une confidence à mon tour. Dans la nuit à laquelle tu viens de faire allusion, tu avais perdu une forte somme.

— Hélas oui! je m'en souviens.

— Onze mille francs.

— Qui te l'a dit? balbutia Gildas atterré.

— Celui qui t'avait gagné cette somme, parbleu! J'ai été le trouver, d'accord avec mon père, et je la lui ai payée de ta part.

— Eh quoi! ce n'est pas....

— Ton tuteur se prétendait gêné et voulait entrer en pourparlers au sujet de la dette contractée par toi. Tu penses bien que nous n'entendions pas que l'on discutât sur une chose intéressant ton honneur. Je venais de toucher un petit héritage, juste la somme qu'il te fallait. Nous nous sommes disputés, papa et moi, à qui aurait le plaisir de payer ton partner, mais tu sais comme je suis entêté, et j'ai fini par l'emporter, à force d'instances.... Gildas, voyons! ne te mets pas dans cet état-là, frère! Si je te le dis à présent, c'est pour que tu saches à quoi t'en tenir vis-à-vis de ton tuteur et surtout vis-à-vis du joueur qui t'avait décavé. Vrai! j'ai été si content de te rendre ce petit service....

— Tu appelles « petit service » un bienfait semblable? Et ta délicatesse n'y avait jamais fait allusion.... Jamais un reproche sur cette honteuse folie qui te coûte si cher!

— Peux-tu comparer une misérable somme au bonheur d'obliger un ami? Pour moi comme pour mon père, l'argent est un moyen, non un but. Il ne doit servir qu'à soulager la misère, à venir en aide au talent nécessiteux et à donner un coup de main à ceux que l'on aime. Tu n'en ferais donc pas autant pour moi, frère?

— Tu sais bien que si! dit l'orphelin d'une voix entrecoupée. Ah! mon ami, je ne serais pas digne de toi si j'avais honte de me sentir ton obligé. Tu me permettras cependant de m'acquitter....

— Je ne te permettrai rien du tout. Je te dirai à présent que je préfère changer de conversation, d'autant plus que tous les dormeurs s'éveillent. Bonjour, mesdames, bonjour, papa, salut à Mathilde. Je ne suis pas fâché de voir le jour paraître. Cela facilitera notre déjeuner. J'ai une faim de loup, moi!

— Très bien, *moi, je*, dit sa mère en souriant. Je crois qu'il y a écho, et nous allons faire honneur aux provisions de Marianne.

— Mais il y en aurait assez pour un régiment! » s'écria Mme de Brandas, en aidant son amie à déballer la valise qui les contenait.

Cette réflexion fit éclater de rire Odet et son père. Un geste suppliant de Mme Nivier arrêta cette inexplicable hilarité et l'on se mit à déjeuner en causant avec entrain.

La figure à la portière du wagon, les polytechniciens regardaient avidement les sites qu'ils connaissaient et admiraient depuis leur enfance. En approchant de la gare, leurs yeux se troublèrent, car ils apercevaient Mizelle et, près de la jeune fille, un groupe d'ouvriers qui poussaient de joyeuses acclamations à leur aspect.

Comment descendit-on de wagon? comment les voyageurs se trouvèrent-ils sur la place de la gare, fêtés, entourés, Dieu sait comme! c'est ce dont aucun d'eux ne put jamais se rendre compte.

« Eh oui! les voilà, nos polytechniciens! répondit M. Nivier à Blaise, devenu alors contremaître. Tiens, Gildas, reconnais-tu ton « camarade » d'autrefois?

Un vigoureux serrement de main fut la réponse du jeune homme.

« Bravo! s'écria Blaise. La poigne d'autrefois est restée la même... avec quelque chose de plus par-dessus le marché.

— Tout est-il prêt là-bas? lui demanda vivement le manufacturier.

— Tout, patron; ne craignez rien. Nous y avons passé la nuit; nous avons travaillé ferme sous la

direction de mam'selle Mizelle, qui a pour commander une aussi bonne tête que vous! et, dame ce n'est pas peu dire!

— Flatteur! dit en riant M. Nivier. En voiture, alors, et marchons bon train. »

Tous montèrent dans le grand omnibus de famille, hors Odet qui grimpa sur le siège. Les ouvriers s'empilèrent dans une carriole et l'on partit pour Marsault....

Quel beau temps! quel soleil radieux! quels éclats de rire! quel entrain charmant! parfois un détour de la route permettait à Gildas d'apercevoir de loin son cher Hautefort; chaque fois son cœur ému battait à se rompre.

Mais, remarque étrange, il lui semblait y apercevoir quelque chose de particulier,... comme des arceaux, des guirlandes,... des gens en habits de fête, allant çà et là d'un air affairé... et puis... eh bien! quels sont ces uniformes semblables au sien?

L'orphelin se frotte les yeux.

« Que vois-je donc là-bas? murmure-t-il à M. Nivier assis à côté de lui. On dirait qu'une partie de mes camarades est à Hautefort.

— Tu as la berlue! répond péremptoirement le manufacturier; tu aperçois sans doute quelques soldats en congé. N'est-ce pas, Mizelle?

— Oui, papa; je les ai déjà vus hier à leur

arrivée et je sais qu'ils voulaient se pr
de ce côté-là.

— C'est donc cela! s'écria le jeune homme.

— Gildas, nous arrivons! » annonça triomphalement Odet, les yeux fixés sur Marsault.

Ah! les jolis pavillons! Mais la demeure est plus que doublée! L'aile de gauche est destinée à Mme de Brandas et à Matithilde; l'aile de droite, à Gildas et à Odet. Les pièces nouvelles sont décorées avec un goût plein de simplicité. Une serre relie le tout. Une serre pleine de fleurs et d'oiseaux, une merveille, un rêve!

« Ça, c'est le domaine de Mizelle! annonce M. Nivier qui les conduit partout d'un air radieux. A présent, déjeunons avant de repartir.

— De repartir! s'écrièrent Marthe et Gildas en se regardant; pour aller où?

— Vous ne voulez donc pas revoir Hautefort aujourd'hui? leur dit la douce voix de Mme Nivier.

— Ce serait cruel pour Mme Revon et pour Silvain! ajouta vivement Mizelle.

— Ils nous attendent?

— Parbleu! s'ils nous attendent, repartit Odet. Certes nous sommes attendus par eux... et par d'autres, et en trépignant, encore! Dame! papa, c'est la vérité, vous le savez bien; ne me faites pas de gros yeux, car cela me trouble pour manger.

— Gildas, ne t'étrangle pas! observa M. Nivier avec une bonté pleine de sollicitude : tu manges trop vite.

— C'est la faute d'Odet! remarqua Mizelle d'un air de reproche. Il n'y a pas moyen d'avoir confiance en lui, Maman! il nous trahit à chaque instant....

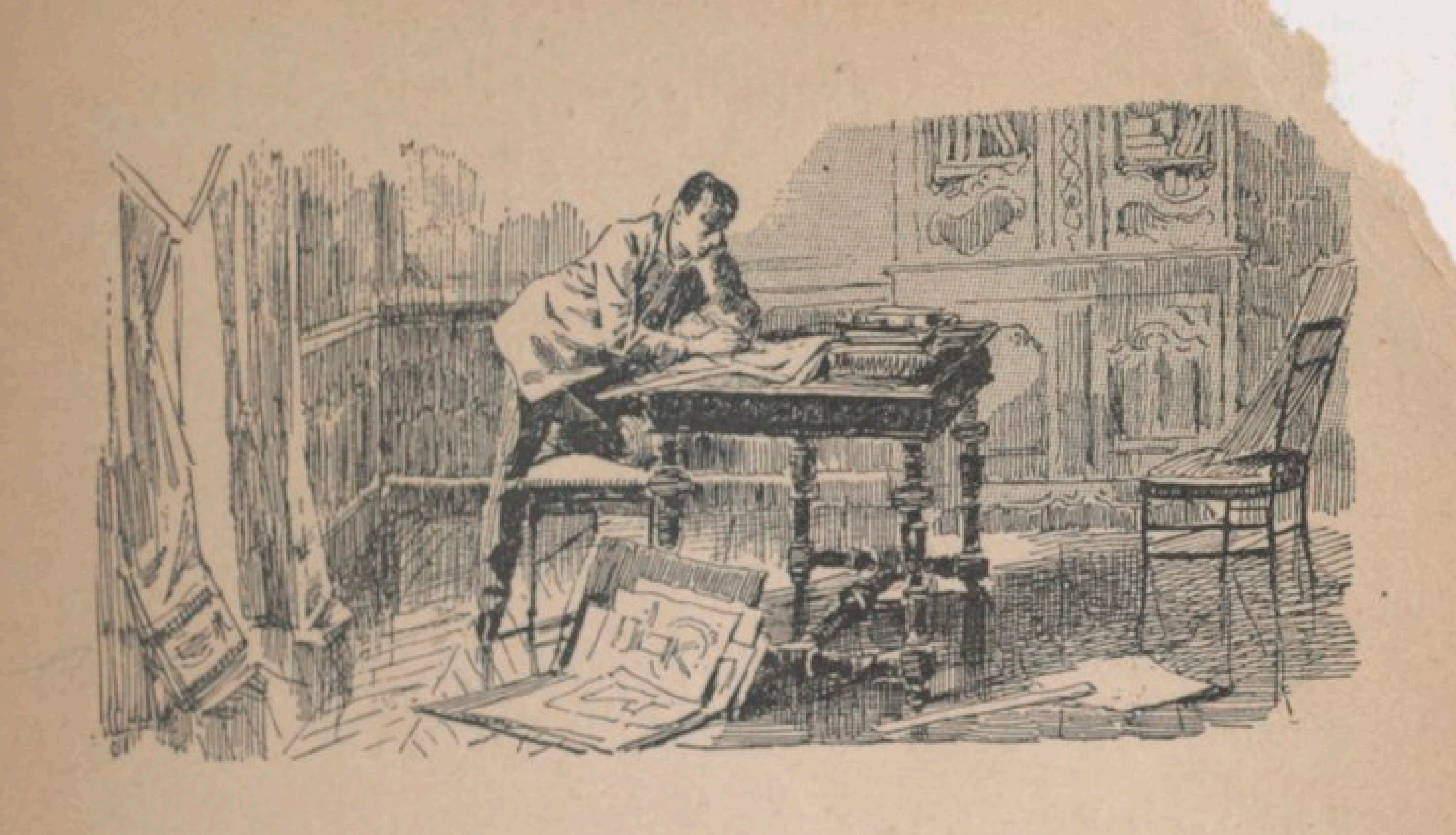
— Silence, petite fille, et mettez votre chapeau. Me permettez-vous de conduire les chevaux, papa?

— Oui, mais pas de façon à nous verser, sous prétexte d'arriver quelques minutes plus tôt.

— Soyez tranquille! Maman, je vous charge de Matithilde au cas où Gildas serait trop ahuri.

— J'y veillerai », répliqua sa mère, tandis que Gildas et Marthe se regardaient de nouveau avec surprise.





XIV

Jours de joie, jours d'épreuves et jours de triomphe

Oh! qu'il est doux de parcourir la route chère et familière à Gildas, cette route menant au pays qui l'a vu naître; chaque buisson, chaque repli de terrain lui apparaît comme un ami perdu et retrouvé. Son âme est tout entière dans ses yeux. On s'arrête dans la vallée et il va s'agenouiller à l'endroit où l'a conduit jadis l'ami fidèle qu'il retrouve encore ce jour-là à ses côtés. Autour de lui, tous sont graves et recueillis. Un silence solennel règne en ce lieu de repos. La brise se joue dans les feuillages et incline les fleurs qui ornent l'endroit où dorment les parents

.ie Gildas. On voit que des mains pieuses ont veillé sur ces plantes, pour honorer ceux qui aiment des cœurs fidèles.

« Viens, Gildas, murmure avec douceur le manufacturier; là-haut aussi, l'on nous attend. »

L'orphelin se relève en silence et s'appuie sur le bras d'Odet dont les lèvres tremblantes lui sourient. Cette émotion, faisant pressentir celle qu'il prévoit sans la connaître, lui ôte ses forces. M. Nivier se charge de Matithilde, qui rayonne, depuis qu'il l'a mise au courant de la surprise projetée.

Un arc de triompbe, des guirlandes!... comme tout cela est frais, gracieux et joli! Sur le perron, « les soldats en congé »!... un groupe de polytechniciens, parbleu! ceux dont le défaut de famille eût rendu les vacances tristes et difficiles à passer sans l'excellent M. Nivier.

« Je te présente mes hôtes, Gildas, annonça-t-il joyeusement tandis que le jeune homme, d'abord pétrifié, s'avançait avec bonheur pour leur faire accueil à tous. Ils tenaient à voir Hautefort; fais-leur-en les honneurs avant de revenir avec eux à Marsault. Eh oui, à Marsault! L'usine est hospitalière et sait se tirer d'affaire pour recevoir des amis. Une de nos salles a été transformée en dortoir; une autre sert de cabinet de toilette. Quant au salon, le nôtre sera à eux comme à

nous ; ils comptent bien, en outre, envahir l'appartement de leurs camarades pour y lire, y écrire et y travailler à leur guise. Cela va-t-il bien ainsi ? »

Une acclamation retentissante répondit à ce speech rempli d'entrain ; chacun se dispersa ensuite, qui sur les terrasses, qui dans les prairies, qui dans les vieux bâtiments, tandis que Gildas, Marthe et Matilhilde accueillaient Mme Revon, son frère et Silvain, escortés des principaux habitants du petit bourg.

Ah ! comme Hautefort savait être gai à l'occasion ! Ses vieux murs se drapaient coquettement de leurs grands lierres comme une grande dame dans un manteau de cour. Les hirondelles frôlaient les arrivants de leurs ailes veloutées, ainsi que l'on accueille de vieilles connaissances, et le chien fidèle, délivré de sa chaîne et mis en belle humeur, jappait autour de son jeune maître d'une voix éteinte, fêtant son retour après avoir pleuré son départ.

Ce fut toute une affaire de rassembler ces jeunes têtes folles assoiffées de grand air, de courses et de gaieté. Pour en venir à bout, il ne fallut rien moins que la patience obstinée du manufacturier aidé de Silvain, qui prit sa consigne au sérieux. Et que l'on ne croie pas qu'il fût secondé par Odet ni même par Gildas. L'un

était invisible, l'autre introuvable! On les dénicha enfin dans l'ancienne chambre de Mathilde, gravement occupés à passer en revue les vieux joujoux de l'orphelin et... oserons-nous le dire? à s'en amuser!

Et quel retour! et quel spectacle que celui de cette vaste table au milieu de laquelle trônait patriarcalement le manufacturier en face de sa femme, non moins charmée que lui! Pour eux, ce jour de fête était l'ample récompense de bien des jours de souci, de solitude et de labeurs pénibles. De telles joies honorent ceux qui les ressentent, car les belles âmes seules savent les savourer.

Au dehors, les ouvriers, en fête eux aussi, portaient des toasts à la famille qui leur procurait depuis tant d'années un honnête labeur.

A côté d'eux, leurs femmes faisaient chorus et les petits enfants joignaient leurs voix innocentes aux leurs pour acclamer leurs chers patrons, infatigables bienfaiteurs.

Décrirons-nous ces deux mois de vacances? elles passèrent comme un songe, laissant à tous un souvenir impérissable de joies pures, de gaieté constante et d'affection partagée. Elles reposèrent délicieusement les âmes aussi bien que les corps, car les mâles conseils de M. Nivier étaient de ceux qui rendent meilleurs et plus forts.

Comme Gildas se sentait riche dans sa situation amoindrie! riche en tendresses, riche en courage, riche en espérances, riche en résolution.

La seconde année de l'École lui permit de déployer ses brillantes facultés, et bientôt son admission comme ingénieur des Ponts et Chaussées fut un fait accompli. Est-il besoin de dire qu'Odet parvint au même but que son ami?

Quoique la réputation de Gildas fût des meilleures comme sérieux et comme capacité, il ne put trouver d'emploi qui lui convînt. Il avait décliné l'offre d'association faite par M. Nivier relative à Marsault; il savait bien que la présence de son ami était largement suffisante pour l'usine et il était décidé à ne pas abuser de leur générosité amicale. Il leur déclara donc qu'il désirait trouver une situation à l'étranger, lui permettant d'utiliser ses facultés et de mener à bien, plus tard, des travaux ayant pour but des améliorations dans l'industrie.

Une idée lui tenait surtout au cœur, une idée qui le hantait jour et nuit! Il était loin, le temps où il jouait, insoucieux et frivole, avec Noëlie et avec Bénédict! L'une était devenue la fleur des pois de l'élégance excentrique; l'autre, délivré des pinces redoutables de la fillette, posait pour être l'arbitre du sport et le pilier de son cercle.

L'œil fixe, l'air absorbé, parfois harassé, Gildas

pâlissait sur ses livres et amoncelait les cahiers d'études; le jour le surprenait souvent, acharné à son travail et ne pouvant s'en arracher.

Ce fut une époque pénible! le temps s'écoulait sans que Gildas arrivât à la solution du problème qu'il creusait. En lutte avec l'inconnu, comme Jacob avec l'ange, il ne se tint pour battu que le jour où il dut tristement se dire qu'il était impuissant à terminer les études relatives à sa découverte.

Il accepta alors une mission lointaine qui devait le retenir en Amérique un temps indéfini.

Lorsqu'il annonça cette nouvelle à Marsault, le concert de plaintes et de reproches qui lui arriva l'attendrit sans ébranler sa résolution. M. Nivier partit immédiatement pour Paris, tout exprès pour lui faire une scène et lui signifier qu'il n'entendait pas lui laisser faire un pareil coup de tête.

« Ce n'est pas un coup de tête, répliqua doucement l'orphelin. Après mûre réflexion j'ai pensé que l'occupation dont il s'agit me sera très utile pour l'avenir en me mettant à même d'être connu, non comme un rêveur, mais comme un homme pratique auquel peuvent être confiés de sérieux intérêts.

— Tout ceci serait bel et bien, reprit le manufacturier très ému, s'il ne s'agissait d'un pays

perdu, d'un climat malsain et d'un séjour prolongé. La fièvre jaune menace tout étranger qui se risque là-bas. Aussi ma femme pleure-t-elle depuis que nous avons reçu ta lettre ; Odet rage, et Mizelle.... »

Il s'arrêta en observant Gildas ; celui-ci pâlit et détourna la tête.

« Tu ne te soucies pas du chagrin de Mizelle? reprit-il avec lenteur.

— De son chagrin,... répéta Gildas comme en rêve.

— De sa douleur, devrais-je dire! Ne devines-tu pas ma pensée?

— Mon père, de grâce, ne m'enlevez pas la force qui m'est nécessaire. Elle, si riche! moi, dans une situation si médiocre à présent ... C'est impossible! cela semblerait une spéculation de ma part....

— Gildas, peux-tu parler ainsi? Qui donc, te connaissant, oserait proférer cette calomnie?

— Ah! peu de gens m'apprécient et le monde est méchant. Si vous me connaissez, père, vous savez alors que ce serait une torture continuelle pour moi que de me voir enrichi par celle à qui j'eusse voulu offrir les trésors de Golconde. Cette idée empoisonnerait ma vie, en assombrissant l'existence de votre pure enfant.

— Mais tu parviendras, Gildas, mon pauvre ami!

— Oui, je l'espère,... mais quand? et jusque-là quel supplice! Je vous en conjure, ayez pitié de ma faiblesse,... détournez la pensée de Mizelle afin de ne lui faire voir en moi qu'un frère dévoué. Si quelque jour un brave cœur aspire à sa main.... »

La voix lui manqua tout à coup et il essuya, par un mouvement nerveux, son front baigné de sueur.

« Cela vaudrait mieux! reprit-il péniblement après quelques instants de silence.

— Quand pars-tu? demanda le manufacturier d'un air morne, en se levant pour le quitter.

— Demain soir, probablement. Je vais aller au Havre, où m'attend le directeur de la compagnie pour laquelle je vais travailler. Je recevrai là ses dernières instructions.

— Tu n'as plus rien à me dire? reprit le pauvre père avec accablement.

— Rien!

— Je suis descendu à l'hôtel où je loge d'habitude; si..., si tu veux me revoir, tu m'y trouveras. Je ne retournerai à Marsault qu'après ton départ.

— Adieu, alors.

— Gildas, quel mot cruel!

— Pardon, père, pardon! Au revoir, s'il plaît à Dieu!

— Père, redit le manufacturier d'un ton déchirant. Oh! comme j'eusse été vraiment ton père! »

Et il s'éloigna d'un pas pesant, la tête inclinée, visiblement écrasé par cette rude épreuve.

Resté seul, le jeune ingénieur se laissa tomber avec désespoir devant son bureau, et là, les yeux vagues, la tête perdue, il se crut prêt à succomber à sa douleur....

Dans la chambre de l'aveugle anéantie, à genoux et pleurant, elle aussi, Marthe priait à ses côtés. Toutes deux invoquaient le ciel, qui semblait les abandonner....

Combien d'heures Gildas resta-t-il ainsi égaré, à demi fou? Il fit soudain un grand cri,... saisit son crayon et tout d'un trait, avec une rapidité qui lui permettait à peine de respirer, il dessina un croquis, tandis qu'à ses côtés les deux pauvres femmes palpitantes, accourues à cet éclat de voix, se demandaient ce qui se passait et n'osaient l'interroger.

D'une main fiévreuse le jeune savant plia son travail, le mit dans son portefeuille et, serrant dans ses bras tour à tour Mme de Brandas et Mathilde stupéfaites :

« Je n'ose encore vous dire d'espérer, murmura-t-il d'une voix haletante, mais continuez vos prières! Qui sait si vous n'êtes pas exaucées? Au revoir,... je cours m'en assurer! »

Et il disparut, les laissant confondues et partagées entre la crainte et la confiance.

Tête nue, les vêtements en désordre, il arriva comme une balle chez M. Nivier. Celui-ci n'avait pas eu le courage de se mettre au lit. Tristement assis devant un feu mourant, il songeait, le front chargé de nuages.

L'entrée impétueuse du jeune homme, son aspect étrange, ses traits bouleversés le saisirent d'inquiétude et d'effroi. Il crut à un accès de folie!

« Gildas! s'écria-t-il, que t'arrive-t-il? quel est ce papier? Pourquoi cet air joyeux avec ce visage ravagé?

— Regardez,. . regardez cela : ne me trompé-je pas? suis-je arrivé à mon but? balbutia l'ingénieur d'une voix défaillante.

— Ton but? tu avais un but? lequel?

— Vous allez le savoir. Je vous en avais fait mystère à tous,... je craignais tant d'échouer!

—... Morbleu! cria tout à coup le manufacturier en frappant du poing sur la table devant laquelle il s'était machinalement assis pour examiner le papier remis par l'orphelin; ta fortune est faite et ton voyage terminé. Tu y es! Le voilà donc trouvé enfin, ce fameux problème jusqu'ici insoluble! Honneur à toi, Gildas! bien des accidents deviennent impossibles, grâce à ton génie! Des

milliers d'existences seront préservées par toi désormais. Nous allons nous occuper immédiatement du brevet d'invention à obtenir et tu peux te fier à moi pour m'entendre avantageusement de ta part avec les compagnies de chemin de fer.

— De ma part? de *notre* part, voulez-vous dire. J'associe Odet à l'exploitation de cette découverte.... Ne vous récriez pas, mon bon père! J'ai à me venger de lui pour certain payement fait à mon insu, de concert avec vous.

— Brave enfant! je cède en son nom; ce que tu fais là, il l'eût fait également, je le sais. Mais tu vas me promettre de partir le plus tôt possible pour Marsault, mon fils. Tu es exténué, épuisé de travail et d'émotions; les soins de ta mère, ceux de ta fiancée te remettront mieux là-bas qu'ici. Tu leur mèneras Matithilde.

— Quel rêve! balbutia Gildas : passer ainsi d'un désespoir atroce au comble de la joie. Riche! je suis riche! O ma chère Mizelle, quel bien nous allons faire tous deux! »

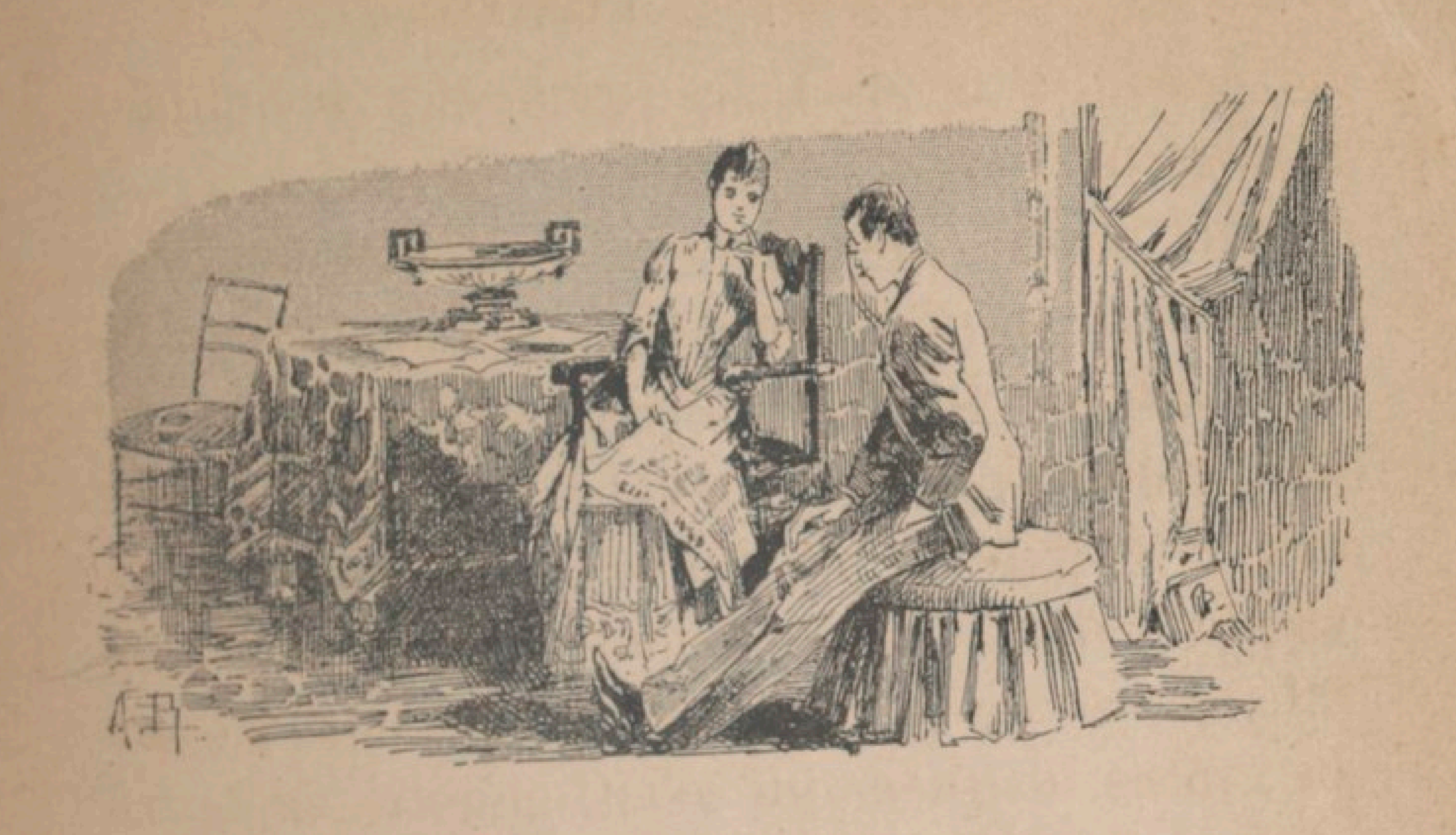
Et le jeune savant, bouleversé, se précipita dans les bras que lui tendait M. Nivier, aussi ému que lui.

Cette découverte remarquable fut une vraie révolution dans le monde scientifique. Le gouvernement s'en occupa. Gildas fut décoré. L'homme

fait tenait, et au delà, les promesses de l'enfant courageux.

Mais le plus doux prix des longs et pénibles travaux du jeune ingénieur, de ses anxiétés et de ses angoisses suprêmes était le bonheur de ceux qui l'entouraient. Brisées par l'émotion, les deux mères d'adoption de Gildas, sa fiancée et sa vieille bonne n'en pouvaient croire leurs sens ! Elles ne se lassaient pas de rendre des actions de grâces au Dieu qui avait eu pitié de leurs détresses et dont l'assistance avait permis au génie de laisser tomber l'étincelle créatrice sur le front inspiré de l'orphelin !





XV

L'amitié d'une vaniteuse

« Bonjour, Noëlie.... Ah bah!... est-ce qu'elle dort? elle a la tête appuyée sur le dossier du fauteuil et les yeux fermés. .. Bonjour, Noëlie! .. Noëlie!

— Tu m'ennuies, Ben! il est inutile de crier comme un sourd. Non, je ne dormais pas.... Cette idée! dormir en plein jour! il faut être bête comme toi pour ça....

— Merci. Trop gracieuse! Es-tu malade, alors? tu n'as pas coutume de rester ainsi, pâmée comme une carpe.

— La comparaison est élégante!

— Dame! elle est juste.... Tiens! n'ai-je pas

raison? voilà ce que c'est que de vouloir lire un journal. Dieu me pardonne! il est ouvert à l'article scientifique.... Vais-je aller chercher le médecin pour te soigner, afin de te débarrasser d'une attaque de sérieux concentré?

— Pas de mauvaises plaisanteries, Ben. Lis cela, et tu verras si cela ne t'intéressera pas autant que moi.

— Moi, juste ciel! Lire semblable fatras sans y être forcé! jamais, au grand jamais. Pourquoi veux-tu me donner des cauchemars semblables à ceux que tu viens certainement de faire, malgré tes dénégations?

— Tais-toi donc! il s'agit de Gildas.

— Pas possible!

— De Gildas devenu célèbre, continua la jeune fille en s'animant; de Gildas qui vient de faire une découverte prodigieuse!

— Allons donc! laquelle?

— Celle qui consiste dans une amélioration concernant les trains.

— En voilà une nouvelle épatante! s'écria Bénédict en pouffant de rire. Ils ne marchaient donc pas bien jusqu'ici? Tu abuses de ma candeur, Noëlie.

— Es-tu assez inepte! Il s'agit d'un système nouveau. .. Pourquoi me regarder de cet œil stupide?

— C'est que je ne te comprends pas du tout.

— Ça ne m'étonne pas.

— Mille fois trop bonne. Voyons, sérieusement; à quoi cela peut-il servir? »

Noëlie le regarda avec une stupeur méprisante.

« Tu ne devines pas que cela prévient les accidents et améliore le système ancien du tout au tout?

— Quel diable de galimatias est-ce là? Ne désespérons de rien, puisque la reine du chic parle science et apprend l'argot de l'Institut.

— Ben, tu me fais pitié! Quoi! tu n'admires pas un tel résultat? »

Le duc se jeta sur le canapé et s'éventa avec son chapeau.

« Veux-tu que je te dise sincèrement ma pensée? répliqua-t-il.

— Certes.

— Eh bien, j'aimerais mieux parler d'autre chose. »

Noëlie se leva avec une brusquerie qui fit bondir Ben comme un jouet mécanique.

« Et moi, je ne le veux pas! reprit-elle avec véhémence; j'entends même ne pas parler d'autre chose.

— Oh!...

— Et de plus j'exige que tu ailles immédia-

tement me chercher Gildas. Voilà un temps infini qu'il ne daigne plus venir me voir. Cela m'agaçait fort déjà. A présent je ne le tolère plus. Notre salon ne doit pas être délaissé par un garçon dont tout le monde parle, dont tout le monde s'occupe, dont les journaux chantent les louanges et qui est l'homme à la mode. Amène-le-nous. Je sais qu'il va dans quelques salons, et je ne vois pas pourquoi il nous tiendrait ainsi à l'écart.

— En voilà une drôle de commission! gémit Bénédict, secoué comme un prunier par l'impétueuse jeune fille. Sais-je seulement où le trouver? Est-il à Paris? Demeure-t-il toujours chez les Brandas?

— C'est ton affaire. Dépêche-toi et ne reparais pas ici sans lui, entends-tu? ou sans cela je te punis comme aux plus beaux jours de notre douce enfance.

— Grand merci! marmotta le duc en s'esquivant. Cette crainte salutaire ne peut que stimuler mon zèle. Allons, il n'y a pas à hésiter. Ça va être amusant, les conversations! On ne pourra plus aller dans le monde qu'avec un dictionnaire dans sa poche, pour peu que cela dure. »

Et Bénédict, tout en maugréant, se rendit à l'hôtel des Brandas. Le jeune savant était sorti,

mais le sportsman était là et c'est lui qui reçut le duc.

Vieilli, grognon, maladif, assommé, le tuteur de Gildas n'était plus que l'ombre de lui-même. Sa santé, altérée par les veilles et les abus de la bonne chère, le forçait à rester au logis; il y mettait à une rude épreuve la patience et la bonté de sa femme.

« Je ferai ta commission auprès de ton ami, mais je ne saurais te promettre qu'il se rende à ta demande, dit-il à Bénédict. C'est un garçon qui ne fréquente que les salons ennuyeux; à cet égard, il est incorrigible, sache-le. En dehors de quelques intimes de bas étage — je te le confie avec douleur — il ne veut recevoir personne ici.

— Vous voudrez bien lui dire que Noëlie insiste beaucoup pour le voir, ne fût-ce qu'une fois. Au bout du compte, nous sommes, elle et moi, ses camarades d'enfance; il est inconcevable qu'il nous délaisse ainsi! Nous avons toujours été charmants pour lui, il ne peut pas dire le contraire.

— Tout cela est parfaitement vrai, mais que faire devant un parti pris? Enfin, j'insisterai de mon mieux. Ton écurie est toujours florissante?

— Toujours! Djinn vient de la couvrir de gloire.

— Je le sais; j'ai lu dans le *sport* le compte rendu de la course dans laquelle il a triomphé. Ah! si je la dirigeais encore! »

Et il poussa un soupir navré.

« Que voulez-vous! chacun son tour, répondit bêtement le duc.

— Tu es consolant!... Tu t'en vas déjà?

— Oui. Noëlie attend la réponse. Adieu, cher monsieur; mes respects à Mme de Brandas. Amitiés à Gildas, dont j'attends la visite chez Noëlie. »

Le jeune ingénieur fut désagréablement surpris, en rentrant, d'apprendre la démarche de Bénédict et l'insistance mise par ce dernier à le revoir. Il se souciait médiocrement d'aller dans un salon tapageur comme celui de Mme de Grandfert, mais sa tante insista pour qu'il fît cette politesse avant leur départ pour Marsault, où tout se préparait en vue de son prochain mariage.

« En effet! dit pensivement Gildas; il y aurait une affectation d'austérité à s'excuser par lettre. Noëlie est tenace dans sa vanité! Je vais me rendre à son appel et lui consacrer quelques instants demain soir. C'est leur jour, n'est-ce pas?

— Oui; excuse-moi près de Mme de Grandfert.

— Vous ne m'accompagnez pas? s'écria le jeune homme désappointé.

— Mon mari est plus souffrant ces jours-ci, et tu sais que je ne sors plus. »

Le respect de Gildas l'empêcha de rectifier les faits. Il substitua mentalement à la souffrance l'humeur détestable de l'égoïste et se résigna à paraître seul à la soirée des Grandfert.

Son entrée fit sensation, ce qui l'ennuya fort, car il eût voulu passer inaperçu pour rester moins longtemps. Mais il n'y eut pas moyen de s'échapper avant la fin. Noëlie l'avait fait asseoir à ses côtés, et Bénédict, qui avait reçu les instructions de son jeune tyran, s'était posté sur l'autre chaise, lui rendant ainsi toute retraite impossible.

Désaccoutumé du bruit et du papotage des salons frivoles, le jeune savant était étourdi par les rires éclatants et les interpellations familières dont il était l'objet. Il lui fallait parler science avec des têtes folles qui n'écoutaient pas ses réponses et dont les questions baroques le mettaient au supplice. Il crut pouvoir s'esquiver quand les salons commencèrent à se dépeupler, mais Noëlie ne lâchait pas facilement sa proie; d'ailleurs elle avait une idée.

« Gildas, dit-elle, voilà le bon moment de la causerie qui arrive. Viens! allons dans le boudoir avec Ben et parlons du passé. »

Le jeune homme fut touché de cette pensée

vraiment aimable; il suivit donc docilement la jeune fille, que le duc escortait également.

« Comme nous sommes bien ici! s'écria-t-elle en s'installant sur une chaise basse. Mets-toi là. Toi, Ben, à côté de Gildas. C'est cela! A présent, Gildas, dis-moi, que comptes-tu faire? Ah! comme tu sembles embarrassé!.. Est-ce que je suis indiscrète?

— Mais... ta question est si singulière!... Travailler encore, puisque c'est mon goût et ma vocation.

— Voilà où nous ne nous entendons plus! Écoute-moi. Puisque te voilà arrivé à la célébrité, à la richesse (on dit que cette invention te rapportera des millions!), je suis d'avis que tu te reposes, que tu reviennes parmi nous et que tu jouisses enfin des avantages de ton rang élevé, de ta position devenue superbe et d'une célébrité croissante. Songe donc, d'ailleurs, qu'il te faut aller dans le monde à présent!

— Et pourquoi serait-ce devenu nécessaire?

— Pour te marier brillamment.

— Et tu crois donc, Noëlie, que c'est en courant les salons que je trouverais une femme selon mon cœur, selon mes goûts (sérieux et austères, sache-le); non, non! ma vie sera tout autre que frivole. Je ne me crois pas le droit de me reposer. Si j'ai acquis la fortune, c'est pour

m'occuper d'en faire un noble usage; pour rechercher autour de moi le bien que peut et doit faire un homme de cœur. Oui certes, je me marierai, mais non avec une de ces poupées vivantes qui ne songent qu'au luxe, aux fêtes et dont l'égoïsme se détourne de la pauvreté et de la douleur. Je choisirai une jeune fille simple et bonne, élevée au fond d'une campagne tranquille par une famille qui deviendra la mienne. Celle-là, j'en compte faire ma compagne chérie, la joie de ma vie, la douceur de mon foyer.. .

— C'est le portrait de Mizelle que tu fais là! » s'écria involontairement Bénédict.

Gildas s'arrêta en tressaillant. Emporté par son émotion, il venait de se trahir.

« Je m'arrête, acheva-t-il en souriant. Excuse-moi de te quitter, Noëlie; il se fait tard et je suis sur le point de partir pour la campagne.

— Il est facile de deviner où tu vas! observa la jeune fille avec dépit.

— Tu as donc autant de pénétration que Bénédict? »

Et en achevant ces mots, dits avec gaieté pour dissimuler un sentiment sérieux, Gildas salua respectueusement M. et Mme de Grandfert qui les rejoignaient, prit congé d'eux et s'éloigna.

« L'as-tu converti à tes idées, Noëlie? lui

demanda sa mère en s'approchant de la table à thé et en se servant une tasse.

— Joliment! répliqua la jeune fille, de plus en plus agacée. N'en parlons plus, tenez! ces savants sont indécrottables. Pas moyen de les tirer de leur trou! Je renonce à la science, Ben!

— Et tu feras bien! s'écria le duc. Ah! s'il m'était permis de parler..., d'aspirer à....

— A quoi? N'aie pas cette attitude absurdement poétique, Ben! cela te va comme des cheveux sur la soupe.... Tiens! maman sourit et papa se frotte les mains,... est-ce que, par hasard...?

— Bénédict a notre assentiment, ma fille, répondit M. de Grandfert d'une voix solennelle.... Eh bien! que signifie cette gaieté subite? »

Noëlie se tordait sur le canapé, en proie à un fou rire qu'augmentait l'attitude sentimentale de Ben, tournant au grotesque.

« Non, voyez-vous, c'est trop drôle! balbutia-t-elle. Ben faisant les yeux blancs, est d'un comique achevé. Et comme ça, reprit-elle en essuyant ses yeux remplis de joyeuses larmes, comme ça, tu te poses en prétendant?

— Heu! oui, je me pose... comme ça!

— Ton éloquence me touche. Nous en reparlerons.

— Tu me désoles, Noëlie! serait-ce un refus?

— Je demande à réfléchir... et à dormir, car j'ai sommeil.

— Me répondras-tu demain? soupira Ben, anxieux et plus sentimental que jamais.

— Oui... peut-être....

— A quelle heure pourrai-je revenir?

— Je te le ferai savoir. Je veux causer deux minutes avec papa et maman.

— De moi, Nol? demanda le duc avec espérance.

— Oh non! d'une chose plus sérieuse. De notre bal costumé de mercredi, si tu veux le savoir. Mais file donc, Ben! tu t'éternises ici ce soir....

— Ne rudoie pas ainsi ce pauvre garçon; il t'est sincèrement attaché! ne put s'empêcher de dire sa mère.

— Je ne suis pas sentimentale, répondit froidement Noëlie. Pour moi, un mari ne représente qu'un titre, une fortune et la liberté d'aller aux petits théâtres. Ah! si je l'épouse, je n'entends pas qu'il m'appelle dorénavant de l'absurde diminutif qu'il affectionne. A présent, parlons de mon costume. »

Les jours suivants le duc fut et resta sur le gril, de par le bon plaisir de sa tyrannique amie. Elle l'envoyait carrément promener toutes les fois qu'il reparlait d'une décision, et le soir

du bal qui occupait les pensées de la frivole jeune fille, on vit un polichinelle à la figure allongée, à la mine inquiète, promener mélancoliquement ses bosses éclatantes à travers une foule bigarrée qui l'agaçait en vain.

« Quelle physionomie de croque-mort nous as-tu apportée là, Ben? s'écria Noëlie lorsqu'elle l'aperçut.

— Tiens! tu es costumée en sorcière?

— Eh bien, tu es poli, toi! parlons-en. Ne vois-tu pas que je suis en magicienne?

— Quelle est la différence?

— Elle est énorme, mais je ne vais pas prendre la peine de te l'expliquer. D'abord, tu ne comprendrais peut-être pas et puis nous ne sommes pas au bal pour causer de sciences. A propos de sciences, tu sais que Gildas se marie?

— Oui, je l'ai lu dans le journal.

— Grand bien lui fasse! Il va cloîtrer sa femme de la belle façon. Je frissonne encore en me rappelant sa tirade sur son *idéal*; la campagne, la famille et la charité, voilà quels seront les plaisirs de l'infortunée.... Tout antipathique que me soit cette fadasse Mizelle, je ne peux m'empêcher de la plaindre, moi!

— Pourtant, Nol....

— En voilà assez sur ce sujet. Range à ma place les accessoires de cotillon et prends bien

garde aux porcelaines! elles sont charmantes.

— Avec cela, tu ne m'as pas répondu! grogna Benédict en s'éloignant de mauvaise grâce.

— Répondu à quoi?

— Répondu à ma demande, parbleu!

— Tu es inconcevable, Ben! tu mêles ce qui t'est personnel à une recommandation importante que je te fais. Tu es horriblement égoïste, sais-tu? »

Et Noëlie s'éloigna rapidement, plantant là le pauvre polichinelle tout décontenancé.

Après le cotillon, la jeune magicienne s'étala sur une causeuse en s'étirant les bras.

« On part! ce n'est pas malheureux! observa-t-elle. Tu es encore là, Ben?

— Oui, j'espérais....

— Toujours ta rengaine, n'est-ce pas? Que faut-il répondre, maman? je n'avais plus pensé à cette idée-là, moi!

— Mais, mon enfant, consulte ton cœur; si tu as de la sympathie pour Bénédict.... »

Noëlie éclata de rire.

« De la sympathie,... mon cœur!... quels mots solennels, maman! Voyons, ne te trémousse pas ainsi, Ben; tu es si cocasse en polichinelle pleureur que j'en suis honteuse pour toi. Si je t'épouse, je te défends de te costumer encore de cette façon.

— Tu consens donc, Noëlie? quel bonheur!

— Il le faut bien, car tu es passé à l'état de crampon.... Mais à la condition de faire toutes mes volontés, par exemple!

— Est-ce que je ne suis pas ton très humble serviteur depuis ma naissance?

— Je ne dis pas le contraire; pourtant tu as la mauvaise habitude de te rebiffer quand je te pince, et je n'aime pas ça.

— Tu avais cessé de le faire ces temps-ci; tu comptes donc recommencer? demanda le duc avec inquiétude.

— Il faut tout prévoir; si tu m'énerves, c'est fort possible. Ne bouge pas, Ben; lorsque tu te dandines, tes grelots exécutent un carillon à me rendre folle. Rappelle-toi ce que je viens de dire, Ben, et ne bronche pas.

— Voyons, Noëlie, dit M. de Grandfert, ne sois donc pas si enfant!

— Enfant! papa. Je stipule les conditions de mon bonheur et vous traitez cela légèrement? Vois-tu, Ben, voilà que je suis rabrouée à cause de toi.... Demain tu m'apporteras une belle bague de fiançailles. Je veux un gros, gros rubis avec un tas de diamants autour. Et puis, songe à la corbeille. Il me faut des choses « chic », tu sais? pour l'attelage....

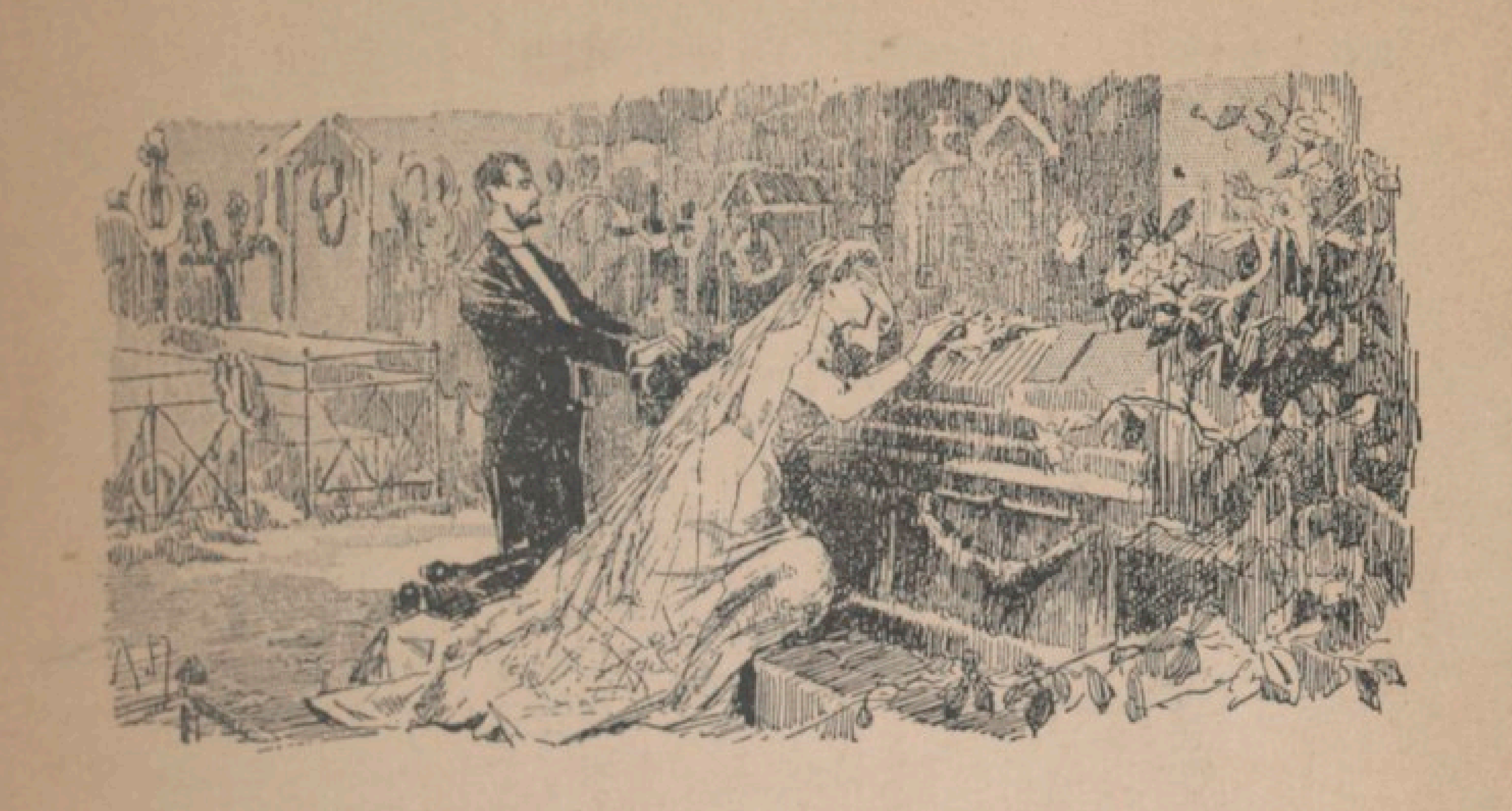
— Mais à quoi penses-tu, Noëlie? il est cinq



La jeune magicienne s'étala sur une causeuse.

heures passées et nous tombons de fatigue! s'écria Mme de Grandfert. Au revoir, Bénédict; n'écoutez pas cette petite despote et revenez causer avec elle de tout cela tantôt, avant d'aller au Bois. »





XVI

Bonheur tranquille.

« Où vas-tu, Mizelle?

— Essayer à Matithilde sa robe pour le mariage, maman. »

Mme Nivier se mit à rire.

« Si l'on en jugeait par tes préoccupations ces jours-ci, ma minette, reprit-elle, on croirait que c'est elle qui se marie et non pas toi. Vraiment, tu t'oublies trop pour les autres!

— Oh! maman! comment pouvez-vous me faire ce reproche, vous, si pleine d'abnégation! Avez-vous seulement essayé votre toilette, à vous?

— Quelle question! une vieille femme comme

moi ne doit pas sacrifier les devoirs aux futilités.

— Mais vous ne faites même pas le strict nécessaire pour être bien mise, mère chérie. Si je ne m'occupais pas de vous aussi, papa vous gronderait, car il est fier de vous, je le vois bien. Quand vous vous prétendez vieille, cela nous fait rire. Vos cheveux sont de la même couleur que les miens et aussi épais, au moins. Vous avez des dents de perle et votre taille est restée mince et souple comme une liane. Je suis coquette pour vous, moi!... et j'exige que vous essayiez votre toilette tandis que je donnerai un dernier coup d'œil à celle de Matithilde. Songez donc comme elle sera belle! une robe de soie noire magnifique; un col de dentelle; un bonnet à rubans et à fleurs, s'il vous plaît! Elle sera superbe! Que Gildas est bon d'avoir songé à tout cela et d'avoir aidé Mme de Brandas à choisir ces splendeurs!

— Ajoutes-y une broche, contenant une boucle de cheveux de ses enfants et offerte par Mizelle.

— C'était une bonne idée, n'est-ce pas, maman? Comme Matithilde était heureuse quand je la lui ai offerte, et comme Gildas était content!

— A propos de Gildas, où est-il donc?

— A Hautefort. Il va s'entendre avec le maire et le curé au sujet de la distribution des secours et du grand dîner offert par nous aux habitants.

— Tu iras les voir dans l'après-midi, Mizelle?

— Je n'y manquerai pas, maman ; j'irai avec Gildas.

— Comme si l'un pouvait aller sans l'autre! Ah, voilà ton père. Qu'y a-t-il, Édouard? vous riez.... Qu'est-ce que ce journal ainsi désigné par vous?

— Lis cette nouvelle mondaine, Suzanne. Elle concerne des gens que tu connais comme moi. »

Mme Nivier prit la feuille publique et y jeta les yeux.

« Le mariage de Mlle de Grandfert avec Bénédict y est annoncé, s'écria-t-elle. Gildas le sait-il?

— Je ne crois pas. Eh bien, Mizelle, tu n'en ris pas?

— Je n'en ai pas envie, papa; cette nouvelle m'attriste, au contraire. Vous avez donc oublié combien cette jeune fille était dure pour le pauvre garçon, dont le dévouement, l'affection patiente auraient dû la toucher? Elle le pinçait sans relâche. Elle le traitait comme un nègre, et puis quelles excentricités! quelles mises! quelles exigences! Elle va le rendre malheureux comme une pierre, c'est certain!

— Tu m'étonnes, Mizelle! dit M. Nivier, mi-sérieux, mi-gai; toi, d'ordinaire si ennemie de la médisance, tu fais là tout un réquisitoire contre une personne que tu as vue fort peu et qui a toujours été polie, pour toi comme pour nous.

— Si j'ai tort, je le regrette, papa. Je me suis permis de dire ma pensée parce que je suis avec vous et maman seuls, et je sais bien que vous ne vous méprendrez pas sur la raison qui m'a fait parler ainsi.

— Non certes. Je partage ton opinion, à parler franchement, et je suis aussi certain du malheur de Bénédict....

— ...que du bonheur de Gildas, observa Mme Nivier en embrassant sa fille.

— Dites-vous vrai, maman? demanda Mizelle en rougissant de plaisir.

— Oui, mon enfant. Ta devise est : « Rien pour « moi, tout pour les autres ». Avec cela, on est sûr de remplir son devoir.

— C'est la vôtre, la vôtre à tous deux, reprit la jeune fille avec tendresse ; comme elle est douce à mettre en pratique et combien je vous remercie de me l'avoir rendue chère !

— Mizelle, Gildas te cherche, cria Odet en apparaissant dans la chambre. Oh! comme vous êtes impressionnés tous les trois....

— C'est ce diable de journal qui en est cause, répondit le manufacturier en reprenant son entrain. Va le montrer à ton frère. Je suis curieux de voir l'effet que cela lui produira, à lui. »

Appelé par Odet, le jeune savant lut comme lui le « high-life ».

« Pauvre Bénédict! observa-t-il en froissant le papier et en le jetant dédaigneusement au loin.

— Parbleu! opina son ami. Pour ma part, je n'épouserais pas cette pécore endiablée, maigre comme un cent de clous, et courant de tous côtés comme un rat empoisonné. Je la refuserais avec horreur, dis-je, eût-elle les milliards de tous les banquiers du monde! »

On ne put s'empêcher de rire en l'écoutant.

« Eh bien, papa, reprit Mizelle avec malice, vous ne grondez pas Odet? il en dit bien plus que moi, pourtant.

— Non, ma fille, et je ne regrette pas mon léger blâme. Que les hommes critiquent avec vigueur, c'est leur droit; mais une femme doit être inaltérablement charitable, à mon avis. L'homme juge, la femme excuse. Vois si ta mère a dit un seul mot choquant ou choqué.

— C'est vrai! murmura la jeune fille attendrie et confuse. Que je suis encore loin de lui ressembler! Vrai, Gildas, il te faudra du courage pour me supporter et pour achever mon éducation.

— Je subirai mon sort avec héroïsme, Mizelle, répondit le jeune homme en souriant. Ne restons-nous donc pas près de nos parents, d'ailleurs? ne leur faut-il pas veiller sur moi comme sur toi, car, moi aussi, j'ai mes défauts. Comme toi, je compte sur eux pour m'en corriger....

— Avec tout cela, Matithilde m'attend pour essayer sa robe, interrompit la jolie fiancée en se frappant le front. Maman, venez-vous? je m'occuperai aussi de la vôtre. »

Lorsque les charmantes femmes eurent disparu, les trois hommes se regardèrent en silence.

« Quelles perles! quels trésors! murmura Gildas.

— Et, comme contraste, quel bouquet d'orties! marmotta Odet en désignant le journal qui gisait sur le tapis. L'infortuné Bénédict a beau se marier, il ne doit pas être à la noce! »

. . . .

Le jour qui doit unir à jamais Gildas à Mizelle arrive enfin. Tout n'est que fleurs, parfums et joie. Le temps est splendide. Le pays est en fête. De tous côtés on aperçoit des groupes joyeux, errant çà et là, pour donner la dernière main aux préparatifs. Il y aura banquet et feu d'artifice le soir. Pas de bal. M. Nivier proscrit la frivolité de cette journée charmante, mais qui doit garder un caractère sérieux comme la vie réelle.

Les jeunes gens se marieront à la chapelle de l'usine, Gildas l'a exigé ainsi. A Hautefort, il eût craint de paraître tirer quelque vanité de son nom, de son titre et de ses ancêtres. Il eût craint de paraître préférer son domaine seigneurial à la simple demeure des parents de Mizelle, aussi

tendrement chéris par lui que par sa jeune femme. Il veut donc se marier à l'usine, au milieu des robustes amis qui acclament cette pensée avec enthousiasme. Blaise en pleure comme un veau! Et puis, Gildas ne devient-il pas l'associé de leurs chers patrons? Il ne quittera plus le pays, quel bonheur! C'est à n'y pas croire.... M. Juvin, intéressé désormais dans les entreprises, voyagera pour le compte de la maison.

La façon d'agir délicate et modeste de Gildas jette un nouvel éclat sur lui; tous disent et pensent que c'est une belle chose qu'un grand nom bien porté! Mme de Brandas est mélancolique,... il lui faut se séparer de son cher enfant d'adoption, de Matithilde qui appartient de droit au jeune ménage. Après le mariage elle ira reprendre seule son joug auprès de son égoïste et hargneux mari. M. de Brandas est resté à Paris, soi-disant pour son rhumatisme, en réalité « pour ne pas se commettre avec le populaire ». C'est une bonne pensée. Tout le monde, à Marsault, se réjouit de son absence.

La cérémonie est charmante. A l'église, on prie avec recueillement. Le banquet commence : les mariés en font les honneurs; Matithilde est placée à côté d'eux. Mizelle est la grâce personnifiée, Gildas l'amabilité même. Au dessert, ils s'échappent et courent à Hautefort. Ils y appa-

raissent comme l'emblème du bonheur joyeux et de la bonté qui s'épanche. De là, Gildas mène sa Mizelle chérie près de ceux qui dorment pour toujours. Il implore pour elle comme pour lui leurs bénédictions paternelles et les remercie de l'avoir réuni pour toujours à leurs incomparables amis, devenus complètement siens. Les jeunes époux ornent les tombes de la blanche couronne dont se dépouille Mizelle pour la leur offrir, et ils reviennent à Marsault, où leur arrivée est saluée par un tonnerre d'applaudissements.

La nuit arrive. Le ciel s'éclaire de lueurs fantastiques, dues à une illumination digne de Paris. Odet dirige les artificiers. Mille cris accueillent fusées et chandelles romaines.

L'extase populaire est au comble en contemplant le bouquet. Les chiffres de Mizelle et de Gildas y resplendissent, unis au ciel comme sur la terre. On se souviendra à jamais de ces fascinations dont les générations se transmettront d'âge en âge le récit mirifique.

Les anciens camarades de l'École sont là et augmentent le groupe de l'heureuse famille.

« La douce chose de se lier quand on s'aime ! » soupire Mme Nivier en regardant avec amour ses enfants qui s'approchent d'elle, tandis que la foule bavarde circule dans les massifs éclairés *a giorno*.

« De se lier pour toujours ! acheva Mizelle avec bonheur.

— Ne dis pas cela, ma sœur ! observa Odet en raillant. Tu as la perspective du divorce à présent si.... »

Une exclamation d'horreur l'interrompit.

« Tais-toi, Odet, tu me fais mal ! s'écria la jeune femme. Peut-on parler ainsi quand on est chrétien ?

— Eh ! c'est quelquefois une ressource, reprit en riant le jeune homme. Les mondains ne dédaignent pas d'y recourir, à présent.. .

— Les malheureux ! dit M. Nivier avec force. Faut-il avoir perdu le sens moral pour en arriver là !... »





XVII

Un mariage dans le high-life — Contrastes

« Noëlie, es-tu prête? nous sommes en retard, très en retard! Il est de mauvais goût de faire attendre plus d'une demi-heure les invités à l'église.

— Eh! maman, je m'en fiche pas mal, de vos invités. Un tas d'imbéciles et de chipies....

— Ma fille!...

— Parbleu! Vous êtes la première à les qualifier ainsi.... Georgette, qu'est-ce que ce tapon blanc que vous me fourrez là?

— Ce sont des fleurs d'oranger, mademoiselle.

— Quelle horreur! il y en a quatre fois trop.

Donnez-moi ça. Philippe est insensé d'être parti en oubliant de me les mettre.

— Mademoiselle n'avait pas voulu qu'il les posât lui-même.

— Ce n'est pas une raison. Il aurait dû insister! c'est stupide.... Ma foi! je m'en passerai.

— C'est impossible, Noëlie, s'écria Mme de Grandfert : ce serait contre les convenances.

— Ce que je m'en bats l'œil, des convenances... Enfin! puisque vous y tenez, je vais mettre cette petite branche.... Aïe! vous m'arrachez les cheveux, Georgette!

— Mais c'est mademoiselle qui vient de tourner la tête, de façon à....

— C'est cela, c'est l'histoire du lapin qui a commencé.... Qui est là? Entre, Ben. Tiens! tu es cocasse, comme ça.... Qu'est-ce que tu veux?

— Ton père s'impatiente et te prie de venir. Vrai, Nol, il a raison, car il est midi vingt, et c'était annoncé pour onze heures et demie. On doit trépigner à Sainte-Clotilde.

— Qu'ils trépignent! ça leur réchauffera les pieds. Ne prenez pas cet air de victime, maman : il ne vous va pas.... D'ailleurs, je suis prête.

— C'est bien heureux! murmura avec humeur la tendre mère.

— Vous avez l'air enchanté de vous défaire de

moi, reprit la jeune mariée avec ironie. Il n'y a pas de danger de vous voir pleurer aujourd'hui.

— Je suivrai ton exemple, observa Mme de Grandfert piquée de la remarque.

— Vous ferez bien. C'est comme pour votre toilette, tenez! Vous vous êtes entêtée à la commander à mon insu : elle est ratée, il n'y a pas à dire.

— Comment, ratée! répéta la vieille élégante avec stupeur. C'est un des chefs-d'œuvre de Félix.

— Il vous l'a fait croire, mais la coupe de la robe frise le ridicule, et le chapeau!...

— Eh bien, le chapeau?

— C'est une coiffure de sapeur-pompier; pas vrai, Ben?

— Noëlie! cria une voix gémissante.

— C'est papa! En voilà un qui en remontrerait à Louis XIV pour l'exactitude. C'est ça, maman, larmoyez! il est temps.

— Tu es si acerbe! » gémit Mme de Grandfert en rajustant le chapeau condamné par sa fille.

L'arrivée du cortège à l'église est saluée par un long murmure de satisfaction. La foule des invités déblatère contre le sans-gêne mis à leur faire faire une station dont leur piété n'a nullement su profiter, car ils ont tous passé leur temps à examiner les toilettes et à dire du mal les uns des autres.

Agenouillé devant l'autel scintillant de lumières, Bénédict est immobile ; Noëlie également, mais cela ne dure pas en ce qui concerne cette dernière.

« Ben ! murmure la mariée.

— Hein ? demande le duc en sursautant.

— Ne t'endors pas !... Dis donc, ton nœud de cravate est mal fait.

— Il se déplace ? chuchota Ben en tâtonnant son cou.

— Non, mais il y a un bout trop long. Ne bouge pas, je le renfonce.

— Aïe !

— Veux-tu te taire ! Tu scandalises Monseigneur. Il t'a entendu, bien sûr !

— Dame ! aussi tu endommages ma pomme d'Adam....

— Qu'est-ce que ça fait, si c'est nécessaire ?... Chut ! maman nous fait de gros yeux. »

A la sacristie, la cohue est atroce ; on se pousse, on s'étouffe et l'on n'entend autour de Noëlie que des exclamations extasiées, telles que :

« Charmante !

— Ravissante !

— Idéale.... Cette toilette est d'un réussi, d'un osé....

— Ne m'en parlez pas ! il n'y a que Félix pour

trouver des combinaisons pareilles! c'est du Gyp tout pur. »

En s'éloignant, la vérité outragée reprend ses droits :

« Hein, ma chère! quelle caricature!

— Oui, elle dépasse sa mère comme laideur; c'est une race à exterminer, dans l'intérêt général.

— Elle fait pourtant un beau mariage, cette folle!

— Superbe! Épouser un homme bête, soumis à ses caprices, duc et millionnaire,... c'est une chance rare.

— Allez-vous chez les Grandfert?

— Oui, et vous?

— Moi aussi. J'ai faim, et l'on mange bien chez ces gens-là.

— C'est bien le moins qu'ils nous dédommagent de notre attente : il est une heure trente-cinq! Le malheureux évêque doit avoir l'estomac dans les talons. Moi qui n'ai pris ce matin qu'une tasse de chocolat, je suis à moitié morte d'inanition. »

A l'hôtel des Grandfert, les compliments recommencent. Noëlie les reçoit avec indifférence et riposte d'une façon spirituelle et sarcastique. A ses côtés, Ben s'épanouit quoiqu'elle le rabroue ferme, mais il en a l'habitude.

A côté du buffet, Mme de Grandfert essaye de

larmoyer, tout en se sustentant aussi bien que ses amies. Le souvenir amer du blâme infligé par sa fille à une toilette qu'elle avait crue irréprochable ne contribue pas peu à cette émotion mi-factice, mi-réelle.

Après le lunch, le couple part pour Nice. Noëlie veut aller à Monte-Carlo et y a donné rendez-vous à sa coterie habituelle. En chemin elle bourre Bénédict et lui fait mener une vie de chien, sous prétexte qu'il est chargé exclusivement de faire son bonheur.

Ce bonheur consistant à exécuter vingt ordres donnés à la fois, le nouveau marié tombe bientôt anéanti, ahuri, absolument hébété.... Pour le bouquet, il s'entend traiter d'idiot, et, à peine installée à Nice, Noëlie le plante là et s'en va courir la pretantaine avec des amies aussi enragées qu'elle.

. . . .

« Viens, 'tit zentil, viens embrasser maman! Il marche, Gildas,... il marche, notre chérubin! vois comme il s'avance bien tout seul. Le voilà lancé, n'est-ce pas, maman?

— Oui, ma mignonne; quelle bonne surprise cela va faire ce soir à ton père!...

— Et à Odet donc! à Odet qui en raffole! Si on le laissait faire, il le gâterait joliment, hein, Mizelle? remarqua le jeune savant.



« Le voilà lancé. »

— Oh! mais, tu es là, heureusement, Gildas. Tu es ferme, toi, et tu fais contrepoids. Cela n'empêche pas Raoul de t'aimer plus que nous tous.

— C'est inexact : vois comme il se précipite dans les bras de sa grand'mère!

— Parce qu'elle tient des roses. Tu sais que les fleurs exercent sur lui une attraction incroyable....

— C'est vrai! Dis donc, Matithilde, est-ce que j'étais de même étant petit?

— Absolument, mon Gildas. Ne te rappelles-tu plus les bouquets dont tu me chargeais les bras sans jamais te lasser?

— En effet! Aime les fleurs, mon garçon, aime-les toujours....

— Et imite ton père pour tout le reste », ajoute Mizelle en embrassant avec amour le bébé, qui avait saisi une rose dans sa main potelée.

M. Nivier apparaît et les regarde de loin d'un air heureux. Il a peu vieilli et paraît toujours alerte et robuste.

« Venez vite, père : Raoul se décide à marcher seul! lui cria Gildas.

— En vérité? J'avais donc pressenti la nécessité de lui offrir cette récompense! répliqua le grand-père, aussi heureux que surpris. Arrive, mignon; viens chercher cela!

— Le superbe polichinelle! dit Mme Nivier ravie. Quelle bonne idée tu as eue, Édouard! C'est Marthe qui l'a choisi, n'est-ce pas? Voyons, petit ange, va chercher le gros bonhomme.... Écoute, il bat du tambour!

— Il est aussi grand que bébé, observa Gildas en admirant le jouet, devant lequel l'enfant sautait de joie.

— Que tenez-vous encore à la main, père? demanda Mizelle.

— Une lettre pour ta mère; elle doit être de Mme de Brandas. Je reconnais son écriture.

— Effectivement, dit Mme Nivier en déchirant l'enveloppe et en parcourant les pages de cette épître.

— Elle me semble bien courte aujourd'hui, remarqua la jeune femme avec regret. Son mari est donc toujours aussi malade?

— Le danger augmente! ma pauvre amie avoue qu'elle se sent fatiguée. Cela signifie qu'elle s'épuise! Édouard, si tu me le permets, je partirai ce soir....

— Laissez-moi vous remplacer, maman, interrompit vivement la jeune femme. Gildas a déjà déclaré qu'il partirait au premier appel et je désire l'accompagner. Vous, vous garderez notre chéri et vous tiendrez compagnie à Matithilde.

En ce moment votre présence est indispensable ici, vous le savez.

— Je l'avoue; cependant....

— Gildas, aide-moi! N'est-ce pas que c'est à nous de partir?

— Sans aucun doute. Vous resterez ici, ma bonne mère, et vous pouvez être sûre de notre zèle à soigner ma pauvre tante et son terrible malade.

— Je me résigne, Gildas. Dis bien à Marthe que j'ai insisté pour aller la rejoindre, et si un malheur arrive, amène-la-nous ici.

— Vous pouvez en être sûre. Sa vie, triste et solitaire depuis mon mariage, va s'éclairer bientôt, peut-être, lorsqu'elle habitera près de son petit filleul. Viens préparer nos valises, Mizelle.... Eh bien! pourquoi ces larmes dans tes yeux?

— Cela me coûte tellement de quitter notre enfant! murmura la jeune femme en se dirigeant avec lui vers la maison. C'est la première fois que cela m'arrive, Gildas....

— Hélas! chère petite, il faut t'aguerrir. Ce ne sera probablement pas la seule séparation. Avec les garçons, il faut s'y attendre. »

Arrivés à Paris, les jeunes époux sont reçus avec reconnaissance par la pauvre Marthe bouleversée. Son mari a le délire; la tête se prend, et

le médecin ne dissimule pas qu'il faut s'attendre à un malheur très prochain.

Ranimée par la présence de ses enfants chéris, Mme de Brandas partage avec eux la lourde tâche de veiller au chevet de l'égoïste. Celui-ci, fidèle à son caractère, les met tous sur les dents. Rien n'est bien, rien n'est bon. On le méconnaît; on le soigne mal, on est maladroit....

Une lueur de raison lui revient. Il reconnaît son pupille.

« Gildas, murmure-t-il, toi ici? Tu viens contempler ton ouvrage, n'est-ce pas, mauvais cœur?... Oui, ne prends pas cet air effaré.... En vendant ton écurie, tu m'as porté un coup fatal, sache-le! »

Les pleurs de sa femme l'interrompent. Il la regarde et un semblant d'émotion passe sur son visage boursouflé.

« Je ne vous en veux pas, à vous, Marthe, ajoute-t-il; vous m'avez tenu fidèlement compagnie, quoique cela dût vous peser parfois.... »

Lorsqu'il se sentit mourant, il accepta les derniers secours de la religion; il s'affaiblit de plus en plus, et recommença à divaguer. Il parla de courses, de chevaux.... « Qu'on ne parte pas sans moi, bégaya-t-il, je.... »

Ce furent ses derniers mots.

. . . .

« Bois vite ton café, Ben.

— Pourquoi me presserais-je, Nol?

— Parce que je te le dis.

— Encore faut-il que je sache....

— Je n'ai pas de raisons à te donner. Il te suffit de savoir que je te demande de le faire. Tu deviens insupportable, tu sais?

— Pas de scène, Nol! J'en suis excédé....

— A qui la faute? tu bougonnes toujours! Depuis notre départ de Paris, tu ne t'es pas déridé un seul instant. Et pourtant, comme j'ai joué hier, chez la marquise! Tout le monde t'en faisait compliment.... Cela aurait dû te faire plaisir!

— Cela m'aurait enchanté, si je n'avais pas eu l'ennui de te savoir décavée à la roulette.

— A quoi bon parler de cela? ce qui est passé est passé.

— Et ce qui est perdu est perdu. Trente-deux mille francs, c'est raide, Noëlie....

— Bah! ce n'est pas le quart de notre revenu.

— Mais les jours précédents, tu avais encore perdu; et chaque fois c'étaient de grosses sommes.

— Cette conversation devient fastidieuse, Ben! je ne t'ai jamais vu si morose et si grincheux.

— C'est que j'ai fait mes comptes ce matin, et

notre fortune est fortement entamée, sais-tu cela?... Comme cette nouvelle te laisse froide!

— A quoi bon m'en émouvoir? J'aurai deux millions après mes parents. Vends ton écurie si tu es gêné, Ben.

— Je croyais que tu tenais à la conserver?

— Ma foi, non! je ne m'en soucie plus. Je ne tiens plus à rien; tout m'ennuie!

— Excepté tes caniches.

— Ces chéris! ce sont les seuls êtres que j'aime.

— Eh bien, et moi?

— Est-ce que tu comptes, toi?

— On n'est pas plus charmante!

— Si tu crois que je vais te remercier de tout ce que tu me dis depuis une demi-heure.... Heureusement, Love vient d'avoir cinq petits, cela me console de ta maussaderie.

— Tu ne les garderas pas, j'espère?

— Par exemple! je les attendais pour parfaire mon compte, justement.

— Quel compte?

— Deux douzaines.

— Hein? Médée en a donc eu de son côté?

— Oui, sept.

— Miséricorde!

— Tous charmants, quelle chance!...J'ai adjoint Magloire à Barnabé pour soigner les portées, car

il est impossible à un homme seul de s'en tirer, n'est-ce pas?

— C'est insensé, Nol! Noie-moi tout ça au plus vite et ne nous embarrassons pas de ce peuple de chiens.

— Les noyer? noyer mes enfants? quelle horreur! Ben, ne répète pas cela ou je divorce!...

— Voilà le bouquet! Nol, je te déclare que....

— Une dépêche télégraphique de Paris pour Madame la duchesse, annonça le maître d'hôtel en entrant, un plateau d'argent à la main et suivi d'une meute bruyante de caniches grands et petits.

— Donnez.... Vous voilà, mes bijoux?. . A bas! à bas! vous m'empêchez de lire. Tiens! papa est malade....

— Ah! est-ce sérieux? demanda le duc.

— Comment veux-tu que je le sache? le télégramme n'en dit rien. Vois toi-même.

— Veux-tu partir tout de suite, Nol?

— Pourquoi partir?

— Ta mère t'appelle; tu n'as donc pas lu la fin?

— Elle s'inquiète d'un rien.

— Pourtant elle écrit: « Viens vite, vite ». Elle a mis *vite* deux fois, Nol.

— Ce doit être une erreur de l'employé du télégraphe.

— Je t'en prie, Nol, partons. Cela vaut mieux. Qui te retient ici? Tu disais hier que le Midi t'assomme.

— Nous verrons demain ce qu'il y a à faire. Ce soir, je vais jouer chez le grand-duc de Gérolstein et je ne puis me dispenser de tenir la promesse que je lui ai faite. A quoi serais-je utile là-bas plutôt qu'ici? je ne suis pas garde-malade, moi.

— Je ne le sais que trop!

— Tu dis cela parce que je t'ai salé ton orangeade quand tu avais la grippe. Tu es rancuneux, Ben! Qu'as-tu encore à ronchonner, voyons?

— Cela paraîtra bien étrange de rester quand ton père est malade et que ta mère t'appelle,... car elle t'appelle, Nol!

— Il n'y a qu'à n'en rien dire, répondit froidement la duchesse en déchirant la dépêche. A présent, allons promener mes toutous!

— Oh, Nol! »

Un haussement d'épaules répondit à l'infortuné Ben, et Noëlie, escortée de « ses enfants », sortit majestueusement, sans faire plus longtemps attention à lui.

. . . .

« Noëlie!... Enfin, te voilà! trop tard, mon enfant.... Oh! pourquoi n'être pas arrivée lorsque je te le demandais l'autre jour? Ma dépêche ne t'est donc pas parvenue?

— Cela m'a été impossible, maman. J'en suis désolée, mais... Il est donc mort? depuis quand?

— Hier soir, à huit heures! Je t'attendais anxieusement, calculant que tu pouvais arriver par le rapide, ce qui t'aurait permis de le revoir.... Il te demandait à chaque instant, le pauvre homme; il t'aimait tant!

— Que voulez-vous, maman, c'est un malheur. Ben, cela ne te servira à rien de pleurer comme ça! tu me rendras malade; voilà tout ce qui arrivera.

— Veux-tu le voir?

— Si vous l'exigez, je vous y accompagnerai, maman, mais je me sens déjà toute bouleversée.... Enfin, allons! »

A peine entrée dans la chambre mortuaire, la peureuse jeune femme jette des cris terribles et tombe en pâmoison. On la porte dans une chambre écartée. Les attaques de nerfs redoublent et l'empêchent de veiller et de prier près du pauvre mort, comme c'eût été son devoir.

. . . .

« Marthe, toi enfin! Oh! comme tu es pâlie et

changée, mon amie! Tu ne nous quitteras plus, n'est-ce pas?

— Non, ma bonne Suzanne; non, ma sœur chérie.... Ah! je me sens consolée en me retrouvant parmi vous tous. Te souviens-tu de Lion? que j'aimerais à le revoir!

— Nous essayerons de nous y transporter. L'air de la mer te serait bien salutaire après tant d'émotions, après une vie si pénible, n'est-ce pas, Édouard?

— Certainement; je vais faire en sorte de nous ménager des vacances, comme celles d'autrefois.

— C'est vous, Matithilde, qui m'apportez Raoul? voilà qui est aimable! Mizelle vous a très bien pilotée jusqu'ici.

— Ma bonne dame, j'étais si contente de vous l'amener moi-même! Il me semble tenir encore mon Gildas. Mignon, qu'est-ce qu'on dit à sa marraine?

— Bozou, ma'aine, prononça laborieusement « 'Tit zentil » d'un air de triomphe.

— Il parle! tu ne m'avais pas écrit cela, Suzanne;... tu me l'avais caché, Mizelle!... Cher amour, répète mon nom! »

. . . .

C'est sur ce tableau de bonheur paisible et pur qu'il faut terminer ce récit. Aussi bien, poursuivre l'étude des contrastes montrerait trop

crûment la plaie du jour chez les égoïstes et les mondains. Il vaut mieux laisser la pensée attachée sur ceux qui comprennent bien la vie et qui auraient honte de se soustraire aux grands devoirs incombant à chacun.



CONDITIONS DE VENTE ET D'ABONNEMENT

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE paraît le samedi de chaque semaine. Le prix du numéro, comprenant 16 pages grand in-8°, est de **40** centimes.

Les 52 numéros publiés dans une année forment deux volumes.

Prix de chaque volume, broché, **10** francs; cartonné en percaline rouge, tranches dorées, **13** francs.

Pour les abonnés, le prix de chaque volume du *Journal de la Jeunesse* est réduit à 5 francs broché.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

UN AN (2 volumes)..............	**20** FRANCS
SIX MOIS (1 volume)..............	**10** —

Prix de l'abonnement pour les pays étrangers qui font partie de l'Union générale des postes : Un an, **22** fr.; six mois, **11** fr.

Les abonnements se prennent à partir du 1er décembre et du 1er juin de chaque année.

MON JOURNAL

NEUVIÈME ANNÉE

NOUVEAU RECUEIL MENSUEL ILLUSTRÉ

POUR LES ENFANTS DE 5 A 10 ANS

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

Mme Pauline KERGOMARD et de M. Charles DEFODON

CONDITIONS DE VENTE ET D'ABONNEMENT :

Il paraît un numéro le 15 de chaque mois depuis le 15 octobre 1881.

Prix de l'abonnement : Un an **1 fr. 80**; prix du numéro, **15** centimes.

Les neuf premières années de ce nouveau recueil forment neuf beaux volumes grand in-8°, illustrés de nombreuses gravures. La première année est épuisée ; la dixième est en cours de publication.

Prix de l'année, brochée, **2** fr. ; cartonnée en percaline avec fers spéciaux à froid, **2** fr. **50**.

Prix de l'emboîtage en percaline, pour les abonnés ou les acheteurs au numéro, **50** centimes.

NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE

POUR LA JEUNESSE ET L'ENFANCE

1re SÉRIE, FORMAT IN-8° JÉSUS

Prix du volume : broché, 7 fr.; cartonné, tranches dorées, 10 fr.

About (Ed.) : *Le roman d'un brave homme.* 1 vol. illustré de 52 compositions par Adrien Marie.
— *L'homme à l'oreille cassée.* 1 vol. illustré de 61 compositions par Eug. Courboin.

Cahun (L.) : *Les aventures du capitaine Magon.* 1 vol. illustré de 72 gravures d'après Philippoteaux.
— *La bannière bleue.* 1 vol. illustré de 73 gravures d'après Lix.

Deslys (Charles) : *L'héritage de Charlemagne.* 1 vol. illustré de 129 gravures d'après Zier.

Dillaye (Fr.) : *Les jeux de la jeunesse,* 1 vol. illustré de 203 grav.

Du Camp (Maxime) : *La vertu en France.* 1 vol. illustré de 45 grav. d'après Duez, Myrbach, Tofani et E. Zier.

Fleuriot (Mlle Z.) : *Cœur muet.* 1 vol. ill. de grav. d'après Adrien Marie.

Guillemin (Amédée) : *La Pesanteur et la Gravitation universelle. — Le Son.* 1 vol. contenant 3 planches en couleurs, 23 planches en noir et 445 figures dans le texte.
— *La Lumière.* 1 vol. contenant 13 planches en couleurs, 14 planches en noir et 353 figures dans le texte.

Guillemin (Amédée) (suite) : *Le Magnétisme et l'Electricité.* 1 vol. contenant 5 planches en couleurs, 15 planches en noir et 577 figures dans le texte.
— *La Chaleur.* 1 vol. contenant 1 planche en coulenrs, 8 planches en noir et 324 gravures dans le texte.
— *La Météorologie et la Physique moléculaire.* 1 vol. contenant 9 planches en couleurs, 20 planches en noir et 343 gravures dans le texte.

La Ville de Mirmont (H. de) : *Contes Mythologiques.* 1 vol. illustré de 51 gravures.

Manzoni : *Les fiancés.* Édition abrégée par Mme J. Colomb. 1 vol. illustré de 40 gravures.

Mouton (Eug.) : *Vie et Aventures du Capitaine Marius Cougourdan.* 1 vol. illustré de 66 gravures d'après E. Zier.

Rousselet (Louis) : *Nos grandes écoles militaires et civiles.* 1 vol. illustré de gravures d'après A. Le Maistre, Fr. Régamey et P. Renouard.

Witt (Mme de), née Guizot : *Les femmes dans l'histoire.* 1 vol. illustré de 80 gravures.

2e SÉRIE, FORMAT IN-8° RAISIN

Prix du volume : broché, 4 fr.; cartonné, tranches dorées, 6 fr.

Anonyme (l'auteur de la Neuvaine de Colette) : *Tout droit.* 1 vol. illustré de 112 grav. d'après E. Zier.

Assollant (A.) : *Montluc le Rouge.* 2 vol. avec 107 grav. d'après Sahib.
— *Pendragon.* 1 vol. avec 42 gravures d'après C. Gilbert.

Blandy (Mme S.) : *Rouzétou.* 1 vol. illustré de 112 gravures d'après E. Zier.
— *La part du Cadet.* 1 vol. illustré de 112 gravures d'après Zier.

Cahun (L.) : *Les mercenaires.* 1 vol. avec 54 gravures d'après P. Fritel.

Chéron de la Bruyère (Mme) : *La tante Derbier.* 1 vol. illustré de 50 gravures d'après Myrbach.
— *Princesse Rosalba.* 1 vol. illustré de 60 gravures d'après Tofani.

Colomb (Mme) : *Le violoneux de la sapinière.* 1 vol. avec 85 gravures d'après A. Marie.
— *La fille de Carilès.* 1 vol. avec 96 grav. d'après A. Marie.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Deux mères.* 1 vol. avec 133 gravures d'après A. Marie.

Colomb (Mme) (suite) : *Le bonheur de Françoise*. 1 vol. avec 112 grav. d'après A. Marie.
— *Chloris et Jeanneton*. 1 vol. avec 105 gravures d'après Sahib.
— *L'héritière de Vauclain*. 1 vol. avec 104 grav. d'après C. Delort.
— *Franchise*. 1 vol. avec 113 gravures d'après C. Delort.
— *Feu de paille*. 1 vol. avec 98 grav. d'après Tofani.
— *Les étapes de Madeleine*. 1 vol. avec 105 grav. d'après Tofani.
— *Denis le tyran*. 1 vol. avec 115 gravures d'après Tofani.
— *Pour la muse*. 1 vol. avec 105 gravures d'après Tofani.
— *Pour la patrie*. 1 vol. avec 112 gravures d'après E. Zier.
— *Hervé Plémeur*. 1 vol. avec 112 gravures d'après E. Zier.
— *Jean l'innocent*. 1 vol. illustré de 112 gravures d'après Zier.
— *Danielle*. 1 vol. illustré de 112 gravures d'après Tofani.
— *Les révoltes de Sylvie*. 1 vol. avec 112 gravures d'après Tofani.
— *Mon oncle d'Amérique*. 1 vol. illustré de 112 grav. d'après TOFANI.
— *La Fille des Bohémiens*. 1 vol. illustré de 12 gravures d'après S. Reichan.

Cortambert (E.) : *Voyage pittoresque à travers le monde*. 1 vol. avec 81 gravures.

Cortambert et **Deslys** : *Le pays du soleil*. 1 vol. avec 35 gravures.

Daudet (E.) : *Robert Darnetal*. 1 vol. avec 81 grav. d'après Sahib.

Demoulin (Mme G.) : *Les animaux étranges*. 1 vol. avec 172 gravures.

Deslys (CH.) : *Courage et dévouement*. Histoire de trois jeunes filles. 1 vol. avec 31 gravures d'après Lix et Gilbert.
— *L'Ami François*. 1 vol. avec 35 gr.
— *Nos Alpes*, avec 39 gravures d'après J. David.
— *La mère aux chats*. 1 vol. avec 50 gravures d'après H. David.

Dillaye (Fr.) : *La filleule de saint Louis*. 1 vol. avec 39 grav. d'après E. Zier.

Énault (L.) : *Le chien du capitaine*. 1 vol. avec 43 gravures d'après E. Riou.

Erwin (Mme E. d') : *Heur et malheur*. 1 vol. avec 50 gravures d'après H. Castelli.

Fath (G.) : *Le Paris des enfants*. 1 vol. avec 60 gravures d'après l'auteur.

Fleuriot (Mlle Z.) : *M. Nostradamus*. 1 vol. avec 36 gravures d'après A. Marie.
— *La petite duchesse*. 1 vol. avec 73 gravures d'après A. Marie.
— *Grandcœur*. 1 vol. avec 45 gravures d'après C. Delort.
— *Raoul Daubry*, chef de famille. 1 vol. avec 32 gravures d'après C. Delort.
— *Mandarine*. 1 vol avec 95 gravures d'après C. Delort.
— *Cadok*. 1 vol. avec 24 gravures d'après C. Gilbert.
— *Câline*. 1 vol. avec 102 grav. d'après G. Fraipont.
— *Feu et flamme*. 1 vol. avec 80 gravures d'après Tofani.
— *Le clan des têtes chaudes*. 1 vol. illustré de 65 gravures d'après Myrbach.
— *Au Galadoc*. 1 vol. illustré de 60 gravures d'après Zier.
— *Les premières pages*. 1 vol. avec 75 gravures d'après Adrien Marie.
— *Rayon de soleil*. 1 vol. illustré de 10 gravures d'après Mencina Kreszs.

Girardin (J.) : *Les braves gens*. 1 vol. avec 115 gravures d'après E. Bayard.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Nous autres*. 1 vol. avec 182 gravures d'après E. Bayard.
— *Fausse route*. 1 vol. avec 55 grav. d'après H. Castelli.
— *La toute petite*. 1 vol. avec 128 gravures d'après E. Bayard.
— *L'oncle Placide*. 1 vol. avec 139 gravures d'après A. Marie.
— *Le neveu de l'oncle Placide*. 3 vol. illustrés de 367 gravures d'après A. Marie, qui se vendent séparément.

Girardin (J.) (suite) : *Grand-père* 1 vol. avec 91 gravures d'après C. Delort.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *Maman*. 1 vol. avec 112 gravures d'après Tofani.

— *Le roman d'un cancre*. 1 vol. avec 119 gravures d'après Tofani.

— *Les millions de la tante Zézé*. 1 vol. avec 112 grav. d'après Tofani.

— *La famille Gaudry*. 1 vol. avec 112 gravures d'après Tofani.

— *Histoire d'un Berrichon*. 1 vol. avec 112 gravures d'après Tofani.

— *Le capitaine Bassinoire*. 1 vol. illustré de 119 gravures d'après Tofani.

— *Second violon*. 1 vol. illustré de 112 gravures d'après Tofani.

— *Le fils Valansé*. 1 vol. avec 112 gravures d'après Tofani.

— *Le commis de M. Bouvat*. 1 vol. illustré de 119 gr. d'après TOFANI.

Giron (AIMÉ) : *Les trois rois mages*. 1 vol. illustré de 60 gravures d'après Fraipont et Pranishnikoff.

Gouraud (Mlle J.) : *Cousine Marie*. 1 vol. avec 36 gravures d'après A. Marie.

Nanteuil (Mme P. de) : *Capitaine*. 1 vol. illustré de 72 gravures d'après Myrbach.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *Le général Du Maine*. 1 vol. avec 70 gravures d'après Myrbach.

— *L'épave mystérieuse*. 1 volume illustré de 80 gr. d'après MYRBACH.

— *En esclavage*. 1 vol. illustré de 80 gravures d'après Myrbach.

Rousselet (L.) : *Le charmeur de serpents*. 1 vol. avec 68 gravures d'après A. Marie.

— *Le fils du connétable*. 1 vol. avec 113 gravures d'après Pranishnikoff.

Rousselet (L.) (suite) : *Les deux mousses*. 1 vol. avec 90 gravures d'après Sahib.

— *Le tambour du Royal-Auvergne*. 1 vol. avec 115 gravures d'après Poirson.

— *La peau du tigre*. 1 vol. avec 102 gravures d'après Bellecroix et Tofani.

Saintine : *La nature et ses trois règnes*, ou la mère Gigogne et ses trois filles. 1 vol. avec 171 gravures d'après Foulquier et Faguet.

— *La mythologie du Rhin et les contes de la mère-grand*. 1 vol. avec 160 gravures d'après G. Doré.

Tissot et **Améro** : *Aventures de trois fugitifs en Sibérie*. 1 vol. avec 72 gravures d'après Pranishnikoff.

Witt (Mme de), née Guizot : *Scènes historiques*. 1re série. 1 vol. avec 18 gravures d'après E. Bayard.

— *Scènes historiques*. 2e série. 1 vol. avec 28 gravures d'après A. Marie.

— *Lutin et démon*. 1 vol. avec 36 gravures d'après Pranishnikoff et E. Zier.

— *Normands et Normandes*. 1 vol. avec 70 gravures d'après E. Zier.

— *Un jardin suspendu*. 1 vol. avec 39 gravures d'après C. Gilbert.

— *Notre-Dame Guesclin*. 1 vol. avec 70 gravures d'après E. Zier.

— *Une sœur*. 1 vol. avec 65 gravures d'après E. Bayard.

— *Légendes et récits pour la jeunesse*. 1 vol. avec 18 gravures d'après Philippoteaux.

— *Un nid*. 1 vol. avec 63 gravures d'après Ferdinandus.

— *Un patriote au quatorzième siècle*. 1 vol. illustré de gravures d'après E. Zier.

BIBLIOTHÈQUE DES PETITS ENFANTS
DE 4 A 8 ANS

FORMAT GRAND IN-16

CHAQUE VOLUME, BROCHÉ, 2 FR. 25

CARTONNÉ EN PERCALINE BLEUE, TRANCHES DORÉES, 3 FR. 50

Ces volumes sont imprimés en gros caractères.

Chéron de la Bruyère (Mme): *Contes à Pépée*. 1 vol. avec 24 gravures d'après Grivaz.

— *Plaisirs et aventures*. 1 vol. avec 30 gravures d'après Jeanniot.

— *La perruque du grand-père*. 1 vol. illustré de 30 gr. d'après Tofani.

— *Les enfants de Boisfleuri*. 1 vol. illustré de 30 gravures d'après Semechini.

— *Les vacances à Trouville*. 1 vol. avec 40 gravures d'après Tofani.

— *Le château du Roc-Salé*. 1 vol. illustré de 30 gr. d'après Tofani.

Colomb (Mme) : *Les infortunes de Chouchou*. 1 vol. avec 48 gravures d'après Riou.

Desgranges (Guillemette) : *Le chemin du collège*. 1 vol. illustré de 30 gravures d'après Tofani.

— *La famille Le Jarriel*. 1 vol. illustré de 36 gr. d'après Geoffroy.

Duporteau (Mme) : *Petits récits*. 1 vol. avec 28 gr. d'après Tofani.

Erwin (Mme E. d') : *Un été à la campagne*. 1 vol. avec 39 gravures d'après Sahib.

Favre : *L'épreuve de Georges*. 1 vol. avec 44 gravures d'après Geoffroy.

Franck (Mme E.) : *Causeries d'une grand'mère*. 1 vol. avec 72 gravures d'après C. Delort.

Fresneau (Mme), née de Ségur: *Une année du petit Joseph*. Imité de l'anglais. 1 vol. avec 67 gravures d'après Jeanniot.

Girardin (J.) : *Quand j'étais petit garçon*. 1 vol. avec 52 gravures d'après Ferdinandus.

— *Dans notre classe*. 1 vol. avec 26 gravures d'après Jeanniot.

— *Un drôle de Bonhomme*. 1 vol. illustré de 36 grav. d'après Geoffroy.

Le Roy (Mme F.) : *L'aventure de Petit Paul*. 1 vol. illustré de 45 gravures, d'après Ferdinandus.

Le Roy (Mme F.) : *Pipo*. 1 vol. illustré de 36 grav. d'après Mencina Kresz.

Molesworth (Mrs) : *Les aventures de M. Baby*, traduit de l'anglais par Mme de Witt. 1 vol. avec 12 gravures d'après W. Crane.

Pape-Carpantier (Mme) : *Nouvelles histoires et leçons de choses*. 1 vol. avec 42 grav. d'après Semechini.

Surville (André) : *Les grandes vacances*. 1 vol. avec 30 gravures d'après Semechini.

— *Les amis de Berthe*. 1 vol. avec 30 gravures d'après Ferdinandus.

— *La petite Givonnette*. 1 vol. illustré de 34 gravures d'après Grigny.

— *Fleur des champs*. 1 vol. illustré de 32 gravures d'après Zier.

— *La vieille maison du grand père*. 1 vol. avec 34 gravures d'après Zier.

— *La fête de Saint-Maurice*. 1 vol. illustré de 34 grav. d'après Tofani.

Witt (Mme de), née Guizot : *Histoire de deux petits frères*. 1 vol. avec 45 grav. d'après Tofani.

— *Sur la plage*. 1 vol. avec 55 gravures d'après Ferdinandus.

— *Par monts et par vaux*. 1 vol. avec 54 grav. d'après Ferdinandus.

— *Vieux amis*. 1 vol. avec 60 gravures d'après Ferdinandus.

— *En pleins champs*. 1 vol. avec 45 gravures d'après Gilbert.

— *Petite*. 1 vol. avec 56 gravures d'après Tofani.

— *A la montagne*. 1 vol. illustré de 5 gravures d'après Ferdinandus.

— *Deux tout petits*. 1 vol. illustré de 32 gravures d'après Ferdinandus.

— *Au-dessus du lac*. 1 vol. avec 44 grav.

— *Les enfants de la tour du Roc*. 1 vol. illustré de 56 gravures d'après E. Zier.

— *La petite maison dans la forêt*. 1 vol. illustré de 36 grav. d'après Robaudi.

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

FORMAT IN-16

CHAQUE VOLUME, BROCHÉ, 2 FR. 25

CARTONNÉ EN PERCALINE ROUGE, TRANCHES DORÉES, 3 FR. 50

Ire SÉRIE, POUR LES ENFANTS DE 4 A 8 ANS

Anonyme : *Chien et chat*, traduit de l'anglais. 1 vol. avec 45 gravures d'après É. Bayard.

— *Douze histoires pour les enfants de quatre à huit ans*, par une mère de famille. 1 vol. avec 8 gravures d'après Bertall.

— *Les enfants d'aujourd'hui*, par le même auteur. 1 vol. avec 40 gravures d'après Bertall.

Carraud (Mme) : *Historiettes véritables*, pour les enfants de quatre à huit ans. 1 vol. avec 94 gravures d'après G. Fath.

Fath (G.) : *La sagesse des enfants*, proverbes. 1 vol. avec 100 gravures d'après l'auteur.

Laroque (Mme) : *Grands et petits*. 1 vol. avec 61 gravures d'après Bertall.

Marcel (Mme J.) : *Histoire d'un cheval de bois*. 1 vol. avec 20 gravures d'après E. Bayard.

Pape-Carpantier (Mme) : *Histoire et leçons de choses pour les enfants*. 1 vol. avec 85 gravures d'après Bertall.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Perrault, MMmes d'Aulnoy et Leprince de Beaumont : *Contes de fées*. 1 vol. avec 65 gravures d'après Bertall et Forest.

Porchat (J.) : *Contes merveilleux*. 1 vol. avec 21 gravures d'après Bertall.

Schmid (le chanoine) : 190 *contes pour les enfants*, traduit de l'allemand par André Van Hasselt. 1 vol. avec 29 gravures d'après Bertall.

Ségur (Mme la comtesse de) : *Nouveaux contes de fées*. 1 vol. avec 46 gravures d'après Gustave Doré et H. Didier.

IIe SÉRIE, POUR LES ENFANTS DE 8 A 14 ANS

Achard (A.) : *Histoire de mes amis*. 1 vol. avec 25 gravures d'après Bellecroix.

Alcott (Miss) : *Sous les lilas*, traduit de l'anglais par Mme S. Lepage. 1 vol. avec 23 gravures.

Andersen : *Contes choisis*, traduit du danois par Soldi. 1 vol. avec 40 gravures d'après Bertall.

Anonyme : *Les fêtes d'enfants*, scènes et dialogues. 1 vol. avec 41 gravures d'après Foulquier.

Assollant (A.). *Les aventures merveilleuses mais authentiques du capitaine Corcoran.* 2 vol. avec 50 gravures, d'après A. de Neuville.

Barrau (Th.) : *Amour filial.* 1 vol. avec 41 gravures d'après Ferogio.

Bawr (Mme de) : *Nouveaux contes.* 1 vol. avec 40 grav. d'après Bertall.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Beleze : *Jeux des adolescents.* 1 vol. avec 140 gravures.

Berquin : *Choix de petits drames et de contes.* 1 vol. avec 36 gravures d'après Foulquier, etc.

Berthet (E.) : *L'enfant des bois.* 1 vol. avec 61 gravures.

— *La petite Chailloux.* 1 vol. illustré de 41 gravures d'après É. Bayard et G. Fraipont.

Blanchère (De la) : *Les aventures de la Ramée.* 1 vol. avec 36 gravures d'après E. Forest.

— *Oncle Tobie le pêcheur.* 1 vol. avec 80 gr. d'après Foulquier et Mesnel.

Boiteau (P.): *Légendes* recueillies ou composées pour les enfants. 1 vol. avec 42 gravures d'après Bertall.

Carpentier (Mlle E.): *La maison du bon Dieu.* 1 vol. avec 58 gravures d'après Riou.

— *Sauvons-le !* 1 vol. avec 60 gravures d'après Riou.

— *Le secret du docteur,* ou la maison fermée. 1 vol. avec 43 gravures d'après P. Girardet.

— *La tour du preux.* 1 vol. avec 59 gravures d'après Tofani.

— *Pierre le Tors.* 1 vol. avec 64 gravures d'après Zier.

— *La dame bleue.* 1 vol. illustré de 49 gravures d'après E. Zier.

Carraud (Mme Z.): *La petite Jeanne,* ou le devoir. 1 vol. avec 21 gravures d'après Forest.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Carraud (Mme Z.) (suite) : *Les goûters de la grand'mère.* 1 vol. avec 18 gravures d'après E. Bayard.

— *Les métamorphoses d'une goutte d'eau.* 1 vol. avec 50 gravures d'après É. Bayard.

Castillon (A.) : *Les récréations physiques.* 1 vol. avec 36 gravures d'après Castelli.

— *Les récréations chimiques,* faisant suite au précédent. 1 vol. avec 34 gravures d'après H. Castelli.

Cazin (Mme J.) : *Les petits montagnards.* 1 vol. avec 51 gravures d'après G. Vuillier.

— *Un drame dans la montagne.* 1 vol. avec 33 grav. d'après G. Vuillier.

— *Histoire d'un pauvre petit.* 1 vol. avec 40 gravures d'après Tofani.

— *L'enfant des Alpes.* 1 vol. avec 33 gravures d'après Tofani.

— *Perlette.* 1 vol. illustré de 54 gravures d'après MYRBACH.

— *Les saltimbanques.* 1 vol. avec 66 gravures d'après Girardet.

— *Le petit chevrier.* 1 vol. illustré de 39 gravures d'après VUILLIER.

— *Jean le Savoyard.* 1 vol. illustré de 51 gravures d'après Slom.

Chabreul (Mme de) : *Jeux et exercices des jeunes filles.* 1 vol. avec 62 gravures d'après Fath, et la musique des rondes.

Colet (Mme L.) : *Enfances célèbres.* 1 vol. avec 57 grav. d'après Foulquier.

Colomb (Mme J.) : *Souffre-douleur.* 1 vol. illustré de 49 gravures d'après Mlle Marcelle Lancelot.

Contes anglais, traduits par Mme de Witt. 1 vol. avec 43 gravures d'après Morin.

Deslys (Ch.) : *Grand'maman.* 1 vol. avec 29 gravures d'après E. Zier.

Edgeworth (Miss) : *Contes de l'adolescence,* traduit par A. Le François. 1 vol. avec 42 gravures d'après Morin.

Edgeworth (Miss) (suite) : *Contes de l'enfance*, traduit par le même. 1 vol. avec 26 gravures d'après Foulquier.
— *Demain*, suivi de *Mourad le malheureux*, contes traduits par H. Jousselin. 1 vol. avec 55 grav. d'après Bertall.
Fath (G.) : *Bernard, la gloire de son village*. 1 vol. avec 56 gravures d'après Mme G. Fath.
Fénelon : *Fables*. 1 vol. avec 29 grav. d'après Forest et É. Bayard.
Fleuriot (Mlle) : *Le petit chef de famille*. 1 vol. avec 57 gravures d'après H. Castelli.
— *Plus tard*, ou le jeune chef de famille. 1 vol. avec 60 gravures d'après É. Bayard.
— *L'enfant gâté*. 1 vol. avec 48 gravures d'après Ferdinandus.
— *Tranquille et Tourbillon*. 1 vol. avec 45 grav. d'après C. Delort.
— *Cadette*. 1 vol. avec 52 gravures d'après Tofani.
— *En congé*. 1 vol. avec 61 gravures d'après Ad. Marie.
— *Bigarette*. 1 vol. avec 48 gravures d'après Ad. Marie.
— *Bouche-en-Cœur*. 1 vol. avec 45 gravures d'après Tofani.
— *Gildas l'intraitable*, 1 vol. avec 56 gravures d'après E. Zier.
— *Parisiens et Montagnards*. 1 vol. avec 49 gravures d'après E. Zier.
Foë (de) : *La vie et les aventures de Robinson Crusoé*, traduit de l'anglais. 1 vol. avec 40 gravures.
Fonvielle (W. de) : *Néridah*. 2 vol. avec 45 gravures d'après Sahib.
Fresneau (Mme), née de Ségur : *Comme les grands!* 1 vol. illustré de 46 gravures d'après Ed. Zier.
— *Thérèse à Saint-Domingue*. 1 vol. avec 49 gravures d'après Tofani.
— *Les protégés d'Isabelle*. 1 vol. illustré de 42 gravures d'après Tofani.
Genlis (Mme de) : *Contes moraux*. 1 v. avec 40 grav. d'après Foulquier, etc.
Gérard (A.) : *Petite Rose. — Grande Jeanne*. 1 vol. avec 28 gravures d'après Gilbert.
Girardin (J.) : *La disparition du grand Krause*. 1 vol. avec 70 gravures d'après Kauffmann.
Giron (A.) : *Ces pauvres petits*. 1 vol. avec 22 grav. d'après B. Nouvel.
Gouraud (Mlle J.) : *Les enfants de la ferme*. 1 vol. avec 59 grav. d'après É. Bayard.
— *Le livre de maman*. 1 vol. avec 68 grav. d'après É. Bayard.
— *Cécile, ou la petite sœur*. 1 vol. avec 26 grav. d'après Desandré.
— *Lettres de deux poupées*. 1 vol. avec 59 gravures d'après Olivier.
— *Le petit colporteur*. 1 vol. avec 27 grav. d'après A. de Neuville.
— *Les mémoires d'un petit garçon*. 1 vol. avec 86 gravures d'après É. Bayard.
— *Les mémoires d'un caniche*. 1 vol. avec 75 gravures d'après É. Bayard.
— *L'enfant du guide*. 1 vol. avec 60 gravures d'après É. Bayard.
— *Petite et grande*. 1 vol. avec 48 gravures d'après É. Bayard.
— *Les quatre pièces d'or*. 1 vol. avec 54 gravures d'après É. Bayard.
— *Les deux enfants de Saint-Domingue*. 1 vol. avec 54 gravures d'après É. Bayard.
— *La petite maîtresse de maison*. 1 vol. avec 37 grav. d'après Marie.
— *Les filles du professeur*. 1 vol. avec 36 grav. d'après Kauffmann.
— *La famille Harel*. 1 vol. avec 44 gravures d'après Valnay.
— *Aller et retour*. 1 vol. avec 40 gravures d'après Ferdinandus.
— *Les petits voisins*. 1 vol. avec 39 gravures d'après C. Gilbert.

Gouraud (Mlle J.) (suite) : *Chez grand'mère.* 1 vol. avec 98 grav. d'après Tofani.
— *Le petit bonhomme.* 1 vol. avec 45 grav. d'après A. Ferdinandus.
— *Le vieux château.* 1 vol. avec 28 gravures d'après E. Zier.
— *Pierrot.* 1 vol. avec 31 gravures d'après E. Zier.
— *Minette.* 1 vol. illustré de 52 gravures d'après Tofani.
— *Quand je serai grande!* 1 vol. avec 60 gravures d'après Ferdinandus.

Grimm (les frères) : *Contes choisis,* traduit par Ferd. Baudry. 1 vol. avec 40 gravures d'après Bertall.

Hauff : *La caravane,* traduit par A. Talon. 1 vol. avec 40 gravures d'après Bertall.
— *L'auberge du Spessart,* traduit par A. Talon. 1 vol. avec 61 gravures d'après Bertall.

Hawthorne : *Le livre des merveilles,* traduit de l'anglais par L. Rabillon. 2 vol. avec 40 gravures d'après Bertall.

Hèbel et **Karl Simrock** : *Contes allemands,* traduit par M. Martin. 1 vol. avec 27 grav. d'après Bertall.

Johnson (R. B.) : *Dans l'extrême Far West,* traduit de l'anglais par A. Talandier. 1 vol. avec 20 gravures d'après A. Marie.

Marcel (Mme J.) : *L'école buissonnière.* 1 vol. avec 20 gravures d'après A. Marie.
— *Le bon frère.* 1 vol. avec 21 gravures d'après É. Bayard.
— *Les petits vagabonds.* 1 vol. avec 25 gravures d'après É. Bayard.
— *Histoire d'une grand'mère et de son petit-fils.* 1 vol. avec 36 gravures d'après C. Delort.
— *Daniel.* 1 vol. avec 45 gravures d'après Gilbert.

Marcel (Mme J.) (suite) : *Le frère et la sœur.* 1 vol. avec 45 gravures d'après E. Zier.
— *Un bon gros pataud.* 1 vol. avec 45 gravures d'après Jeanniot.
— *L'oncle Philibert.* 1 vol. illustré de 56 grav. d'après Fr. Régamey.

Maréchal (Mlle M.) : *La dette de Ben-Aïssa.* 1 vol. avec 20 gravures d'après Bertall.
— *Nos petits camarades.* 1 vol. avec 18 gravures d'après E. Bayard et H. Castelli, etc.
— *La maison modèle.* 1 vol. avec 42 gravures d'après Sahib.

Marmier (X.) : *L'arbre de Noël.* 1 vol. avec 68 grav. d'après Bertall.

Martignat (Mlle de) : *Les vacances d'Élisabeth.* 1 vol. avec 36 gravures d'après Kauffmann.
— *L'oncle Boni.* 1 vol. avec 42 gravures d'après Gilbert.
— *Ginette.* 1 vol. avec 50 gravures d'après Tofani.
— *Le manoir d'Yolan.* 1 vol. avec 56 gravures d'après Tofani.
— *Le pupille du général.* 1 vol. avec 40 gravures d'après Tofani.
— *L'héritière de Maurivèze.* 1 vol. avec 39 grav. d'après Poirson.
— *Une vaillante enfant.* 1 vol. avec 43 gravures par Tofani.
— *Une petite-nièce d'Amérique.* 1 vol. avec 43 gravures d'après Tofani.
— *La petite fille du vieux Thémi.* 1 vol. illustré de 42 gravures d'après Tofani.

Mayne-Reid (le capitaine) : *Les chasseurs de girafes,* traduit de l'anglais par H. Vattemare. 1 vol. avec 10 grav. d'après A. de Neuville.
— *A fond de cale,* traduit par Mme H. Loreau. 1 vol. avec 12 gravures.
— *A la mer!* traduit par Mme H. Loreau. 1 vol. avec 12 gravures.

Mayne-Reid (le capitaine) (suite) :
— *Bruin*, ou les chasseurs d'ours, traduit par A. Letellier. 1 vol. avec 8 grandes gravures.
— *Les chasseurs de plantes*, traduit par Mme H. Loreau. 1 vol. avec 29 gravures.
— *Les exilés dans la forêt*, traduit par Mme H. Loreau. 1 vol. avec 12 gravures.
— *L'habitation du désert*, traduit par A. Le François. 1 vol. avec 24 grav.
— *Les grimpeurs de rochers*, traduit par Mme H. Loreau. 1 vol. avec 20 gravures.
— *Les peuples étranges*, traduit par Mme H. Loreau. 1 vol. avec 24 grav.
— *Les vacances des jeunes Boërs*, traduit par Mme H. Loreau. 1 vol. avec 12 gravures.
— *Les veillées de chasse*, traduit par H.-B. Révoil. 1 vol. avec 43 gravures d'après Freeman.
— *La chasse au Léviathan*, traduit par J. Girardin. 1 vol. avec 51 gravures d'après A. Ferdinandus et Th. Weber.
— *Les naufragés de la Calypso*. 1 vol. traduit par Mme Gustave Demoulin et illustré de 55 gravures d'après Pranishnikoff.

Moussac (Mme la Marquise de) : *Popo et Lili* ou *les deux jumeaux*. 1 vol. illustré de 58 gravures d'après E. Zier.

Muller (E.) : *Robinsonnette*. 1 vol. avec 22 gravures d'après Lix.

Ouida : *Le petit comte*. 1 vol. avec 34 gravures d'après G. Vullier, Tofani, etc.

Peyronny (Mme de), née d'Isle : *Deux cœurs dévoués*. 1 vol. avec 53 gravures d'après J. Devaux.

Pitray (Mme de) : *Les enfants des Tuileries*. 1 vol. avec 29 gravures d'après E. Bayard.
— *Les débuts du gros Philéas*. 1 vol. avec 57 grav. d'après H. Castelli.
— *Le château de la Pétaudière*. 1 vol. avec 78 grav. d'après A. Marie.

Pitray (Mme de) (suite) : *Le fils du maquignon*. 1 vol. avec 65 grav. d'après Riou.
— *Petit monstre et poule mouillée*. 1 vol. avec 66 grav. par E. Girardet.
— *Robin des Bois*. 1 vol. illustré de 40 gravures d'après Sirouy.
— *L'usine et le château*. 1 vol. illustré de 44 grav. d'après Robaudi.

Rendu (V.) : *Mœurs pittoresques des insectes*. 1 vol. avec 49 grav.

Rostoptchine (Mme la comtesse) : *Belle, Sage et Bonne*. 1 vol. avec 39 gravures d'après Ferdinandus.

Sandras (Mme) : *Mémoires d'un lapin blanc*. 1 vol. avec 20 gravures d'après E. Bayard.

Sannois (Mlle la comtesse de) : *Les soirées à la maison*. 1 vol. avec 42 gravures d'après E. Bayard.

Ségur (Mme la comtesse de) : *Après la pluie, le beau temps*. 1 vol. avec 128 grav. d'après E. Bayard.
— *Comédies et proverbes*. 1 vol. avec 60 gravures d'après E. Bayard.
— *Diloy le chemineau*. 1 vol. avec 90 gravures d'après H. Castelli.
— *François le bossu*. 1 vol. avec 114 gravures d'après E. Bayard.
— *Jean qui grogne et Jean qui rit*. 1 vol. avec 70 grav. d'après Castelli.
— *La fortune de Gaspard*. 1 vol. avec 52 gravures d'après Gerlier.
— *La sœur de Gribouille*. 1 vol. avec 72 grav. d'après H. Castelli.
— *Pauvre Blaise!* 1 vol. avec 65 gravures d'après H. Castelli.
— *Quel amour d'enfant!* 1 vol. avec 79 gravures d'après E. Bayard.
— *Un bon petit diable*. 1 vol. avec 100 gravures d'après H. Castelli.
— *Le mauvais génie*. 1 vol. avec 90 gravures d'après E. Bayard.
— *L'auberge de l'Ange-Gardien*. 1 vol. avec 75 grav. d'après Foulquier.
— *Le général Dourakine*. 1 vol. avec 100 gravures d'après E. Bayard.

Ségur (Mme la comtesse de) (suite) : *Les bons enfants.* 1 vol. avec 70 gravures d'après Ferogio.

— *Les deux nigauds.* 1 vol. avec 76 gravures d'après H. Castelli.

— *Les malheurs de Sophie.* 1 vol. avec 48 grav. d'après H. Castelli.

— *Les petites filles modèles.* 1 vol. avec 21 gravures d'après Bertall.

— *Les vacances.* 1 vol. avec 36 gravures d'après Bertall.

— *Mémoires d'un âne.* 1 vol. avec 75 grav. d'après H. Castelli.

Stolz (Mme de) : *La maison roulante.* 1 vol. avec 20 grav. sur bois d'après E. Bayard.

— *Le trésor de Nanette.* 1 vol. avec 24 gravures d'après E. Bayard.

— *Blanche et noire.* 1 vol. avec 54 gravures d'après E. Bayard.

— *Par-dessus la haie.* 1 vol. avec 56 gravures d'après A. Marie.

— *Les poches de mon oncle.* 1 vol. avec 20 gravures d'après Bertall.

— *Les vacances d'un grand-père.* 1 vol. avec 40 gravures d'après G. Delafosse.

— *Quatorze jours de bonheur.* 1 vol. avec 45 gravures d'après Bertall.

— *Le vieux de la forêt.* 1 vol. avec 32 gravures d'après Sahib.

— *Le secret de Laurent.* 1 vol. avec 32 gravures d'après Sahib.

— *Les deux reines.* 1 vol. avec 32 gravures d'après Delort.

— *Les mésaventures de Mlle Thérèse.* 1 vol. avec 29 grav. d'après Charles.

Stolz (Mme de) (suite) : *Les frères de lait.* 1 vol. avec 42 gravures d'après E. Zier.

— *Magali.* 1 vol. avec 36 gravures d'après Tofani.

— *La maison blanche.* 1 vol. avec 35 gravures d'après Tofani.

— *Les deux André.* 1 vol. avec 45 gravures d'après Tofani.

— *Deux tantes.* 1 vol. avec 43 gravures d'après Tofani.

— *Violence et bonté.* 1 vol. avec 36 gravures par Tofani.

— *L'embarras du choix.* 1 v. illustré de 36 gravures d'après Tofani.

— *Petit Jacques.* 1 vol. illustré de 48 gravures d'après Tofani.

Swift : *Voyages de Gulliver*, traduit et abrégé à l'usage des enfants. 1 vol. avec 57 gravures d'après Delafosse.

Taulier : *Les deux petits Robinsons de la Grande-Chartreuse.* 1 vol. avec 69 gravures d'après E. Bayard et Hubert Clerget.

Tournier : *Les premiers chants*, poésies à l'usage de la jeunesse, 1 vol. avec 20 gravures d'après Gustave Roux.

Vimont (Ch.) : *Histoire d'un navire.* 1 vol. avec 40 gravures d'après Alex. Vimont.

Witt (Mme de), née Guizot : *Enfants et parents.* 1 vol. avec 34 gravures d'après A. de Neuville.

— *La petite-fille aux grand'mères.* 1 vol. avec 36 grav. d'après Beau.

— *En quarantaine.* 1 vol. avec 48 gravures d'après Ferdinandus.

IIIe SÉRIE, POUR LES ENFANTS ADOLESCENTS

ET POUVANT FORMER UNE BIBLIOTHÈQUE POUR LES JEUNES FILLES DE 14 A 18 ANS

VOYAGES

Agassiz (M. et Mme) : *Voyage au Brésil*, traduit et abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

Aunet (Mme d') : *Voyage d'une femme au Spitzberg.* 1 vol. avec 34 gravures.

Baines : *Voyages dans le sud-ouest de l'Afrique*, traduit et abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. avec 22 gravures et 1 carte.

Baker : *Le lac Albert N'yanza.* Nouveau voyage aux sources du Nil, abrégé par Belin de Launay. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

Baldwin : *Du Natal au Zambèze* (1861-1865). Récits de chasses, abrégés par J. Belin de Launay. 1 vol. avec 24 gravures et 1 carte.

Burton (le capitaine) : *Voyages à la Mecque, aux grands lacs d'Afrique et chez les Mormons*, abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. avec 12 gravures et 3 cartes.

Catlin : *La vie chez les Indiens*, traduit de l'anglais. 1 vol. avec 25 gravures.

Fonvielle (W. de) : *Le glaçon du Polaris*, aventures du capitaine Tyson. 1 vol. avec 19 gravures et 1 carte.

Hayes (Dr) : *La mer libre du pôle*, traduit par F. de Lanoye, et abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. avec 14 gravures et 1 carte.

Hervé et de **Lanoye** : *Voyages dans les glaces du pôle arctique.* 1 vol. avec 40 gravures.

Lanoye (F. de) : *Le Nil et ses sources.* 1 vol. avec 32 gravures et des cartes.

— *La Sibérie.* 1 vol. avec 48 gravures d'après Lebreton, etc.

— *Les grandes scènes de la nature.* 1 vol. avec 40 gravures.

— *La mer polaire*, voyage de l'*Érèbe* et de la *Terreur*, et expédition à la recherche de Franklin. 1 vol. avec 29 gravures et des cartes.

— *Ramsès le Grand*, ou l'Égypte il y a trois mille trois cents ans. 1 vol. avec 39 gravures d'après Lancelot, E. Bayard, etc.

Livingstone : *Explorations dans l'Afrique australe*, abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. avec 20 gravures et 1 carte.

Livingstone (suite) : *Dernier journal*, abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. avec 16 grav. et 1 carte.

Mage (L.) : *Voyage dans le Soudan occidental*, abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

Milton et **Cheadle** : *Voyage de l'Atlantique au Pacifique*, traduit et abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. avec 16 gravures et 2 cartes.

Mouhot (Ch.) : *Voyage dans le royaume de Siam, le Cambodge et le Laos.* 1 vol. avec 28 gravures et 1 carte.

Palgrave (W. G.) : *Une année dans l'Arabie centrale*, traduit et abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. avec 12 gravures, 1 portrait et 1 carte.

Pfeiffer (Mme) : *Voyages autour du monde*, abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

Piotrowski : *Souvenirs d'un Sibérien.* 1 vol. avec 10 gravures d'après A. Marie.

Schweinfurth (Dr) : *Au cœur de l'Afrique* (1868-1871). Traduit par Mme H. Loreau, et abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

Speke : *Les sources du Nil*, édition abrégée par J. Belin de Launay. 1 vol. avec 24 gravures et 3 cartes.

Stanley : *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, traduit par Mme Loreau, et abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

Vambéry : *Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale*, traduit par E. D. Forgues, et abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. avec 18 gravures et une carte.

HISTOIRE

Le loyal serviteur : *Histoire du gentil seigneur de Bayard*, revue et abrégée, à l'usage de la jeunesse, par Alph. Feillet. 1 vol. avec 36 gravures d'après P. Sellier.

Monnier (M.) : *Pompéi et les Pompéiens*. Édition à l'usage de la jeunesse. 1 vol. avec 25 gravures d'après Thérond.

Plutarque : *Vie des Grecs illustres*, édition abrégée par A. Feillet. 1 vol. avec 53 gravures d'après P. Sellier.

— *Vie des Romains illustres*, édition abrégée par A. Feillet. 1 vol. avec 69 gravures d'après P. Sellier.

Retz (Le cardinal de) : *Mémoires* abrégés par A. Feillet. 1 vol. avec 35 gravures d'après Gilbert, etc.

LITTÉRATURE

Bernardin de Saint-Pierre : *Œuvres choisies*. 1 vol. avec 12 gravures d'après E. Bayard.

Cervantès : *Don Quichotte de la Manche*. 1 vol. avec 64 gravures d'après Bertall et Forest.

Homère : *L'Iliade et l'Odyssée*, traduites par P. Giguet et abrégées par Alph. Feillet. 1 vol. avec 33 gravures d'après Olivier.

Le Sage : *Aventures de Gil Blas*, édition destinée à l'adolescence. 1 vol. avec 50 gravures d'après Leroux.

Mac-Intosch (Miss) : *Contes américains*, traduit par Mme Dionis. 2 vol. avec 50 gravures d'après E. Bayard.

Maistre (X. de) : *Œuvres choisies*. 1 vol. avec 15 gravures d'après E. Bayard.

Molière : *Œuvres choisies*, abrégées, à l'usage de la jeunesse. 2 vol. avec 22 gravures d'après Hillemacher.

Virgile : *Œuvres choisies*, traduites et abrégées à l'usage de la jeunesse, par Th. Barrau. 1 vol. avec 20 gravures d'après P. Sellier.

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE LA FAMILLE

FORMAT PETIT IN-12

A 2 FRANCS LE VOLUME

LA RELIURE EN PERCALINE GRIS PERLE, TRANCHES ROUGES, SE PAYE EN SUS, 50 C.

Fleuriot (Mlle Z.) : *Tombée du nid*. 1 vol.

— *Raoul Daubry*, chef de famille; 2e édit. 1 vol.

— *L'héritier de Kerguignon*; 3e édit. 1 vol.

— *Réséda*; 9e édit. 1 vol.

— *Ces bons Rosaëc!* 1 vol.

— *La vie en famille*; 8e édit. 1 vol.

— *Le cœur et la tête*. 1 vol.

— *Au Galadoc*. 1 vol.

— *De trop*. 1 vol.

— *Le théâtre chez soi, comédies et proverbes*. 1 vol.

— *Sans beauté*. 1 vol.

— *Loyauté*. 1 vol.

— *La clef d'or*. 1 vol.

Fleuriot Kérinou : *De fil en aiguille*. 1 vol.

Girardin (J.) : *Le locataire des demoiselles Rocher*. 1 vol.

Girardin (J.) (suite) : *Les épreuves d'Étienne*. 1 vol.

— *Les théories du docteur Wurtz*. 1 vol.

— *Miss Sans-Cœur*; 2e édit. 1 vol.

— *Les braves gens*. 1 vol.

Giron (Aimé) : *Braconnette*. 1 vol.

Marcel (Mme J.) : *Le Clos-Chantereine*. 1 vol.

Wiele (Mme Van de) : *Filleul du roi!* 1 vol.

Witt (Mme de), née Guizot : *Tout simplement*; 2e édition. 1 vol.

— *Reine et maîtresse*. 1 vol.

— *Un héritage*. 1 vol.

— *Ceux qui nous aiment et ceux que nous aimons*. 1 vol.

— *Sous tous les cieux*. 1 vol.

— *A travers pays*.

— *Vieux contes de la veillée*. 1 vol.

D'autres volumes sont en préparation.

2533 — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris. — 10-.0. — 100,000.

